

LA DERNIÈRE FÉE

ACCOMPAGNÉE DE

VIE ET MALHEURS

DE

HORACE DE SAINT-AUBIN

PAR M. JULES SANDEAU.

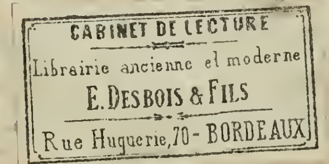
I.

PARIS

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 3 BIS.

1836



NOTICE

SUR

HORACE DE SAINT-AUBIN.

—

A M. ÉMILE REGNAULT.

Je vous avais bien dit, mon ami, que vous feriez une mauvaise fin! Dieu sait que je ne suis point complice de vos erreurs; vous-même n'avez pas oublié les efforts que j'ai tentés pour vous éloigner de l'abîme où vous venez de vous laisser

cheoir. Depuis long-temps je m'effrayais de vous voir élargir chaque jour le cercle de vos relations littéraires. J'avais beau me dire que vous étiez un homme grave, d'un sens droit, d'une saine raison, une bonne et brave nature, inaccessible sur tous les points à la contagion des belles-lettres; je vous suivais cependant d'un regard inquiet dans le monde de votre choix, je vous signalais les dangers qui menaçaient votre inexpérience. Rappelez-vous ces longues soirées d'hiver où je jouais près de vous le rôle de Cassandre. Mon ami, vous disais-je avec un sentiment de douleur véritable qui vous faisait sourire, ingrat! mon ami, vous abordez une

mauvaise voie. Ne craignez-vous pas qu'un beau matin la soif de la célébrité ne vous prenne à la gorge? Êtes-vous bien sûr de ne point perdre, au contact des vanités contemporaines, la simplicité de vos goûts et la modestie de vos ambitions? La vie douce et paisible que vous rêviez hier, demain l'appellerez-vous encore? Vos yeux chercheront-ils encore avec amour les montagnes de votre patrie et le beau fleuve où vos coteaux se mirent? Ce coin de ciel qui vous a si long-temps souri, déjà ne vous semble-t-il pas bien terne et bien borné? L'image calme et sereine des félicités auxquelles vous aspiriez avec ardeur n'a-t-elle point déjà

pâli dans votre âme désanchantée? Abjurez, croyez-moi, des relations brillantes, mais dangereuses; gardez-vous d'approcher des sources de la publicité, vos lèvres finiraient par y boire. Que l'exemple de l'un de vosamis les plus chers soit fécond pour vous en enseignemens de tous genres! Ne voilà-t-il pas, je vous prie, un sort bien digne d'envie? Allez, c'est assez d'une victime sur l'autel des dieux vengeurs. Laissez croire à cet ami qu'en sacrifiant son repos il a du moins assuré le vôtre, que le prix de sa liberté a payé la rançon d'un frère. Laissez-lui ces douces croyances; laissez-le, misérable esclave, creuser péniblement un sillon stérile sur

le sol d'airain où la nécessité l'enchaîne; et vous, plus sage et plus heureux, suivez docilement le sentier sablé de votre destinée. N'apercevez-vous pas, à travers les peupliers qui bordent la route, la fumée du toit domestique et la famille qui vous sourit, vous appelle et vous tend les bras?

Ainsi vous parlais-je, Emile, avec une sollicitude bien vraie, avec une affliction bien sincère : car vous savez si je vous aime! Vous êtes un des rares fleurons qui ne se soient pas détachés de la couronne de mes amitiés. Je vous ai retrouvé partout, dans mes bons et dans mes mauvais jours; nous avons marché côte à côte sur

les mêmes graviers et sous les mêmes ombrages. Vous vous êtes assis entre bien d'autres au banquet de mes félicités, mais vous êtes le seul qui ne se soit point levé lorsqu'on m'a présenté la coupe des amertumes. Soyez mille fois béni ! Vous m'avez consolé de bien des défections, vous m'avez aidé à porter le fardeau des ingratitudes. Vous seul avez aimé le voyageur absent, vous seul l'avez protégé entre l'irréligion des affections éteintes ; lorsqu'on a lâchement calomnié les cris d'un cœur saignant, les sanglots d'une douleur étouffée, votre voix seule, avec une autre, s'est élevée pour me défendre. Que Dieu vous rende en larmes de joie toutes les larmes

mères que vous avez essuyées alors! Votre tendresse inquiète m'a suivi partout dans mon long pèlerinage : sur les bords de l'Arno, dans les champs du Latium, aux rivages de Parthénope, partout votre voix fidèle, traversant les monts et les mers, est venue me trouver et relever mon courage abattu. A l'obscur exilé qui ne demandait rien, vous avez sacrifié l'éclat des amitiés glorieuses : au retour, vos bras se sont ouverts pour me recevoir, et vous m'êtes toujours resté, âme stoïque et inébranlable, cœur d'or éprouvé cent fois au creuset du dévoûment!

Jugez donc quel fut mon effroi lorsque je vous vis aborder les voies fatales qui

vous détournaient du but prochain de votre avenir. J'avais rêvé pour vous une vie si molle et si paisible! Tant de fois votre destinée m'était apparue dans mes songes, calme et sereine comme un lac dormant sous les aulnes! Je m'étais si bien dit que vous me garderiez une place dans votre repos, un refuge dans votre bonheur, un petit coin de terre où je pourrais aller, fatigué et meurtri, tomber près de vous sur la mousse! car vous n'avez point oublié les projets que nous avons si longtemps caressés ensemble. Vous vous rappelez qu'au déclin de la jeunesse, à cet âge où les forces fléchissent, où tout espoir s'est retiré de notre âme, où toute illusion

s'est effeuillée pour ne plus reverdir, je devais aller vous demander la paix et le silence et des réalités plus douces que les illusions elles-mêmes. N'aviez-vous pas compté sur moi pour enseigner à vos enfans le français que je ne sais pas et le latin que je ne sais guère? ne me réserviez-vous pas la dignité de garde-chasse dans vos domaines, de magister dans votre village? n'aviez-vous pas, sur les bords de quelque ruisseau, un moulin dont je devais être le meûnier châtelain, trônant sous un berceau de trembles et de saules? Vous le savez, tous mes vœux étaient là : pendant que nos amis aspiraient au pouvoir et se partageaient le monde, je ne

voulais qu'un moulin sur l'eau, une rivière coulant sous un tapis de nénuphars et des canards plongeant entre les roseaux de la rive. Je ne songeais même pas à la gloire de chanter, le dimanche, au lutrin, dans l'église de Blankafort. Je vous demande à quoi m'a servi la modestie de mes rustiques ambitions? Je regrette vraiment de n'avoir point sollicité le consulat de Téhéran ou l'ambassade de Constantinople.

Vous êtes-vous assez ri de mes terreurs? avez-vous assez raillé mes sollicitudes? C'était chaque matin une plaisanterie nouvelle : vous alliez publier, disiez-vous, quelque volume de prose ou

de petits vers, ou bien votre orgueil national s'indignait qu'un poëme épique manquât encore à l'honneur des lettres françaises, et vous vouliez incessamment donner un poëme à la France. Si je vous trouvais absorbé par quelque étude sérieuse, c'était, disiez-vous, un sonnet que vous élaboriez pour votre plus grande gloire, ou bien un bouquet à Chloris, ou bien encore une élégie de poète mourant. J'en riais avec vous de bon cœur, mais Dieu sait que vos railleries ne me rassuraient pas.

Cependant le jour approchait où vous deviez quitter Paris et me laisser seul sur la brèche; Hippocrate allait vous dé-

cerner enfin ce diplôme si long-temps attendu, saint et précieux brevet de bonheur et d'obscurité. Vous le dirai-je? ce jour de la séparation, d'une séparation bien amère, je l'appelais de tous mes vœux; je le saluais de loin avec transport, comme le jour de votre délivrance. Vous n'étiez, Dieu merci, ni romancier ni poète : vous aviez cotoyé les haies de la vie littéraire sans vous accrocher aux épines, et vous alliez rentrer, pur de prose et de vers, sous le toit domestique. Ah! si vous saviez combien je vous enviais, combien aussi j'étais heureux de voir la destinée vous donner le bonheur qu'elle m'avait promis! c'était me le donner deux fois. Dans ma

joie, je devançais la vie, j'enjambais l'avenir ; hâtant par la pensée le jour de notre réunion, je quittais Paris pour aller vous surprendre. Adieu Paris, les théâtres et la presse ! En partant, j'avais renversé mon encrier et fait des cure-dents de mes plumes. Oh! les beaux rêves, les beaux rêves d'enfant qui me berçaient sur le toit de la diligence ! chaque tour de roue me rapprochait de vous. Comme le cœur me battait doucement en gravissant la montagne où votre ville, comme un nid d'aiglons, est perchée ! Je reconnais les lieux que vous m'avez dépeints, la vieille église protestante, les rues montueuses et noires, le boulevard

entourant la cité d'une double ceinture de feuillage. Ami, voilà votre maison; elle est bien ce que vous m'aviez dit, d'un aspect élégant et simple, et dominant les belles vallées. Les sables de la Loire étincèlent au loin aux rayons du couchant; l'automne a rougi les pampres de vos coteaux : j'entends autour de moi les pas pressés des troupeaux qui rentrent aux étables. Cependant je m'approche : votre compagne, assise sur le seuil de la porte, interroge le sentier qui doit vous ramener au gîte : de blondes têtes groupées autour d'elle me regardent curieusement, j'avance et je me nomme. — Ah! c'est vous! me dit-on en me tendant une main que

j'embrasse : nous vous attendions, car on vous connaît bien ici : tenez, notre aîné s'appelle Jules, et nous parlons souvent de vous. — On m'entoure, on me fait asseoir, on m'apporte les raisins de vos treilles et les fruits de vos vergers. Vous êtes allé le matin à Blankafort visiter quelques malades, et l'on répète à chaque instant que vous serez bien heureux au retour. On cause de choses et d'autres, on me questionne surtout sur notre vie de Paris, sur l'emploi de notre jeunesse; on est presque jaloux du passé, on redoute jusqu'au souvenir des joies qui ne sont plus. Je rassure les tendresses troublées, je calme les susceptibilités in-

quiètes, je chante gravement les vertus de notre jeune âge : on sourit et l'on doute. Mais voilà que les pas d'un cheval se font entendre du côté du sentier; les enfans ont reconnu ce bruit, et courent à votre rencontre. — C'est lui ! me dit tendrement une voix que vous connaissez, et nous allons à vous, précédés de l'enfance joyeuse : les pas se rapprochent, et bientôt, au détour du chemin, vous apparaissez, ô trois fois sublime docteur! vous m'avez reconnu bien vite, et je suis déjà dans vos bras.

Direz-vous que ce ne soit pas là un doux rêve? Cruel ! vous m'avez donné un bien triste réveil! Pendant que je me

couronnais niaisement des fleurs et des rubans de l'Idylle, et que, pareil à Mélibée, j'embouchais les pipeaux champêtres, vous, monsieur mon ami, vous riiez de ma sécurité, et vous complotiez sourdement contre votre bonheur et le mien. Ah! je vous l'avais bien dit, que vous finiriez mal, que vous vous perdriez, qu'à force d'aller dans cette maudite galère, un beau jour vous y resteriez! Vous n'avez tenu aucun compte de mes paroles, vous vous êtes raillé de mes prophéties; qu'en est-il résulté? le mal s'est-il fait attendre? dites, étais-je un faux prophète? Vous vous taisez, vous rougissez et vous baissez la tête : bais-

sez-la donc bien bas, éditeur des romans de feu Horace de Saint-Aubin!

Vous avez fait le premier pas, Dieu sait où vous vous arrêterez! j'avoue que vous pouviez commencer plus mal, publier vos œuvres, par exemple, au lieu de publier les œuvres d'autrui : mais laissez faire, vous n'enrayerez pas en si beau chemin; nous aurons un jour vos œuvres complètes. Ah! malheureux, où allez-vous, et quelles fatales idées sont les vôtres?

Savez-vous ce que c'est que cette vie où vous entrez à pleines voiles? la connaissez-vous bien, cette vie littéraire que vous abordez follement? tout a été dit sur elle

et vous n'en savez rien encore. Écoutez : je ne vous parlerai pas des haines et des rivalités qui font de la carrière des lettres un véritable cirque, où la lutte n'a jamais de trêve, où l'art s'efface à toute heure devant la personnalité de l'artiste. Je ne vous dirai rien des exigences que cette vie de fer nous impose. Toute existence est un combat : lutter ici ou là, peu importe. Je veux vous confier, à vous qui avez encore tout l'orgueil d'une vertu qui n'a jamais chancelé, toute la rigide sévérité d'une âme qui n'a jamais failli ; je veux vous confier que, dans la carrière littéraire, il est bien difficile à l'homme qui n'a qu'une médiocre aisance de se garder

pur et honnête; je veux vous dire aussi que, pour tout être qui n'est pas un être supérieur, le succès à des conditions honorables est impossible en nos temps. Votre sonde inexpérimentée n'a point encore touché les écueils que recèle cette mer en ses flancs, et vous croyez que votre barque glissera sans sombrer sur ces flots amers et perfides? Détrompez-vous, mon cher ami : la vie littéraire est semée de mille petits rescifs contre lesquels viennent s'écorner, en passant, notre honneur et notre probité : ce sont d'abord de légers accrocs qui égratignent à peine la conscience, mais qui, à force de se répéter, y font des entailles

profondes. Bientôt, l'austérité de nos principes s'émousse et s'amollit : nous devenons indulgens pour nous-mêmes ; nous nous habituons à transiger lâchement avec notre dignité. Vous partez, au début, le cœur altier et la tête haute ; vous aurez fait quelques pas à peine, que vous marcherez déjà le front baissé. Je vous le dis du plus profond de mon âme, j'aimerais mieux vous savoir loin de moi, trottant, par le vent et la pluie, sur vos monts et dans vos vallées, que de vous voir vous aventurer dans ce ruisseau où se crottent tant d'honnêtes gens.

Qu'est-ce qu'une vie où tout ce que le cœur a de tendresse, de sève et d'éner-

gie s'exhale et se consume en passions factices, où toutes les choses nobles et belles se résument par la littérature, où tous les grands sentimens n'aboutissent qu'à de grandes phrases, où nous écrivons au lieu d'agir, où nous chantons au lieu de combattre? Ce n'est ni à nos amis ni à nos maîtresses, c'est à nos livres qu'il faut demander si nous savons aimer. Tout ce que Dieu a mis de richesses en nous, nous le réservons pour nos livres : nous habillons d'or et de pourpre les héros de notre imagination, et nous nous promenons en guenilles dans les sentiers de la réalité. Ce que nous savons de la vie, nous l'appliquons aux compositions de

notre esprit, et nous négligeons la science de notre bonheur ; nous élaborons avec soin la péripétie d'un roman, et nous gâtons toute une existence. Cet amour de l'art et ce profond oubli de soucis matériels sont fort beaux chez les grands artistes, et je les admire à coup sûr ; mais nous ne sommes, pour la plupart, ni de grands génies ni de bien grands artistes, et il arrive presque toujours que nous compromettons en même temps l'art et notre repos : c'est trop d'un.

Et puis, si vous saviez combien l'état d'exaltation et d'effervescence dans lequel nous jette la vie littéraire, ternit et désenchante le monde réel, et nous rend

le fardeau des devoirs, odieux et insupportable! si vous saviez combien il est cruel de tomber des régions de nos songes dans le désert où se remuent les hommes! C'est dans ces régions éthérées que nous apprenons à mépriser les vrais biens de la vie : nous en descendons rarement, et nous nous y réfugions bien vite, après avoir jeté sur la terre un regard froid et dédaigneux. Ce mépris des devoirs, ce détachement des choses de ce monde, cette vie qui s'use en contemplations solitaires, nous les avons revêtus de noms sublimes; mais, croyez-moi, ce n'est, le plus souvent, que l'égoïsme se cachant sous le manteau de la poésie.

Expliquez-nous un peu la singulière fantaisie qui vous a pris d'arracher Horace de Saint-Aubin à la tombe où il dormait bien paisiblement, j'imagine : faites-vous profession de ressusciter les morts? est-ce un caprice? une spéculation commerciale, une expérience scientifique? serait-ce plutôt une expiation anticipée des vivans que vous tuerez plus tard? Je ne sais; mais, puisqu'il s'agit de vous et d'Horace de Saint-Aubin, je veux vous conter l'histoire de cet infortuné jeune homme : c'est une histoire longue et triste, mais qui vous sera profitable, j'espère. Écoutez-la donc patiemment et méditez-en la mo-

rale : c'est une histoire véritable, mais vous pourrez au besoin la prendre pour un apologue.

Vers la fin de l'hiver de 1829, le hasard me fit connaître un maigre et pâle jeune homme, nommé Horace de Saint-Aubin. Je le visitai quelquefois dans une mansarde qu'il occupait rue du Four Saint-Germain, à l'hôtel de l'Ange-Gardien. Il était pauvre, mais fier, et avait surtout la pudeur de l'infortune. Son visage était beau, mais flétri ; on voyait que les espérances avaient, en s'envolant,

sillonné son front du bout de leurs ailes. Souvent je le rencontrai se promenant tristement sous les allées effeuillées du Luxembourg. Il ne me fuyait pas, mais je le savais amant jaloux de la solitude et je le recherchais avec un médiocre empressement. Il se plaignait rarement; il parlait parfois avec quelque amertume d'illusions éteintes, d'ambitions déçues, de génie étouffé. Je me souviens qu'un jour, ayant grimpé à sa mansarde, je le trouvai appuyé sur une pile de volumes in-douze; il lisait à haute voix un chapitre du Curé des Ardennes. Son geste était animé, son regard brillant, ses paroles brèves et saccadées. Lorsqu'il eut achevé,

il tira de sa poche un briquet fumade, et faisant jaillir une étincelle du phosphore comprimé, il alluma un des feuillets du livre et le jeta tout embrasé dans le foyer de sa cheminée prussienne.

— Allez! s'écria-t-il en lançant dans le brasier le Centenaire et l'Héritière de Birague et la Dernière Fée et bien d'autres encore; allez, remontez au ciel, d'où vous n'auriez jamais dû descendre, pensées de mon cœur, œuvres tristes et chères, vous n'avez rien fait pour ma gloire ni pour mon bonheur.

Il continua long-temps de la sorte, et finit par arriver à un état d'exaltation qui m'effraya.

— Mon ami, lui dis-je, vous allez mettre le feu à la cheminée, calmez-vous, je vous en supplie.

Mais Horace ne m'écoutait pas ; tous les volumes devinrent la proie des flammes ; en moins d'une heure le sacrifice fut consommé.

Comme je l'avais prévu, la suie de la cheminée, qui avait depuis longtemps perdu l'habitude du feu, s'enflamma : une fumée horrible, mêlée d'étincelles, se répandit comme un drap funéraire sur la rue du Four. Les pompiers accoururent, et l'hôtesse de l'*Ange-Gardien* fit jeter Horace à la porte. Je lui

offris un asile qu'il accepta ; mais, deux jours après, il disparut, et je ne le revis plus jamais.

Vous savez que l'été dernier, j'allai passer un mois dans le Bas-Poitou : il est, près de Niort, un pays charmant et presque ignoré, un pays méconnu comme le génie de notre pauvre Horace. C'est une petite contrée qui se nomme le *Marais* : la Sèvre s'y divise en canaux, qui sillonnent la plaine en tous sens. L'hiver, la plaine est inondée ; mais, au printemps, les eaux rentrent dans leurs lits naturels, et le *Marais*, fécondé par la vase que la Sèvre y dépose en se retirant, se couvre de tous les trésors d'une végéta-

tion luxuriante. Les canaux sont bordés de frênes et de saules; les villages, semés çà et là, se mirent dans le courant de l'onde. Comme Venise, ce petit pays a ses gondoles; les canaux y tiennent lieu de sentiers; chaque habitant a sa barque amarrée à la rive, et là, comme à Venise, toutes communications se font par eau. Aux premiers jours de juillet, les chasseurs y vont en bateau tirer les goëlettes qui viennent, durant l'été, cacher leurs nids entre les roseaux. Ce fut une chasse de ce genre qui m'attira, l'an passé, dans cette partie du Poitou. Nous étions là de joyeux compagnons et nous brûlâmes beaucoup de poudre. Le soir nous ramena au vil-

lage prochain; je laissai à mes amis les soins du repas frugal et j'allai visiter les curiosités du hameau : l'*Angelus* sonnait à l'église rustique : les barques, chargées de foins séchés, glissaient et se croisaient sur la Sèvre : les faneuses, assises sur leurs meules, reines des champs sur leurs trônes de fleurs, se renvoyaient les éclats bruyans de leurs chants et de leurs rires. Le ciel était pur et calme, le soleil descendait lentement à l'horizon des vastes plaines ; quelques ramiers filaient , comme des flèches égarées, dans l'air bleu du soir.

Les harmonies du jour qui s'éteint sont pleines de mélancolie : je m'éloignai len-

tement du rivage, et j'allai m'asseoir à quelque distance, sur un mur de clôture, à hauteur d'appui. Je m'aperçus bientôt que ce mur entourait le cimetière du village et je pénétrai dans l'enceinte. Il y avait çà et là quelques pierres tumulaires cachées sous les ronces, quelques croix de bois rongées par le temps; dans nos campagnes, la mort n'a pas plus de solennité que la vie. Cependant je remarquai, au milieu de ces tombes modestes, une pierre blanche qui s'élevait de quelques pieds au-dessus du sol : je m'approchai et je pus lire, aux pâles lueurs du crépuscule, le nom gravé sur cet humble monument : ce nom était celui d'Horace de Saint-

Aubin : je me découvris respectueusement, et ramassant dans l'herbe un morceau d'ardoise qu'y avait apporté le vent, je traçai au-dessous de l'inscription funéraire ces deux mots : *Diis ignotis*.

En sortant du cimetière, je rencontrai le sacristain qui venait de sonner l'*Angelus*. Il m'apprit qu'Horace de Saint-Aubin, enfant de ce village, l'avait quitté, jeune, et n'y était revenu que long-temps après, pauvre et mourant : il avait terminé, vers la fin de l'automne de 1832, une vie malheureuse, laissant une femme inconsolable et trois enfans en bas âge.

— Eh quoi ! demandai-je, il était donc marié ?

— Sans doute, répondit le sacristain; ce soir, vous soupez chez sa femme.

— Vous plaisantez, bedeau!

— Non, monsieur; mais c'est toute une histoire à vous dire, et d'autres vous la conteront mieux que je ne saurais le faire. M. Saint-Aubin revint au village en 1829; deux mois après son retour, il épousa la fille de maître Bideau, l'aubergiste. Depuis l'année 1832, année de mort et de misère, qui laissa madame Saint-Aubin orpheline et veuve à la fois, la pauvre femme a tenu et tient encore son auberge elle-même : elle fait les matelottes dans le dernier goût, et vous en serez content, je l'espère. On vient ici tout exprès de la ville, pour

manger une matelotte de madame Saint-Aubin.

— Ah ça ! mon cher, vous vous moquez de moi ? m'écriai-je.

— Je ne me moque jamais de personne, répondit le bedeau sans s'émouvoir ; je suis sacristain de cette église et je connais tous les devoirs que ce rang m'impose.

— Honnête bedeau, lui dis-je, il est possible que nous nous trompions tous les deux : quel homme était-ce, je vous prie, que le Saint-Aubin que vous avez connu ? Car après tout, me disais-je à moi-même, il est bien possible que deux Horace de Saint-Aubin aient existé en même temps sous le ciel, et je ne saurais croire que

mon Horace à moi, si pauvre il est vrai, mais si poétique, aít épousé mademoiselle Bideau et se soit fait garçon d'auberge.

— C'était un homme comme on en voit peu, me répondit le sacristain, un bel homme et un grand savant, mais fier et sournois, à vrai dire. Il se jetait chaque matin dans une barque et on ne le revoyait plus que le soir. Il partait toujours chargé d'un fusil et d'un épervier, et toujours il revenait sans une tanche dans son filet, sans une goëlette dans sa carnassière. Il fuyait les fêtes et les *ballades*, évitait les jeunes gens de la ville, se souciait peu de son épouse et ne s'attablait jamais avec son beau-père. Maître Bideau fut bien

fier de donner sa fille à un Saint-Aubin, mais au bout de huit jours il s'en mordait les doigts : tout le monde vous dira cela, monsieur : c'est une histoirc qui a fait assez de bruit dans le pays ; si l'on n'en parle plus à la ville, on en parle encore au village.

Le sacristain s'éloigna et je restai longtemps rêveur à la même place : c'était bien mon pauvre poète, mon Horace de Saint-Aubin ! La curiosité, et il faut bien le dire, un appétit assez brutal, m'arrachèrent de ma rêverie. Je voulais connaître madame de Saint-Aubin, je voulais aussi m'assurer que la renommée de ses matelottes n'était pas, comme tant d'autres,

une célébrité usurpée. Je marchai vers le cabaret que je n'avais point remarqué : c'est une maison blanche à toit plat; une treille centenaire en tapisse la façade; l'aspect en est propre et riant : un banc de bois était devant la porte et sur ce banc nos amis m'attendaient. Nous montâmes au premier étage, dans la salle du festin. Jules Avrin, qui venait, en courant sur la rive, de se laisser cheoir dans la Sèvre, demanda une botte de sarment pour sécher à la flamme ses vêtemens mouillés. Une petite femme assez avenante et assez gentille, mais dont la grâce se perdait sous un fâcheux embonpoint, apporta de ses mains rouges et potelées le sarment demandé;

elle le jeta dans le foyer et l'alluma avec des feuillets que je lui vis détacher d'un livre poudreux et noirci. Cette femme était madame de Saint-Aubin, et ce livre un volume de Jane-la-Pâle! O profanation!

— Comment! s'écrièrent mes compagnons lorsque je les interrogeai, vous ne savez pas cette histoire? Avrin nous la contera au dessert.

— J'y consens, dit Avrin.

Et au dessert nous allumâmes nos pipes et nos cigarres, et ce jeune homme que vous ne connaissez pas, mais que je vous donne pour la nature la plus franche, la plus spirituelle, la plus vive, la plus rieuse

et la plus charmante que vous ayez rencontrée jamais, nous conta cette malheureuse histoire, que je vais vous dire à mon tour, mais avec toute la gravité que comporte ce sujet solennel.

Horace de Saint-Aubin naquit le 19 février de l'année 1798, à Coulon, petit village situé dans le marais des Deux-Sèvres. Quelques historiens ont placé le lieu de sa naissance, les uns dans la Touraine, les autres dans le Berry; un jour viendra peut-être où toutes nos provinces se disputeront ce berceau : mais j'affirme ici, pour

prévenir toute espèce de contestation fâcheuse, que j'ai vu sur les registres de l'état-civil de la mairie de Coulon l'acte de naissance d'Horace de Saint-Aubin. Son père, François de Viellerglé, comte de Rhoon, seigneur de Saint-Aubin, possédait, avant la révolution de 89, de nombreuses propriétés dans le département des Deux-Sèvres. On montre encore auprès de Niort les tourelles ruinées d'un château que le comte de Rhoon tenait de ses ancêtres, et que ses ancêtres avaient reçu, dit-on, de la munificence de saint Louis. De tout temps la famille de Saint-Aubin avait habité ce château comme un séjour de prédilection; le comte Rhoon l'habitait

encore lorsqu'il partit pour aller prendre part au soulèvement de la Vendée. Il partit par une nuit sombre, accompagné de sa noble épouse et d'un seul serviteur. Une heure avant son départ, le comte avait mis de ses propres mains le feu au castel de ses aïeux, et les lueurs de l'incendie éclairèrent long-temps la marche des trois fugitifs. La flamme dévora tout et ne laissa sur la colline que quatre tourelles noircies qui portent aujourd'hui le nom du château de *Salbar*. Depuis cette fatale nuit, la vie du comte ne fut plus qu'un long combat, la vie de la comtesse qu'une longue misère. Cédant aux prières de son époux, madame de Saint-Aubin se décida

à chercher un refuge loin des fureurs de la guerre. Elle vint à Coulon faible et souffrante, et n'ayant pour suite que le vieux serviteur qui ne l'avait point délaissée. Elle acheta une petite maison isolée, et y vécut triste et seule : son mari venait parfois la visiter à la dérobée ; mais son cheval était toujours à la porte qui piaffait en hennissant, et le comte, après quelques heures bien courtes, hélas! et bien rapides, bien arrosées de pleurs et de baisers, disparaissait à travers les marais.

Conçu dans l'effroi, dans la douleur et dans les larmes, Horace de Saint-Aubin vint au monde faible et malingre. Le

comte de Rhoon n'embrassa jamais son fils. Frappé d'une balle à la poitrine comme il franchissait les derniers bois qui le séparaient de l'asile où vivait son cœur, il tomba sur la lisière d'une forêt, et le cheval vint, sans son maître, frapper le sol de ses pieds fumans devant la porte de la veuve. La selle était sanglante et les harnais sanglans. A cet aspect, madame de Saint-Aubin s'évanouit : il était bien vrai qu'elle n'avait plus d'époux, que son fils n'avait plus de père!

Sa famille était dispersée et ses biens vendus ; les frais de la guerre vendéenne avaient absorbé la fortune de son époux : elle accepta la vie comme un devoir et

la dévoua tout entière à son enfant. A demi brisée par le sort elles se rattacha aux espérances maternelles, dernières branches qui fleurissent dans la vie de la femme, alors que toutes les autres sont mortes et desséchées. Après avoir réalisé ce qui lui restait de fortune, après avoir vendu ses diamans et ses bijoux, débris éparpillés de son ancienne splendeur, madame de Saint-Aubin se trouva à la tête de quinze cents livres de rentes. Ce modeste revenu suffisait à ses besoins : elle se résigna et attendit l'avenir avec sécurité. Témoin et victime des persécutions récentes qu'avait subies la noblesse de France, prévoyant vaguement que l'aris-

tocratie, comme un arbre frappé dans le tronc, venait de recevoir un coup dont elle ne se relèverait jamais, pressentant d'ailleurs combien un grand nom sans fortune devait être un lourd et rude fardeau, madame de Saint-Aubin résolut d'élever son fils dans l'ignorance de son origine et de préserver sa jeunesse du souffle des ambitions. Abjurant sans peine l'orgueil d'un rang dont elle avait épuisé tout le fiel, elle ne rêva plus pour elle et pour Horace qu'un avenir simple et modeste, à l'abri des séductions du monde. — Je lui épargnerai, se disait-elle en rêvant sur les rives fleuries de la Sèvre, et les regrets amers et les folles

espérances : il ne sera ni grand seigneur, ni héros, ni poète; je ferai de lui un homme obscur qui ne sera noble et grand que par le cœur; il vivra près de moi, je lui assurerai une vie calme et sereine, et je pourrai m'éteindre heureuse dans le bonheur de mon enfant.

L'enfance d'Horace ne fut signalée par aucun événement remarquable : il s'éleva et grandit comme s'élèvent et grandissent les enfans les plus vulgaires. Né faible et débile, l'exercice le fortifia. Il dut à sa mère les premiers élémens d'une éducation saine et robuste. Georges, l'ancien serviteur de son père, lui enseignait l'escrime et l'équitation.

Aucun chasseur ne savait mieux qu'Horace tirer une goëlette au vol, ou bien un lapereau à la course. C'était un beau garçon, ardent, pétulant et tendre : son regard était fier, et il y avait autour de lui je ne sais quelle atmosphère d'aristocratie native. Au reste, il ignorait lui-même l'instinctive noblesse de ses manières : sa mère lui avait transmis à son insu cet héritage des nobles races, le seul qu'on n'a pu leur ravir. Horace se mêlait volontiers aux travaux et aux jeux du village ; sans lui, il n'était point de fêtes complètes ; lorsqu'il paraissait aux *ballades* des hameaux voisins, avec son fusil sur l'épaule et ses chiens qui ne le quittaient pas, les femmes

de la ville l'observaient avec intérêt et demandaient quel était ce jeune homme; mais lui, rustique et sauvage, jetait à peine sur elles un regard froid et superbe. Impérieux et colère avec tous, il se montrait toujours près de sa mère caressant et soumis. Durant les beaux jours, on voyait chaque soir leur barque filer sur la rivière et gagner les canaux déserts : Horace et Georges ramaient ensemble, et madame de Saint-Aubin, assise sur un banc à la poupe, rêvait en regardant son fils. Horace ignorait que sa famille eût jamais joui d'une aisance plus grande que celle qu'il possédait alors, et ne s'inquiétait même pas de savoir s'il était au monde

une fortune plus brillante et plus élevée que la sienne. L'éducation qu'il avait reçue n'avait développé en lui aucun besoin qu'il ne pût satisfaire; chaque jour amenait ses travaux et chaque saison ses plaisirs : quant à la question d'avenir, les préoccupations d'Horace n'étaient jamais allées au-delà du lendemain. Il occupait son corps par une vie laborieuse et active, laissait volontiers son esprit en friche, faisait un médiocre usage de la pensée et ne donnait à son cœur que des alimens sains ; il n'écrivait guère que la dépense de sa maison, et n'avait jamais lu que quelques volumes d'histoire qui l'avaient endormi. Georges avait sauvé de l'in-

cendie du *Salbar* un Traité du Blason et l'avait précieusement conservé; aussi ne sauriez-vous imaginer la douleur du pauvre Georges lorsqu'un jour il ne trouva plus que la reliûre de ce livre. Horace avait bourré son fusil avec les feuillets. Ce Georges devait être une espèce de Caleb dont je vous fais grâce. On a tellement abusé du serviteur sentimental qu'il faut reléguer leur biographie à tous dans l'histoire des chiens fidèles.

Horace était donc un fort beau, fort brave et fort digne garçon qui faisait la joie de sa mère et qui pouvait se dire heureux entre tous, j'imagine. Il n'avait point usé le fond de ses culottes sur les

bancs poudreux des écoles ; un cuistre ne l'avait pas bourré de latin, de grec et d'algèbre ; on ne lui réservait ni l'avenir d'un homme d'État, ni les destinées d'un tribun, ni la gloire de la science et des lettres ; il ne consumerait point ses plus belles années à poursuivre la conquête des trésors inûtiles. C'était un enfant de la nature, et il jouissait des biens qu'il avait sous la main ; il ignorait l'histoire des républiques anciennes, mais il savait celle des plantes et des fleurs ; il connaissait la culture des champs, et il demandait à la terre ce que nous demandons à notre intelligence ; il fatiguait le sol et laissait son esprit au repos. Il aimait à voir le

soleil se coucher derrière les aulnes, et cependant il ne se croyait pas poète; son âme percevait toutes les beautés de la nature extérieure, s'épanouissait avec les bourgeons, répondait à toutes les harmonies de la terre et du ciel, et cependant il ne faisait pas de vers : il était lui-même une de ces beautés qui s'ignorent, une des poésies de la création. Plus heureux qu'aucun de nous, il réalisait avec sa mère tous les charmes de la famille; ils coulaient ensemble une vie d'amour et de tendresse.

A peine échappons-nous aux jours de l'enfance que l'étude nous enlève aux joies du toit domestique, aux douceurs du foyer maternel; nous arrivons à la virilité, et

nos mères nous connaissent à peine; nous avons grandi, nous nous sommes élevés, nous avons vécu loin de leurs caresses : pour nous faire une destinée, nous avons abjuré la plus douce de toutes, et celle-là nous n'avions qu'à nous asseoir pour en jouir. Mais non , il faut satisfaire à l'orgueil des parens, il faut obéir aux ambitions qui nous dévorent , il faut aller loin de la sœur qui nous aime, loin de la mère dont nous devrions fleurir les vieux jours, loin de nos compagnons d'enfance, loin de tout ce qui est bon, pur et saint, il faut aller tenter la gloire, et la fortune, et les honneurs, et les dignités, il faut aller apprendre à devenir *quelque chose.*

Nous sommes tous de misérables niais : qu'apprenons-nous ? à nous faire durs et égoïstes, à nous forger un cœur de pierre, à briser toutes les nobles cordes qui vibraient en nous, à calomnier l'amitié et l'amour, à tout sacrifier au but de notre ambition ; puis, lorsque nous y arrivons et qu'à la place du bonheur rêvé nous ne trouvons que le vide, nous voulons réveiller les voix que nous avons étouffées, renouer les cordes que nous avons brisées, ranimer le cœur que nous avons éteint, et nous ne le pouvons pas ; la famille ne nous connaît plus, notre cœur est impuissant, l'amitié nous a oubliés, l'amour est mort en nous, et l'ennui s'asseoit, immobile,

sur ces ruines que nous avons faites.

N'est-ce pas là, mon ami, ce que nous appelons la science de la vie? Madame de Saint-Aubin l'avait comprise autrement, et je crois que son fils s'en trouvait assez bien. On m'a dit que jamais le ciel n'éclaira une jeunesse plus joyeuse que celle d'Horace, que jamais, à l'entrée de la vie, sentiers plus frais et plus rians ne s'ouvrirent devant un enfant des hommes. Hélas! tout bonheur est une dette que nous contractons envers la destinée, et le sort vient tôt ou tard, créancier impitoyable, nous présenter le mémoire de nos félicités et réclamer son salaire.

Chaque phase de l'existence est marquée

par un malheur inévitable, la vie est jalonnée par des tombeaux. Horace entrait à peine dans sa vingtième année lorsque la mort frappa madame de Saint-Aubin. Tous les amours de la femme s'étaient fondus chez celle-ci dans l'amour maternel, seul amour, avec celui de Dieu, qui ne trompe et ne s'éteint jamais. Le cœur de madame de Saint-Aubin avait donc résumé toutes les tendresses de la mère, de l'amie, de la sœur, et quelque chose de l'affection passionnée de l'amante. C'était bien l'égoïsme de toutes ces tendresses qui avait présidé à l'éducation d'Horace ; madame de Saint-Aubin avait élevé son fils en mère égoïste

et jalouse. Si elle avait consulté le bonheur de son enfant en le livrant aux soins d'une éducation vulgaire, peut-être avait-elle consulté davantage son bonheur à elle en fermant à son fils la porte des ambitions, en l'enchaînant pour toujours aux flancs qui l'avaient porté. Sans doute, son orgueil avait dû souffrir plus d'une fois dans l'héritier de sa noble race, mais elle avait toujours sacrifié cet orgueil à la sécurité de son amour. Quoi qu'il en soit, égoïsme ou abnégation, elle n'en recueillit point les fruits. Elle mourut jeune encore, à l'âge où les souvenirs des premières douleurs commencent à perdre de leur amertume, où la vie se calme, où le ciel

s'éclaircit, où le cœur fatigué se repose de la tourmente des anciens jours.

Madame de Saint-Aubin avait en mourant confié la tutelle d'Horace à maître Bideau : maître Bideau tenait alors dans le village le cabaret dont je vous parlais tout à l'heure. C'était un excellent homme qui avait pris Horace en affection véritable et qui s'était toujours montré pour madame de Saint-Aubin rempli de respectueuses prévenances. Horace avait été allaité par madame Bideau, et se trouvait ainsi frère de lait de mademoiselle Denise Bideau. Ces premiers liens d'affection s'étaient resserrés plus tard entre les deux familles, et Denise, depuis la mort de sa

mère, avait grandi sous les yeux de madame de Saint-Aubin. Les deux maisons, situées chacune sur les rives opposées, étaient séparées par la Sèvre; chaque matin, Denise arrivait en bateau chez la mère d'Horace et passait sa journée auprès d'elle à tricoter, à s'occuper des soins du ménage et à parler de choses et d'autres. Le soir Horace la ramenait sur l'autre bord. Si le temps était beau, maître Bideau, assis sur le seuil de la porte, attendait les deux jeunes gens. Il fallait toujours qu'Horace s'attablât avec lui devant une bouteille des coteaux de Saumur : maître Bideau chargeait sa pipe et on restait là bien avant dans la nuit. Mademoi-

selle Denise était une fille qui ne manquait ni de grâce ni de beauté, agrémens fort rares dans tous les villages en général, et à Coulon en particulier. Elle avait de beaux cheveux que madame de Saint-Aubin aimait à natter elle-même, de belles dents blanches et de petits pieds qui auraient pu faire douter de la vertu de madame Bideau, si les mains rouges et épaisses de la pauvre enfant n'eussent attesté que maître Bideau avait passé par là. Au reste, il faut vous dire que maître Bideau était un bavard parfois fort ennuyeux, et que Denise avait rarement plus d'esprit que les violiers jaunes qui fleurissaient entre les fentes de sa fenêtre.

A la mort de madame de Saint-Aubin, Horace trouva dans l'affection de maître Bideau et de sa fille de grands secours contre sa douleur. Il abandonna à Georges les soins de sa petite propriété, et vint passer chez ses amis les premiers jours de son deuil. Au bout de six mois, par une belle soirée d'automne, maître Bideau était assis sous la treille de sa maison, il fumait sa pipe et buvait de la bière; Horace était à ses côtés, triste et silencieux, ses deux chiens et son fusil reposaient à ses pieds; Denise causait avec les voisines sur le bord de l'eau; la soirée était sereine, et Horace sentait un vague ennui qui se mêlait à sa tristesse; Bideau

lui offrit de la bière qu'il refusa par un signe de tête ; Bideau lui parla de sa chasse, il ne répondit pas ; Bideau acheva tranquillement sa pipe et sa bouteille, puis, se tournant paternellement vers Horace :

— Mon garçon, lui dit-il en faisant tomber la cendre de son brûle-gueule, tu n'as plus de famille, te voilà seul au monde, tu es triste et tu t'ennuies : sache donc que la tristesse et l'ennui sont deux maladies honteuses. Que vas-tu faire ? Écoute les conseils de Bideau, qui t'a toujours chéri comme un fils. Tu as quinze cents livres de rentes, tu es intelligent, actif, ami du travail. Les filles de la com-

mune te trouvent beau garçon; ce sont des sottes, tu es trop blanc et trop mince, mais c'est leur affaire et non la mienne. Vois là bas, sur le bord de l'eau, vois, à travers les saules de la rive, cette fille qui rit et chante; c'est Denise, tu la connais, j'espère: une bonne fille et belle à coup sûr; ses pieds sont trop petits, mais ses mains sont divines. C'est une femme qui s'entend au ménage, rieuse, économe et vaillante. Elle aura pour dot quinze cents livres de revenu; vous avez été élevés ensemble, mes enfans; vous avez sucé le même lait, vous avez joué dans le même berceau, vous vous aimez l'un et l'autre; mariez-vous, soyez heureux, ayez

beaucoup d'enfans et élevez-les dans l'amour du travail et de Dieu. Telles sònt, mon cher Horace, les propositions que te fait Bideau, qui t'a toujours chéri comme un fils.

Horace n'avait jamais songé au mariage : il aimait Denise comme une sœur, et n'avait pas pensé un instant que cette affection fraternelle dût un jour changer de nature. Toutefois, comme il aimait sincèrement Denise, et qu'il n'avait aucune notion de l'amour, de cet amour maladif, que nous ont fait les institutions et les romans, il crut avec raison que ce mariage réalisait pour Denise et pour lui toutes les conditions du bonheur. Après

avoir réfléchi près d'une heure, il tendit sa main à maître Bideau et lui dit :

— Si Denise y consent, je l'épouserai, et n'aurai pas d'autre tâche que celle de la rendre heureuse.

— Voilà qui est bien parler ! répliqua maître Bideau en se levant. Il appela sa fille, et lorsqu'elle fut auprès de lui :

— Veux-tu te marier avec Horace, dit Bideau à Denise ?

— Oui, dit la jeune fille.

— Eh bien ! mes enfans, donnez-vous la main et embrassez-vous : dans deux mois nous ferons les noces.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent et

le lendemain tout le village savait que dans deux mois Horace épouserait Denise. Maître Bideau devait vendre son cabaret et se retirer avec sa fille et son gendre dans une propriété qu'ils feraient valoir. Ces projets furent débattus le soir même, et la lune se couchait toute rouge, à l'horizon, que les deux fiancés étaient encore assis sur le banc de maître Bideau, rêvant et parlant d'avenir.

Je vous ai dit que les jeunes gens de la ville voisine venaient souvent à Coulon, soit pour y chasser les goëlettes, soit pour y passer une bonne journée, à l'abri des pudeurs un peu revêches de la cité.

C'était toujours chez maître Bideau que

descendait la bande joyeuse. Ces jours-là, jours de gaieté bruyante et de folles orgies, maître Bideau avait le soin d'envoyer Denise tricoter chez la fille du sacristain, ou chez la nièce du curé. Plus d'un jeune bachelier se plaignit de ces scrupules paternels, mais aucun d'eux ne put les vaincre. Quelques jours après les fiançailles que je viens de vous conter, par une belle matinée de septembre, le village fut envahi par la jeunesse turbulente dont je vous parlais tout à l'heure : les uns arrivèrent en bateau, les autres, par la route qui va de Niort à Coulon. Jamais ville prise d'assaut n'entendit plus de bruit et de tapage que, ce jour là, le

paisible hameau. Pendant que les barques approchaient et que les chants retentissaient sur l'eau, les cavaliers et les carrioles débouchaient dans le village par le sentier de traverse. C'étaient de toute part des houras à faire pâlir un escadron de cosaques. Les enfans qui barbotaient dans la mare, se sauvaient épouvantés; les canards s'esquivaient lourdement sous les pieds des chevaux, et, poursuivis par les chiens de chasse, se réfugiaient entre les joncs du rivage; les poules s'envolaient sur les toits; les chiens de bergers, pareils aux Parthes, aboyaient en fuyant; les cors sonnaient, les chevaux piaffaient et hennissaient : c'était un vacarme à ren-

verser les murs de Jéricho. Ce voyant, maître Bideau fit mettre du foin dans les rateliers, tordit le cou à six chapons, tira le meilleur vin de sa cave, et s'apprêta à recevoir de son mieux ces braves compagnons. Il faut vous dire que maître Bideau était aimé de toute cette jeunesse qui ne craignait pas de déroger en le faisant asseoir à sa table. Il fut décidé que la journée serait consacrée à la chasse et la soirée au festin. Voilà donc nos chasseurs qui préparent leurs armes ; voilà les fusils couchés dans les bateaux, les chiens bondissans autour de leurs maîtres. Voilà qu'on démarre les barques! les bras les plus vigoureux prennent les

rames; les plus nonchalans chargent leurs pipes et fument, étendus sur la paille. La caravane flottante s'avance ainsi dans le marais, sous un dôme de feuillage. Bientôt la plaine se découvre; quelques goëlettes montrent déjà à travers les roseaux leur plumage ardoisé. Après avoir filé encore quelques nœuds, la flotte s'arrête et se range en bataille; le grand amiral distribue le plomb et la poudre, et commande la manœuvre. Les fusils sont armés, chacun est à son poste : on dirait un combat naval.

Je déclare que je n'ai jamais aimé ni compris le plaisir de la chasse; je m'y suis toujours montré d'une extrême mala-

dresse et d'une grande nonchalance, ce qui a toujours indigné les compagnons de ma jeunesse, qui tous étaient de vrais descendans de Nemrod. Il m'est arrivé de prendre un lapin pour une poule, et de tirer sur des canards domestiques, les ayant pris trop légèrement pour des canards sauvages. Je partais au matin avec une assez vive ardeur; l'air frais et sonore m'enivrait; j'aimais à marcher le fusil sur l'épaule, dans les sillons humides de rosée, précédé des chiens qui battaient les guérets; je croyais aller à la conquête du monde, et je prenais un air belliqueux dont mes amis se raillaient volontiers. Cette ardeur à laquelle on pourrait com-

parer celle de l'écrivain qui commence un livre, s'éteignait chez moi au bout de quelques heures. Aussitôt que le soleil avait séché les sentiers et raccourci l'ombre des arbres, je traînais avec peine un pied lourd et boudeur; mon fusil me semblait bien pesant, et le carnier que j'avais endossé, je ne sais trop pourquoi, importunait mes épaules de la façon la plus incroyable. C'est alors que je me glissais furtivement le long des buissons; lorsque mes amis avaient disparu au détour du chemin, je me blottissais, comme un lièvre, sous quelque haie, et là, tirant de ma gibecière un livre de prédilection, je m'oubliais de longues heures avec Réné ou avec

Paul, écoutant avec l'un les gouttes d'eau tomber sur les feuilles séchées, ou m'abritant avec l'autre sous la robe de Virginie. Je rentrais le soir au logis, sans avoir brûlé une amorce. Je vous laisse à penser les rires qui m'accueillaient! Si je cherchais naïvement à comprendre l'amour de la chasse, on me répondait que la chasse était l'image de la guerre. C'était une raison de plus pour me la faire détester, ayant toujours aimé beaucoup la paix; mais j'avoue que je comprenais difficilement quels rapports on pouvait établir entre une bataille rangée et une chasse aux grives, dans les vignes jaunies par l'automne.

Plus tard, j'ai chassé au courre et m'en suis trouvé assez mal; j'ai tiré des coups de fusil sur un loup qui a failli me dévorer, et j'ai eu durant une heure à mes trousses un sanglier qui m'a fait prendre en horreur l'image de la guerre autant que la guerre elle-même. Combien j'aime mieux la pêche aux grenouilles sur le bord des étangs, ou la pêche aux écrevisses, dans les ruisseaux qui arrosent mon cher pays de la Marche!

Cependant de toutes les chasses qui ont fait le malheur de ma jeunesse, il en est une que j'aimerais, si elle n'était comme les autres un jeu stupide et cruel : je veux parler de la chasse aux goëlettes dans le

Marais des Deux-Sèvres. Aussitôt qu'un de ces oiseaux a été frappé par le plomb, il jette un cri, et ce cri de détresse va réveiller dans les roseaux les sœurs alarmées de la victime. Une nuée de goëlettes s'élève au-dessus des joncs et s'abat avec désespoir autour du bateau d'où partent les coups mortels. Elles frappent de leurs longues ailes le visage de leurs bourreaux, elles voltigent avec douleur autour de leurs compagnes qui tombent; aux cris des blessées, de nouvelles nuées, accourant de l'horizon, viennent s'offrir au plomb fatal. La cendrée crible l'air, les bourres enflammées fument sur la rive, l'eau des canaux est couverte de plumes sanglantes.

On dirait que les goëlettes veulent prendre d'assaut la barque qui les foudroie; le feu de file ne s'éteint que lorsque la poudre est épuisée, et les oiseaux ne s'éloignent que lorsque le danger a cessé.

Ce que j'aime dans cette chasse, c'est qu'elle concilie le repos et l'activité; je l'aime aussi parce qu'il semble qu'on ait affaire à des êtres intelligens qui nous défient, nous bravent et nous irritent. Je n'ai jamais trouvé de plaisir à surprendre désagréablement par un coup de fusil, une pauvre caille endormie dans le chaume d'un guérêt; mais au *marais*, (riez si vous voulez), j'ai pris un instant les goëlettes ameutées contre moi pour des adversaires

bien réels, pour des ennemis véritables. Leurs cris perçans, leurs ailes qui me battaient le visage, leurs becs qui menaçaient mes yeux, leur acharnement, leur courage, leur stoïque mépris de la mort; tout cela excitait en moi je ne sais quelle ridicule ardeur, et je me surprenais envoyant avec colère ma poudre et mon plomb à ces assaillans inoffensifs.

Lorsque nos chasseurs eurent épuisé leurs munitions de guerre, ils s'étendirent dans les barques, et s'abandonnant à la dérive de la Sèvre, descendirent en chantant vers Coulon. A une lieue du village un bateau monté par un vigoureux rameur déboucha par un bras de la rivière

et fila, rapide comme une flèche, à travers la flotte plus lourde et plus lente. Ce bateau était léger et frêle, le rameur était Horace. Il traversa fièrement les embarcations, et il allait dépasser la dernière, lorsqu'un des jeunes gens qui montaient celle-ci, la poussa malicieusement à l'encontre du bateau d'Horace. La nacelle chavira, mais Horace qui avait prévu cette plaisanterie de mauvais goût, s'élança lestement dans la barque perfide, et y tomba, comme une bombe, sans avoir effleuré l'eau. Tous les jeunes gens applaudirent. Horace, peu enivré de son triomphe, saisit le bachelier coupable d'une main robuste, le souleva comme une baguette

de saule et le trempa dans l'onde à trois reprises différentes. Cette petite scène exécutée avec autant de grâce que de vigueur excita la gaîté de tous les chasseurs, et le bachelier en riait lui-même en se réchauffant au soleil. — Par Dieu ! dit-on à Horace, vous nous semblez un joyeux compagnon, et ce soir vous serez des nôtres!... Toutes les mains pressèrent la main d'Horace, et ce jeune homme comptait dix nouveaux amis en rentrant chez maître Bideau.

La table était dressée et attendait les convives ; les broches tournaient devant l'âtre, les sauces fumaient sur les fourneaux, la truite et la carpe bouillaient

dans le vin enflammé. Maître Bideau était partout, plus grand que Vatel, car la marée ne manquait pas. Horace eut tous les honneurs du festin; il se montra spirituel, simple et charmant. Toutefois, ce fut à ce banquet joyeux que son bonheur reçut une première atteinte, dont il ne se releva jamais; ce fut durant cette folle soirée que la première pierre de sa félicité s'ébranla et ouvrit, en se détachant, une brèche au malheur.

Excepté Horace et maître Bideau qui avait pris place au dessert et qui canonnait le plafond de la salle avec les bouchons d'Arbois et de Champagne, tous les convives étaient riches, élevés d'après les

lois du monde, destinés à jouer un rôle sur la scène des ambitions. Les uns étudiaient à Paris le droit ou la médecine, les autres avaient déjà tenté les succès et la gloire, celui-ci était poète, celui-là serait tribun. Tous ambitieux, imprévoyans, remplis d'ardeur et d'espérances, ils n'avaient qu'une crainte, c'est que la terre ne fût trop petite et que la place au soleil ne manquât aux nouveaux arrivans. Au dessert, le vin et la discussion, les liqueurs et le tabac, avaient exalté ces jeunes cerveaux. Toutes les modesties s'évanouirent, toutes les vanités prirent leurs ébats; on parla d'amour et de gloire; les tribuns régnaient au Forum, les poètes

montaient au Capitole. En écoutant ces folles paroles qui se croisaient comme le feu de deux armées, Horace s'étonna d'abord, puis il s'accouda sur la table et tomba dans la rêverie.

— Qu'as-tu? lui demanda maître Bideau en frappant sur l'épaule du jeune homme.

— Rien, répondit Horace en se réveillant brusquement.

— Mais encore?

— Emplissez mon verre, dit Horace, qu'agitait la fièvre, emplissez mon verre et buvons !

— Bien parlé! s'écria l'ardente jeunesse ; buvons à nos succès à tous!

Tous les verres furent vidés d'un trait; Horace seul ne fit qu'effleurer la liqueur de ses lèvres et retomba dans la rêverie d'où l'avait tiré maître Bideau.

Le hasard ou la sympathie avait placé auprès d'Horace un jeune homme de mœurs élégantes qui l'observait avec une curiosité mêlée d'intérêt. Ce jeune homme appartenait à la noblesse du pays et se nommait Roger de Parthenay. Horace avait déserté la salle du festin et marchait depuis une heure, seul et pensif, sur le bord de la Sèvre, lorsqu'il sentit une main qui s'appuyait sur son épaule. Il se retourna brusquement et reconnut à la lueur des étoiles le vicomte de Parthenay.

— Vous êtes triste, mon gentilhomme ! lui dit Roger avec affection ; qu'avez-vous ?... Et comme Horace étonné ne répondait pas : — Je vous connais, poursuivit Roger.

— Moi, je ne vous connais pas, dit Horace.

— Sans doute ; mais j'ai souvent, dans ma famille, entendu parler de la vôtre. Nous savons la façon étrange dont vous avez été élevé : les uns ont blâmé madame votre mère, les autres l'ont approuvée; moi je vous plains !... Vrai Dieu ! vous êtes beau et brave, et digne de porter votre nom ! Que faites-vous ici, je vous prie, et que doivent penser les mânes de vos aïeux ?

Une belle existence vraiment! Le bruit court dans la contrée que vous allez épouser Denise; allons donc! une Bideau, mon cher!... Il ne vous manque plus que de rincer les verres et de plumer la volaille sur le pas de votre porte. Pardonnez à ma franchise, mais je ne puis voir de sang-froid une destinée comme la vôtre se gâcher de gaîté de cœur. Vous êtes pauvre, mais vous êtes jeune; refaites votre fortune : Dieu vient en aide aux hommes forts. D'ailleurs, mieux vaut une noble lutte qu'une oisiveté honteuse. Toutes les carrières vous sont ouvertes; vous ne savez rien, apprenez; mais, pour Dieu, ne restez pas ainsi les bras croisés au so-

leil ! cette vie est abrutissante. Maître Bideau est un rustre, et sa fille, une sotte.

Horace eut une vive fantaisie de jeter le vicomte dans la rivière; mais l'étrangeté de ces paroles le frappait si vivement qu'il réprima les mouvemens impétueux de son âme et continua son attention aux discours funestes de Roger.

— Pensez-vous que je m'abuse sur les causes de votre tristesse? Je lis dans votre cœur à livre ouvert. Vous nous avez entendus parler de gloire et d'avenir, et vous avez enfin compris que vous ne teniez pas votre place ici-bas. Cette place, mon cher, qui vous empêche de la conquérir? Vous

avez un beau nom; vous l'ignoriez, je vous l'apprends. Sur mon âme, j'aimerais mieux être bâtard de votre père que fils légitime d'un riche roturier. Arrachez-vous à cette vie où vous croupissez, il en est temps encore; l'avenir est à qui veut le prendre.

Roger de Parthenay parla long-temps de la sorte; et bien qu'Horace comprît à peine le sens et la portée de ces paroles, toujours est-il vrai qu'à les entendre il perdit le repos de son cœur. Le soir, il se retira sur l'autre rive, et, prenant le bras de Georges, il se promena long-temps avec le vieux serviteur. Il apprit bien des choses que lui avait cachées sa

mère, et Georges, harcelé par les questions de son jeune maître, oubliant le serment qu'il avait fait à madame de Saint-Aubin mourante de ne jamais révéler à ce jeune homme la grandeur éclipsée d'une famille éteinte, conta longuement tout ce qu'il avait promis de taire. En cette soirée, l'édifice que madame de Saint-Aubin avait élevé au prix de tant d'abnégation, d'égoïsme et de sacrifices, fut ruiné de fond en comble. Horace, après avoir reçu les indiscrétions de Georges, se frappa la poitrine avec rage, et se jetant sur le gazon, il y versa des larmes abondantes.

Le lendemain, avant le lever du soleil, il sella son cheval, partit au galop et

ne revint que le soir; sa tête était un chaos et son cœur un enfer. Cependant, à force de lutter contre les idées qui l'obsédaient, il parvint au bout de quelques jours, sinon à étouffer, du moins à dominer cette exaltation naissante. Son âme était demeurée jusqu'alors trop étrangère aux ambitions de tout genre pour qu'une première étincelle pût l'enflammer et la dévorer tout entière; les eaux de sa vie avaient jusqu'à ce jour été trop calmes et trop limpides pour que la surface, un instant agitée, ne reprît pas bientôt son immobilité transparente. La présence de Denise, les projets d'un avenir tranquille, l'aspect heureux et paisible de tout ce qui l'entourait, commençaient déjà

à rasséréner les pensées d'Horace : mais il en est du bonheur comme des murs de clôture, la première pierre qui tombe entraîne toutes les autres. Il n'est pas d'égratignure au cœur qui ne devienne bientôt une plaie.

Huit jours venaient de passer sur les conseils de Roger et sur les révélations de Georges ; Horace avait presque reconquis sa nature placide et rustique. Toutefois il nourrissait complaisamment une vague mélancolie qui le charmait à son insu. Il aimait les promenades solitaires et laissait volontiers son cheval errer à l'aventure. Un jour son cheval s'égara; vers le soir, Horace chercha à s'orienter et l'essaya vainement.

Il allait pousser sa monture vers un village dont il apercevait le clocher à travers les arbres effeuillés par l'automme, lorsqu'il entendit les pas pressés de deux chevaux qui semblaient venir à sa rencontre. En effet, au détour du sentier, deux cavaliers débouchèrent au grand trot : l'un d'eux était une femme jeune, belle et vêtue d'une amazone élégante ; l'autre était le vicomte Roger de Parthenay.

— Eh ! par Dieu ! s'écria Roger en faisant galoper son alezan vers Horace ; c'est vous, mon cher ! je suis enchanté de vous voir et je bénis le hasard qui vous a fait visiter ces contrées lointaines !... Accourez donc, Flavia ! cria-t-il à la jeune femme

qui avait mis son cheval à l'amble ; je vous présente M. de Villerglé, comte de Rhoon, Horace de Saint-Aubin... C'est ma sœur, mon cher, une femme charmante; je suis heureux de vous présenter l'un à l'autre.

Mademoiselle de Parthenay s'inclina légèrement ; Horace fit une grimace horrible, donnant au diable une telle rencontre.

— Je me suis égaré, dit-il au vicomte; soyez assez bon pour m'indiquer le sentier qui doit me ramener au gîte.

— Je n'en ferai parbleu rien ! s'écria Roger. Nous vous gardons, mon cher; vous passerez quelques jours aû château : ma sœur est vraiment curieuse de vous

connaître ; votre histoire a fait du bruit dans notre monde.

— Permettez-moi, monsieur, dit mademoiselle de Parthenay, d'ajouter mes instances à celles de mon frère.

Ces paroles furent dites d'une voix si douce que le pauvre Horace se sentit remuer jusque dans le fond du cœur. Il pâlit, se troubla et ne répondit pas.

— Vous voyez, ma chère, dit à voix basse Roger à Flavia, un véritable rustre. Je vous l'avais bien dit; mais nous le formerons... Puis, élevant la voix et se tournant vers Horace : — Vous acceptez, monsieur le comte; permettez-moi de vous offrir mes remercîmens et ceux de ma sœur.

Ce titre de comte qu'Horace s'entendait octroyer pour la première fois sonna si étrangement aux oreilles de ce jeune homme, qu'il ne sut réellement pas s'il devait le prendre pour un compliment ou pour une injure. Il essaya d'échapper à l'hospitalité qui lui était offerte d'une façon si charmante et si importune à la fois; mais il y eut dans les instances de Roger tant de grâce et d'affectueuse urbanité, dans le regard et dans l'aspect de Flavia une puissance d'attranction-si impérieuse et si magnétique, qu'Horace, tout en protestant qu'il irait dormir le soir même à Coulon, se prit à suivre Roger et à gravir le coteau qui mène par dès

pentes insensibles au château de Parthenay. Ce castel est situé sur le sommet de la colline; les toits du village fument à ses pieds; ses tours noires et lézardées dominent d'un côté les riches vallées de la Sèvre, et de l'autre les forêts de Beauvoir. Le soleil se couchait majestueusement derrière ces bois étincelant des mille teintes de l'automne, lorsque nos trois cavaliers s'arrêtèrent dans la cour du château. Horace, quelque rustique que fût sa nature, ne pouvait refuser ses hommages à madame de Parthenay; il se laissa donc guider par Roger, tout en maudissant bien sincèrement la rencontre fâcheuse qu'il venait de faire, et

se promettant de repartir immédiatement pour son village.

Madame de Parthenay, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, travaillait à un ouvrage de tapisserie. C'était une de ces femmes dont la race se perd chaque jour et dont l'aristocratie nobiliaire a seule conservé les derniers vestiges; femmes si gracieuses, si indulgentes et si bonnes qu'on oublie qu'elles ne sont plus belles; créatures adorables qui savent si bien vieillir qu'on ne se souvient pas qu'elles ne sont plus jeunes.

—Ma mère, dit Roger après avoir baisé avec une affection respectueuse les doigts blancs et secs de madame de Parthenay,

j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte Horace de Saint-Aubin.

— C'est vous, monsieur ? dit madame de Parthenay avec une joie mêlée de surprise, je suis heureuse de vous voir ! Roger m'a souvent parlé de vous ; j'ai connu votre mère : le comte de Parthenay et votre noble père ont combattu pour la sainte cause sous les mêmes drapeaux. Vous voyez, monsieur, que vous n'êtes pas étranger parmi nous... Vous ressemblez à votre mère, ajouta madame de Parthenay en couvrant Horace de son regard doux et voilé. Elle était aussi bonne que belle. Ses goûts de retraite et de solitude la séparèrent brusquement de ses an-

ciennes relations; mais son souvenir est toujours resté, cher et précieux, dans notre cœur à tous : mes enfans sauraient vous le dire.

Flavia était venue s'asseoir auprès de madame de Parthenay; bientôt la conversation devint générale. On observait, on écoutait Horace avec une curiosité vive. Horace, de son côté, transporté tout à coup de la sphère prosaïque où se remuaient pêle-mêle maître Bideau, sa fille et les villageois de Coulon, dans le monde élégant dont madame de Saint-Aubin avait transmis l'instinct à son fils, Horace s'abandonnait aux charmes qui le captivaient, et il lui semblait parfois, dans son

enivrement poétique, qu'il venait de retrouver la patrie d'où il avait été exilé tout enfant. Au bout d'une heure, il ne songeait plus à retourner à Coulon. Un serviteur du château partit pour rassurer les amis d'Horace, et il fut décidé que le jeune homme donnerait quelques jours à ses nouveaux amis. Après le souper, madame de Parthenay s'appuya sur le bras d'Horace, et tous les deux, accompagnés de Roger, allèrent respirer l'air du soir sous les chênes qui servent d'avenue au château. Le vent soufflait tristement dans les feuilles; Flavia s'était retirée dans la tourelle où elle avait établi son cabinet de travail, et la brise apportait

aux promeneurs les chants affaiblis de la jeune fille, mêlés aux accords de la harpe. Entraînée par ses souvenirs, madame de Parthenay parla, imprudemment peut-être, de madame de Saint-Aubin, du comte de Rhoon, de l'éclat qui environnait jadis cette noble et belle famille, des malheurs qui la frappèrent; elle toucha avec une exquise délicatesse au dernier coup que madame de Saint-Aubin avait porté elle-même à son arbre de noblesse, regrettant et doutant à la fois que le rejeton d'un tronc aussi illustre eût été étouffé dans son germe et desséché dans sa sève. Ces paroles firent vibrer dans le cœur d'Horace des cordes douloureuse, et réveillè-

rent dans cette âme, déjà tourmentée, les idées turbulentes qui commençaient à peine à s'apaiser.

On rentra au château vers la dixième heure : Horace avait besoin de silence et de solitude pour recueillir sa pensée ; il se retira dans la chambre qui lui était réservée, et demeura long-temps triste, pensif, agité, le front appuyé sur la pierre de sa croisée ouverte. La fraîcheur de la nuit le calma ; il remarqua que sa chambre communiquait avec la bibliothèque du château ; il s'arrêta mélancoliquement devant les rayons chargés de livres, et s'aperçut pour la première fois qu'il ne savait rien. — O ma mère !

ma mère ! s'écria-t-il avec désespoir, qu'avez-vous fait de votre enfant !...

Il prit au hasard un volume, se jeta sur son lit et parcourut le premier feuillet : ce livre s'appelait *René*. Horace s'abreuva à ces sources funestes, et fut perdu sans retour. Il passa la nuit dans les larmes; il se précipita sur sa douleur avec une rage mêlée de volupté : le lendemain, au soleil levant, il ne restait plus rien de notre Horace; l'enfant de la nature était mort en lui, et déjà surgissait l'homme des sociétés modernes.

La journée qui suivit cette première nuit de l'hospitalité ne fut pas moins fa-

talc à Horace. Flavia avait reçu, la veille, un ballot de livres nouveaux. Parmi ces livres se trouvaient les premiers poëmes de Byron, en anglais. Flavia savait l'anglais aussi bien que sa langue maternelle : les premiers chants d'Harold la plongèrent dans un si grand enivrement qu'elle voulut initier au secret de son enthousiasme madame de Parthenay et Roger. Ses yeux lisaient le texte, et sa voix traduisait; elle était belle comme Adda, et durant la journée entière Horace puisa à la même coupe l'amour et la science, ces deux poisons de la vie. — O Denise ! ô Bideau ! où étiez-vous? projets d'un avenir rustique, amour des champs, vie paisible,

et obscure, qu'étiez-vous devenus? Denise, vous laviez modestement le linge de la maison dans les eaux de la Sèvre, et vous pensiez à votre fiancé dans la sécurité de votre âme, ô vierge simple et confiante!... Vous, Bideau, vous vous prélassiez sur le seuil de votre porte, et vous attendiez tranquillement votre gendre, ô vertueux et loyal aubergiste!... Hélas! votre fiancé se meurt, ô Denise!... Votre gendre expire, ô Bideau!... Amis tristes et chers, on vient d'empoisonner votre enfant!

Horace demeura huit jours au château de Parthenay. Il entendit durant huit jours les lèvres de Flavia traduire le génie de Byron; il se baigna durant huit jours

dans les ondes amères du Corsaire et de Lara. Huit jours suffirent pour altérer à jamais ce cœur pur et primitif, pour ternir cette glace limpide, pour entamer cette âme de diamant. O sainte poésie ! ô pieuse littérature ! il n'est que vous au monde pour opérer aussi promptement des merveilles aussi touchantes !...

Le jour, Horace écoutait Flavia : il passait une partie des nuits à dévorer les romans modernes qu'il trouvait dans la bibliothèque, à saisir son image dans tous les héros, l'image de Flavia dans toutes les héroïnes, ayant un art miraculeux pour adapter aux besoins de son

cœur et aux fantaisies de son imagination l'imagination et les fantaisies de chaque romancier. Il est un livre qui porta le dernier coup à ce malheureux enfant, le livre le plus noble, l'œuvre la plus adorable peut-être d'un des plus beaux génies de notre siècle. Je veux parler de la Fiancée de Lammermoor. Plusieurs autres romans de Walter Scott sont plus populaires et plus admirés; pour moi, je ne sais rien d'aussi touchant ni d'aussi mélancolique que cette pâle figure de Ravenswood, image d'une aristocratie près de s'éteindre, mais plus belle et plus glorieuse dans son agonie que l'aristocratie dorée dans tout son éclat, astre

mourant dont les dernières lueurs font pâlir encore aujourd'hui les astres nouveaux qui ont pris place au ciel. Cette lecture éclaira Horace sur sa position et lui en révéla tous les poétiques trésors. Il laissa son cœur au château de Parthenay, et rapporta à Coulon un esprit imbu de toutes les misérables idées dont son éducation l'avait préservé jusqu'à ce jour.

De retour à Coulon, son premier soin fut d'envoyer Georges à la ville.

— Mon jeune maître, dit Georges en recevant l'ordre de partir, votre poudre n'est pas usée et vous avez encore du plomb.

— Il ne me faut ni plomb ni poudre, dit Horace : enveloppe mon fusil de son fourreau de serge et suspends-le au manteau de la cheminée ; donne mes chiens au garde-chasse ; cache ma poudrière et mon carnier.

— Que se passe-t-il ? demanda Georges d'un air inquiet, et que vais-je faire à la ville ?

— Tu vas chercher chez M. Robin les livres dont voici la liste ; tu rapporteras en même temps du papier, des plumes et de l'encre.

— Seigneur Dieu ! pensa Georges, mon jeune maître est fou !

Honnête Georges, ce fut la seule pa-

role sensée qui vous échappa durant toute votre existence!

Que vont penser Denise et maître Bideau! plus de chasses au *Marais*, plus de conversations le soir au bord de l'eau: Horace est sombre, Horace est triste, Horace est mort; Denise et maître Bideau ne reconnaissent plus leur Horace. Voilà qu'il pâlit sur les livres, étudie la géographie et l'histoire, encombre son cerveau de meubles inutiles, fausse son cœur par les sentimens exagérés qu'a développés la littérature moderne; le voilà en train de devenir un garçon charmant, un jeune homme lettré, un poète peut-être! Le matin il se promène,

seul, rêveur et lisant des élégies; le soir il allume sa lampe *studieuse*, il médite, prend des notes et pense. Autrefois il ne pensait pas, il était heureux et dormait dix heures de suite sans déranger sa tête sur l'oreiller. Georges est aux champs, Denise pleure, maître Bideau fume cinq pipes de plus par jour. — Je veux m'instruire, disait un soir Horace à Bideau; je rougis de mon ignorance et veux que Denise soit fière de son époux.

— Mon futur gendre, lui répondit Bideau, vous me faites l'effet de cheminer dans une mauvaise voie : les Parthenay vous ont gâté, mon fils; si Denise est fière de son époux, pensez-vous

que M. Horace sera fier de son épouse?... Eh! mes enfans, soyez heureux l'un par l'autre, et laissez l'orgueil aux sots.

Le fait est qu'Horace ne songeait guère à Denise, et que l'image de Flavia remplissait déjà les rêves de ce jeune homme. Durant les deux mois qui devaient précéder son mariage avec la fille de maître Bideau, il retourna plusieurs fois au château de Parthenay, et chaque fois il en rapporta une âme plus dévorée d'ambition, d'amour, de fortune et de gloire. Un jour, on touchait aux premières gelées de novembre, il arriva au château par un temps humide et froid; il aperçut dans la cour une berline de voyage chargée

de cartons et de malles : à cet aspect, son cœur se brisa. Comme il descendait de cheval, Roger vint à lui, et lui serrant la main avec cordialité : — Nous partons pour Paris, mon cher, dit-il à Horace consterné ; sachez bien qu'on ne vit que là-bas, et qu'ici l'ennui vous tuera : hier encore, ma sœur me parlait de vous ; vous avez été pour elle une étude vraiment curieuse.

Dieu seul a pu savoir ce qui se passa dans le cœur de l'infortuné jeune homme après le départ de ses amis. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le jour du mariage arriva. Horace s'était promené a veille avec maître Bideau et Denise ; il

avait été silencieux et sombre, mais en s'éloignant il avait dit : — A demain.

Le lendemain, le soleil se leva dans la brume, Denise dans la joie, Horace dans la douleur. A onze heures de la matinée, la mariée, parée des pieds à la tête, attendait l'époux, et déjà l'inquiétude faisait trembler le bouquet d'oranger sur le sein agité de la belle impatiente. Maître Bideau marchait gravement dans la salle du rez-de-chaussée, fort embarrassé de sa dignité de beau-père et de l'empoi de sa cravate blanche; une cloche enrhumée sonnait à l'église, les enfans faisaient partir des pétards phthisiques sur la rive, les gars du hameau tiraient aux nuages

des coups de fusil fêlé, une pluie fine et pénétrante tombait depuis la matinée, l'unique rue de Coulon n'était déjà plus qu'un horrible bourbier; maître Bideau déclarait, en se frottant les mains, qu'on n'avait point encore vu un aussi beau jour au village.

Voyant qu'Horace n'arrivait pas, maître Bideau s'élança dans une barque et gagna l'autre bord. Georges déclara que le jeune homme était parti le matin, à cheval, pour une promenade de quelques heures : le vieux serviteur ne savait rien de plus.

Le jour se passa, la nuit descendit dans le *Marais*, Horace n'avait point reparu.

Que de larmes versèrent les beaux yeux de Denise ! que de paroles les lèvres indignées de Bideau ! Le lendemain ne ramena point Horace ; on courut à la ville, on s'informa dans les hameaux voisins : quelques pâtres se rappelèrent l'avoir vu la veille, au matin, gravissant à cheval la colline du château de Parthenay ; il semblait triste et préoccupé, avait rôdé près d'une heure autour des fossés, et s'était éloigné en jetant sur la demeure abandonnée un long et douloureux regard. Les renseignemens n'allaient pas au-delà, et on ne put retrouver les traces du fugitif.

Voici, mon ami, ce qui était arrivé.

Horace n'aimait pas Denise, mais sa parole étant donnée, il arriva jusqu'au dernier jour avec la volonté de remplir ses engagemens. Il pressentait bien instinctivement que ce mariage ne pouvait avoir lieu; mais, sans courage pour jouer lui-même le rôle de la destinée, il s'abandonnait machinalement à la dérive de la vie. La veille du mariage projeté, il se coucha résigné à son sort, et persuadé en même temps que ce mariage ne saurait avoir lieu. Je signale des contradictions et ne les explique pas. Le lendemain, au lever du jour, Horace monta à cheval et voulut revoir une fois encore, avant le sacrifice, les lieux funestes où il

avait désappris le bonheur. Il enfonça ses éperons dans les flancs de sa bête et arriva bientôt au château de Parthenay. Là, il oublia les heures; la journée touchait au soir lorsqu'il se souvint que Denise n'avait pu se marier sans lui. Il était trop tard; la honte l'empêcha de retourner à Coulon; il alla coucher au prochain village : ce village se trouvait sur la route de Paris. Horace ne dormit pas; le lendemain, triste et désespéré, il remonta à cheval et laissa flotter la bride sur le cou de sa monture; le cheval marche droit devant lui. Horace avait quelques pièces d'or dans sa poche; de village en village, et d'auberge en auberge, avec la

louable intention de revoir Coulon et de s'offrir comme une victime aux saints autels, Horace arriva au bout de dix jours à Paris.

Vous rappelez-vous, cher Emile, le jour où nous avons vu Paris pour la première fois, où nous sommes entrés pour la première fois dans ce vaste désert d'hommes, comme a dit le poète ? nous échappions à peine à l'enfance, et la vie s'ouvrait, comme un jardin enchanté, devant nous. Quelles espérances n'étaient pas les nôtres, alors ! Vous rappelez-vous aussi qu'une année auparavant, par une triste soirée d'hiver, nous nous promenions tous deux dans la cour de notre

collège? C'était par une soirée de carnaval, et nous avions fête au quartier. Combien ces souvenirs sont déjà loin de nous, et que nous avons vieilli vîte, ô mon ami! Nos compagnons avaient transformé la salle d'étude en un salon de bal, et notre cher Dethou, âme tendre, cœur trois fois noble! présidait avec son violon aux saturnales innocentes. Je vous entraînai dans la cour, et nous nous mîmes à parler d'avenir. Avez-vous oublié les paroles que nous échangeâmes par le vent et la pluie? Nous marchions lentement sous la sale clarté d'une lanterne que la brise agitait sur nos têtes, et je vous demandais si vous n'aimiez

pas, comme moi, rattacher à quelque objet matériel chaque souvenir de votre jeunesse; et vous montrant en même temps la pâle lumière que balançait le vent, je vous disais que, durant l'existence entière, nous en garderions la mémoire : c'était comme un jalon qui devait nous aider plus tard à retrouver la route du passé. Hélas! nous ne nous doutions guère que cette terne lueur était l'étoile que tant de fois, par les soirées sereines, nous avions cherchée au ciel, que c'était là l'image de la vie que nous rêvions si brillante et si belle.

Quelle âme n'a pas vu ses bourgeons et ses fleurs se flétrir et tomber au souffle

des réalités? S'il y eut jamais un être privilégié qui n'assista point à la ruine de ses espérances, certes ce ne fut point Horace. Arrivé à Paris, il écrivit avec ses regrets, avec ses remords et avec ses larmes, une lettre à Denise et à maître Bideau ; la lettre avait douze pages, coûta cinq francs de port, et le père et la fille n'en comprirent pas un mot. Ce qu'il y avait de plus clair en tout ceci, c'est que Denise était délaissée par l'ingrat qu'elle aimait. Maître Bideau répondit les lignes suivantes : « Mon garçon, je t'engage « à écrire désormais moins longuement « et plus clairement; ce sera pour moi un « double bénéfice. Je t'expédie tes effets

« par le roulage, et t'adresse par la poste « une année entière de tes revenus. Denise te fait des chemises, et moi des complimens. »

La première démarche d'Horace, après son arrivée, fut de se présenter à l'hôtel de madame de Parthenay. Il y fut accueilli avec une froide bienveillance. Charmant au fond du Bas-Poitou, il était par trop rustique dans un salon de la rue de Varennes. Le pauvre enfant ne comprenait pas qu'il n'avait été pour Roger, pour Flavia et madame de Parthenay qu'un objet de curiosité, une étude psychologique, une distraction de quelques heures offerte à l'ennui des nobles châtelains. Flavia lui

jeta un regard superbe; Roger le prit à part et lui dit :

— Mon cher, que diable êtes-vous venu faire à Paris? Vous voilà vêtu comme un ours ; vous avez des habits de gendarme et des bottes de sergent de ville. Où prenez-vous vos parfums? Votre linge m'écorche la peau. Et ceci et cela. Horace crut qu'il deviendrait fou; il sortit découragé et la mort dans le cœur. Roger lui avait donné l'adresse de ses fournisseurs ; le malheureux dépensa en un jour plus des deux tiers de l'argent que lui avait envoyé Bideau. Le lendemain, Roger lui dit :

— Mon cher, quels sont vos revenus?

— Quinze cents livres, répondit Horace.

— Combien avez-vous dit? demanda Roger en jouant nonchalamment avec son lorgnon.

— Quinze cents livres, répéta Horace en pâlissant.

— C'est juste de quoi payer vos gants, mon cher; revenez demain, je vous enseignerai la vie.

Roger lui donna de si bonnes leçons, qu'au bout de six mois Horace était en beau chemin pour se ruiner complètement. Il avait fait vendre ses propriétés et mangeait bravement son fonds avec son revenu. Il est vrai qu'il se formait aux

belles manières, voyait Flavia tous les jours et s'enivrait d'amour auprès d'elle. Un jour, il reçut une lettre de faire part aux armes des Parthenay : on lui annonçait le mariage de Flavia avec le comte de Bauvernay, et on le priait d'assister à la bénédiction nuptiale.

— La malheureuse! se dit Horace avec désespoir; sa mère l'aura sacrifiée à quelque vieillard impuissant! Va, je te resterai, infortunée victime; mon amour essuiera tes larmes et consolera ta douleur! Le soir même il fit une satyre contre l'avarice des parens et stigmatisa en vers faux le sordide intérêt des familles.

Trois jours après, Horace se couvrit

de vêtemens noirs et alla s'appuyer, pâle et mélancolique, contre un pilier de l'église de Saint-Thomas d'Aquin. Il avait brûlé ses yeux de pleurs et arrangé avec un art assez remarquable le désordre. Bientôt, les équipages arrivèrent à la porte du temple, et les fiancés et les grands parens allèrent s'agenouiller dans le chœur. L'église était obscure ; Horace ne put qu'entrevoir le vêtement blanc de Flavia. Il appuya son front brûlant contre la pierre et tâcha de verser des larmes abondantes ; il essaya même de déchirer sa poitrine avec ses ongles, et chercha s'il n'avait pas par hasard un bon poignard dans sa poche. Il avait lu dans les romans que les choses

se passaient de la sorte. La cérémonie achevée, Roger vint frapper sur l'épaule d'Horace; Horace lui prit la main et la serra avec un sentiment de douleur véritable.

— Eh! qu'avez-vous, cher ami? demanda le vicomte; vous ressemblez à un croque-mort. Venez recevoir les adieux de ma sœur; une chaise de poste attend les deux époux à la porte de l'église; venez, les postillons sont en selle.

— Comment, une chaise de poste! dit Horace étonné. Il faut que ce mari soit un ogre, pensa-t-il, pour enlever ainsi sa femme.

— Oui, dit Roger en entraînant Horace,

ce sont les mœurs anglaises, mon cher; on échappe ainsi à l'immorale publicité du mariage. Vous voyez qu'il vous reste encore beaucoup de choses à apprendre.

Horace suivit machinalement Roger; le comte et la comtesse de Bauvernay avaient déjà pris place dans leur chaise découverte. Le comte était un beau jeune homme rempli de grâce et d'élégance; la figure de la comtesse rayonnait d'un bonheur que voilait à peine la tristesse des tendres adieux. Les postillons étaient en selle; leurs fouets claquèrent, la chaise s'ébranla; Roger baisa la main de sa sœur, et Flavia, apercevant Horace, lui envoya de ses doigts blancs et fins un salut dont

les femmes de Florence eussent envié la coquetterie.

Tel fut, mon ami, le poëme des amours d'Horace de Saint-Aubin. Vous voyez déjà notre pauvre Horace déchu de sa primitive nature. Le ruisseau qui baignait les plaines fleuries s'est mêlé aux flots amers. Bientôt vous verrez ce jeune homme oubliant Flavia pour courtiser la gloire, et toujours la gloire partant, comme Flavia, en chaise de poste et envoyant un geste d'adieu à son amant obscur et délaissé.

Horace se souvint, dans le malheur, des amis qu'il avait délaissés. Il pensa à Denise, à Bideau, à ces êtres simples,

bons et généreux qui ne lui avaient pas fait un reproche, qui ne s'étaient pas permis une récrimination, qu'il avait trouvés, de loin comme de près, toujours tendres, fidèles et dévoués. Il se rappela aussi son enfance calme et laborieuse, et il vit passer devant lui l'image de ses jeunes années. Il se demanda ce qu'il avait fait à Paris depuis un an qu'il avait quitté le village, et honteux d'une vie si misérablement occupée, il résolut d'aller retremper son cœur aux sources où s'était abreuvée sa jeunesse. Il retint sa place à la diligence et partit. Arrivé à Niort, il prit un cheval de louage et se dirigea vers Coulon. On était aux derniers jours

de l'automne. Vers le soir, comme le soleil venait de se cacher et que la nuit jetait sur le *Marais* les voiles du crépuscule, Horace entra dans le hameau. Il aperçut de loin Denise, assise près de son père; les chiens d'Horace étaient étendus aux pieds de la jeune fille. Les villageois causaient entre eux, attroupés sur la rive; quelques barques se croisaient sur l'eau; les pêcheurs gagnaient le bord, la cloche du soir sonnait au temple rustique. Le voyageur arrêta son cheval, et se prit à contempler le tableau de ce bonheur doux et paisible d'où lui-même s'était exilé.

Avez-vous jamais lu sans attendrisse-

ment un passage de don Quixotte, celui où le héros de la Manche revient au gîte après sa première excursion? Il rentre roué de coups, et s'arrête au milieu de sa cour, à contempler mélancoliquement ses plates-bandes de fleurs et de légumes, ses canards qui barbotent dans la mare, sa nièce et sa gouvernante qui ravaudent leurs bas sur le seuil de la porte; d'un côté, mon ami, la poésie qui est allée courir les champs, et qui rentre éclop-pée, n'en pouvant plus et tirant de l'aile; de l'autre, la prose qui est restée au logis, les pieds dans la flanelle, et qui n'a n'a point enrhumé son bonheur.

Horace descendit de cheval et s'appro-

cha de ses amis, qui ne l'avaient point reconnu dans l'ombre. Je vous laisse à penser quelle joie et quelles larmes! Denise ne fut point boudeuse, maître Bideau ne joua pas le rôle de père indigné; Horace fut reçu en enfant prodigue, par l'un comme un fils, par l'autre comme un frère. Lorsqu'on lui demanda ce qu'il avait fait à Paris, il rougit et baissa la tête.

— Écoute, lui dit après souper maître Bideau en le prenant à part, tu as fait une sottise, mais il est temps de la réparer. Reste avec nous, là-bas tu te perdrais. Épouse ma fille, ne l'épouse pas, tu es libre; mais reste, je t'en prie au nom de ton

repos, je t'en conjure au nom de ta mère. Je ne sais rien de tes ambitions, rien de tes projets, rien de tes espérances ; ce que je sais bien, c'est que depuis que tu t'es retiré de nous, ton âme est triste et misérable. Cruel enfant ! tu avais le bonheur sous la main, et tu n'as pas voulu te baisser pour le prendre ; tu as mieux aimé courir après des chimères. Qu'as-tu gagné à les poursuivre ? Te voilà revenu avec un habit mieux fait et du linge plus fin ; mais le cœur qui bat là-dessous, malheureux ! dans quel état nous le rapportes-tu ? Va, reste avec nous, reprends tes habitudes de travail. Tu as vendu tes propriétés, c'est moi qui les ai achetées ; je te dois encore quel-

ques milliers de francs : reprends tes titres et soyons quittes.

A ces mots, maître Bideau tendit à Horace le contrat de vente. Horace sauta au cou de cet homme et le tint longtemps serré sur son cœur.

— Laissez-moi tout entier, lui dit-il, à la joie de vous revoir ; demain, nous parlerons d'affaires.

— Maître Bideau fit descendre Horace dans une barque et le conduisit sur l'autre bord.

— Où me menez-vous ? dit le jeune homme.

— Chez toi, répondit l'aubergiste. En effet, ils entrèrent dans la maison que

madame de Saint-Aubin avait léguée à son fils. Rien n'y était changé; Georges l'habitait encore; plus indulgent que la gouvernante de don Quixote, l'honnête aubergiste n'avait même pas brûlé les livres qui avaient perdu Horace. Celui-ci embrassa de nouveau maître Bideau et dormit sous ce toit qui avait abrité son enfance.

Vous, mon ami, qui n'avez point changé de patrie et que chaque année a toujours ramené au foyer paternel, vous qui n'avez point vu votre nid emporté par les vents contraires sous des cieux étrangers, vous ne savez pas combien il est doux et cruel à la fois de revoir, après les longues absences

et les longues douleurs, le berceau où s'est élevée notre enfance et d'où la mauvaise fortune nous exila tout jeune encore ! Horace retrouva tous ses souvenirs, mais non le repos de son âme. Aussitôt que l'habitude eut émoussé les premières joies du retour, il fut blessé des mœurs et des façons de ses hôtes, et s'étonna d'avoir pu consumer les plus belles années de sa vie au milieu de ces rustiques compagnons. Il remarqua que le soleil des champs avait flétri le visage de Denise, et se demanda s'il était bien vrai qu'il eût songé sérieusement à unir sa destinée à celle de cet enfant. Je dois vous dire que le temps avait en effet exercé de cruels ravages sur

la fille de maître Bideau. Dans nos campagnes, la jeunesse et la beauté des femmes n'ont qu'un jour. Horace chercha vainement les grâces qui l'avaient charmé : honteux du passé, contrarié, humilié peut-être par la noblesse et la générosité de sentimens qui l'avaient accueilli, il se sentit mal à l'aise dans l'atmosphère de Coulon, et, pour échapper aux ennuis de l'heure présente, il se tourna vers l'avenir avec une anxiété nouvelle.

Il avait lu et s'était laissé dire que les lettres étaient des filles du ciel descendues sur la terre pour consoler nos douleurs et essuyer nos larmes. Il se mit de nouveau à cultiver les lettres, qui le firent mourir

de chagrin. Mais n'anticipons pas sur les événemens, suivons docilement le cours de cette destinée que nous avons vue, à sa source, dormant sur un sable argenté, à l'ombre des verts rameaux, et qui ne roulera plus désormais que sous un ciel d'airain et sur des graviers stériles.

Je déclare que je ne sais rien de plus horrible que les préoccupations littéraires. L'homme qui fait un livre porte dans son sein un ver rongeur plus impitoyable que le remords. Courbé sous les feux du soleil, le laboureur arrose les sillons de ses sueurs, mais le soir il ramène les bœufs aux étables et s'endort. L'ouvrier travaille la semaine entière, mais aux jours

de fête et de loisir il se délasse dans la joie et se repose dans l'oubli. L'écrivain seul n'a point de trèves. A toute heure la pensée l'assiége et le tourmente : elle s'asseoit près de lui aux repas, elle marche à ses côtés sous les dômes de feuillage; il la retrouve le soir, blottie sous son oreiller. L'homme qui fait un livre n'appartient ni à ses amis, ni à sa famille, ni à sa maîtresse; il appartient à l'art qui lui murmure sans cesse aux oreilles les paroles des sorcières à Macbeth; il appartient à ses héros, au monde fictif qui l'envahit et l'absorbe; pour le monde réel, il ne le connaît plus. Je n'ai jamais compris comment il peut se faire

qu'une femme ose aimer un écrivain et consente à devenir l'humble rivale de la Muse. L'instinct des grands dévoûmens peut seul expliquer de pareils sacrifices. On n'a pas donné assez de larmes à la noble épouse de Byron; on ne sait pas tout ce que l'amour vrai de la femme aux prises avec les rêves du poète cache d'angoisses et de tristesses. J'en appelle à vos ombres éplorées, victimes inconnues de la gloire de vos époux; dites si leur génie n'a pas meurtri plus d'une fois vos cœurs, si vos fronts n'ont pas saigné sous leurs lauriers comme sous une couronne d'épines! Pâles amantes, tristes épouses délaissées pour les fantômes du cerveau,

trahies pour les fées de l'imagination, que de pleurs n'avez-vous pas versées sur vos couches solitaires! que de sanglots n'ont pas éclaté dans vos brûlantes insomnies! que de fois, sous l'éclat qui vous illuminait de ses brillans reflets, n'avez-vous pas demandé au ciel un amour sans faste et sans gloire!

Certes, Horace de Saint-Aubin n'avait rien de commun avec Byron, et il est vrai de dire que le génie ne le tourmentait pas. Toutefois, à peine eut-il trempé sa plume dans une bouteille d'encre, qu'il devint le plus insupportable des personnages. Il perdit l'égalité d'humeur qu'il avait conservée jusqu'alors, et se mon-

tra fantasque, brusque, bizarre, inexplicable. Il écrivait durant la journée entière, et le soir, chez maître Bideau, devant le foyer étincelant, il lisait à haute voix les pages nouvellement écloses. Les œuvres d'Horace inspiraient à Denise une vive admiration; plus sensé ou moins intelligent, maître Bideau dormait, comme une marmotte, sur sa chaise.

— Pardieu! disait l'honnête aubergiste, un soir qu'il avait écouté le jeune homme avec une constance vraiment héroïque, pardieu! tu es un singulier garçon! tu exprimes des sentimens magnifiques dans un langage que je comprends à peine, mais qui doit être fort beau, j'en suis sûr!

Tes pensées sont pleines de raison, tout ce que tu écris est d'une sublime sagesse: comment arrive-t-il que tout ce que tu fais soit d'une insigne folie? Comment concilier tes actions avec tes doctrines, tes préceptes avec ta conduite? Je voudrais savoir aussi dans quel but utile et louable tu barbouilles du matin au soir les chiffons que voici. Penses-tu que les bourres de papier blanc valent moins que les bourres de papier noirci? Ce n'est pas mon avis, ni le tien, j'imagine. Denise, en t'écoutant, bâille comme une carpe au soleil; pour moi, je crois que l'homme qui a tracé un sillon, greffé un poirier ou mis une feuillette en bouteilles, a rendu plus

de service à l'humanité que celui qui a écrit un livre. Maintenant, reprends ta lecture et pardonne à maître Bideau s'il s'endort en t'écoutant.

Ici, mon ami, commence pour moi une tâche vraiment difficile ; j'ai à vous parler des œuvres d'Horace de Saint-Aubin. Que vous dirai-je? Je sais plus d'une médiocrité qui prend à cette heure ses ébats au soleil et qui n'eût pas été digne de tailler la plume de ce jeune homme. A voir ce que font les vivans, je ne saurais vous blâmer d'avoir songé à ressusciter les morts. Le talent d'Horace fut le premier qui s'inspira parmi nous du génie de Byron et de Walter Scott; il a naturalisé en

France des idées que d'autres écrivains ont fécondées et récoltées plus tard. La gloire est un grand mât de Cocagne, lisse et glissant comme une anguille, et couronné par quelque chose de brillant qui séduit les yeux de la foule. Le premier qui se présente pour emporter le prix se sent couler bientôt le long de la tige savonneuse; un autre vient qui coule à son tour, puis un troisième qui subit la même destinée au milieu des acclamations railleuses. Cependant ces essais inglorieux finissent par dépouiller le mât de sa robe gluante et perfide, et le dernier qui se présente, le plus inhabile peut-être, arrive, sans glisser, jusqu'au faîte. Ce

qui doit consoler les vaincus, c'est que, pour prix de son triomphe, le vainqueur ne trouve rien au terme de son ascension : ce quelque chose de brillant qui, à distance, éblouissait la foule, n'est qu'une atmosphère lumineuse, pareille à la queue des comètes; plus on approche d'elle, plus elle pâlit et s'efface; étincelante au loin, de près on ne l'aperçoit plus, et tandis que la foule applaudit à l'heureux vainqueur, celui-ci cherche vainement d'un regard inquiet et d'une main tremblante la récompense qu'il vient de conquérir. Oui, mon ami, la gloire est ainsi faite. Celui qui sème le premier une idée n'en recueille jamais les fruits; il engraisse

le sol pour les moissonneurs à venir, il enlève les pierres et l'ivraie des sillons, puis il meurt ignoré, et les autres ont les fruits et l'honneur. La gloire est encore pareille à un marron caché dans sa coque épineuse. Le premier qui le trouve le déshabille, au risque d'ensanglanter ses doigts ; puis, lorsque le marron sort bien luisant de son enveloppe, arrive un second compagnon qui le mange. C'est Bertrand et Raton, c'est Vespuce et Christophe Colomb, ce sera tout ce que vous voudrez. Ce fut aussi la destinée d'Horace de Saint-Aubin. Je pense qu'Horace, envisagé comme homme littéraire, est venu trop tôt et revient

trop tard; je pense surtout que si Horace, toujours envisagé comme homme littéraire, au lieu de venir trop tôt ou trop tard, ne fût pas venu du tout, c'est-à-dire, s'il fût resté dans son village à remuer la terre avec le soc, à dessécher les marais, à tirer des goëlettes et à épouser Denise, je pense que le monde n'en eût pas été plus mal et qu'Horace s'en fût trouvé beaucoup mieux.

Ne croyez pas cependant que je veuille discréditer votre enseigne et compromettre le succès de votre boutique. Je ne suis pas sans quelque estime pour les œuvres que vous rééditez. Elles auront été pour moi une étude curieuse qui n'aura pas

été sans charmes : œuvres de transition où j'ai cherché le germe des talens qui se sont développés plus tard. Je rends justice à l'activité que vous avez déployée vous-même en cette occasion difficile. Il est aisé de voir qu'un esprit élégant a corrigé ces écrits d'une plume inexpérimentée. Parmi ces vieux diamans qui ne sont pas tous de la plus belle eau, j'ai vu briller quelques perles fines enchâssées par je ne sais quel Cellini littéraire, qui semble avoir oublié parfois la modestie de ses humbles travaux. Là où je n'attendais qu'un tableau réparé, j'ai trouvé souvent un tableau tout neuf; là où je ne cherchais qu'une façade récrépie,

j'ai admiré une architecture nouvelle. Je comptais sur l'œuvre d'un peintre en bâtimens, et j'ai reconnu la touche d'un élève de Raphaël et de Michel-Ange. Puisque vous avez donné des soins si touchans et si efficaces à une réputation un peu délabrée, croyez-moi, passez votre thèse de docteur et allez exercer votre art en province : décidément, votre vocation est de guérir les malades.

Il faut bien dire aussi que rien n'a manqué de nos jours à la gloire posthume de votre auteur. Par cette fatalité littéraire qui nous dispute toujours notre paternité réelle pour nous mettre impitoyablement sur le dos les enfans que nous

n'avons point faits, on a prétendu que les œuvres d'Horace de Saint-Aubin étaient sorties d'une plume illustre aujourd'hui. Sous la froide pierre qui vous couvre, cendres de notre cher Horace, vous avez dû en tressaillir d'orgueil ! Mais laissons aux morts leurs dépouilles ; que le laurier croisse en paix sur les tombes silencieuses : ce n'est pas nous qui l'arracherons pour en couronner les vivans. J'ignore d'ailleurs ce qui a pu autoriser l'opinion à faire peser sur un écrivain célèbre les essais d'un jeune homme inconnu. Le fait suivant ne me l'explique pas.

Vers la fin de son séjour à Paris, par une

matinée d'automne, Horace traversa tristement le jardin du Luxembourg et se dirigea vers l'Observatoire ; il entra dans une maison blanche, assise en un jardin, au bout d'une petite rue. Là vivait un jeune homme qui achevait les *Scènes de la Vie privée* et la *Physiologie du Mariage*. Ce jeune homme reçut Horace comme un frère. Tous les deux se confièrent mutuellement leurs travaux. Horace était bien découragé alors, et l'autre partait déjà avec cette ardeur dévorante qui ne s'est jamais démentie. Un soir, après le repas, Horace lut à son hôte la première partie de l'*Excommunié*, roman qui n'a jamais été publié et que vous publierez sans doute.

L'hôte répondit par les dernières *Scènes de la Vie privée,* qu'il avait achevées la veille. Horace l'écouta religieusement, puis lui sautant au cou et versant des larmes abondantes :

— Je vois bien s'écria-t-il, que je ne suis qu'un misérable ! Je brise ma plume et je rentre dans l'ombre d'où je n'aurais jamais dû sortir.

Son ami essaya vainement de l'encourager ; Horace n'écrivit plus une ligne. Ce fut sans doute le lendemain de cette soirée que je le trouvai dans la rue du Four, jetant ses romans aux flammes et incendiant le tuyau de sa cheminée.

Revenons à Coulon. Le premier livre d'un écrivain est presque toujours un cri de douleur; presque toujours un premier livre est écrit sous une impression personnelle. Horace composa *la Dernière Fée*. Ce roman n'est pas autre chose que l'histoire d'Horace poétisée. Il est curieux d'étudier et de saisir les décompositions successives de la réalité à travers le prisme de l'imagination du poète. Lisez *la Dernière Fée* : vous y verrez aisément une tapisserie brillante dont cette biographie est l'envers. L'éducation d'Horace, les joies de ce jeune homme, ses espérances, ses déceptions, ses pressentimens, tout s'y retrouve. Abel, cet enfant élevé dans l'ignorance

de toutes choses, c'est lui, c'est Horace; cette femme qui lui révèle le monde, qui l'appelle, l'attire, le trompe et le délaisse, c'est Flavia; cette jeune fille qui l'accueille à son retour au village, qui panse les plaies de ce cœur endolori, qui va rendre la vie à cette âme mourante, c'est Denise. Lorsqu'Horace lut ce dénoûment à ses deux amis, lorsqu'il montra Abel revenant au hameau et rapportant, avec le mépris des ambitions glorieuses, un amour fatigué mais prêt à refleurir sous les baisers de Catherine, Denise se prit à pleurer de bonheur, et maître Bideau embrassa son gendre avec effusion. Pauvres niais tous les deux! Je vous l'ai dit, chez

les hommes littéraires, les grands sentimens n'aboutissent qu'à de grandes phrases. Horace avait choisi ce dénoûment par amour de l'art et nullement par amour pour Denise. Il lui sembla neuf et piquant de finir un livre de la sorte. Quant à faire l'application de ses théories à la vie réelle, il n'y songeait nullement. Il trouvait fort beau et fort naturel qu'Abel épousât Catherine, mais il eût trouvé fort laid et fort surprenant qu'Horace épousât Denise. Voilà ce que maître Bideau et sa fille, âmes candides et simples, ne purent jamais comprendre. Son livre achevé, Horace, ne rêvant plus que succès, triomphes et gloire, déclara

un beau jour à ses hôtes qu'il partait le lendemain pour Paris.

— Abel a pourtant épousé Catherine! s'écria Denise en pleurant.

— Décidément, dit maître Bideau sans s'émouvoir, tu n'es qu'un farceur, mon cher!

Horace partit. Il rentra sans pâlir dans ce Paris où il avait déjà tant souffert. Il vit bien flotter d'abord, à travers les brumes de la Seine, une blanche et gracieuse image qui avait les traits de Flavia; mais cette image s'effaça bientôt devant celle de la gloire qui lui souriait en lui jetant des fleurs. Une troisième image, moins belle et moins idéale, fut celle de la

faillite qu'il trouva le lendemain de son arrivée, à la porte de la maison où il avait placé son argent. Son banquier était parti la veille pour les Pays-Bas. Horace n'avait plus pour fortune que sa plume et quelques milliers de francs que lui avait donnés maître Bideau. Ce coup terrible ne le découragea point; il s'était laissé dire que les poètes mangeaient des fèves dans les greniers et que le génie buvait de l'eau dans les mansardes : il loua une petite chambre dans la rue du Four Saint-Germain, à l'hôtel de l'Ange-Gardien, et se mit en quête d'un éditeur.

Il frappa à toutes les portes, et toutes les portes se fermèrent sur lui. Il présenta

la Dernière Fée à toutes les célébrités de l'époque, implorant un appui, cherchant un patronage; il remarqua avec stupéfaction que toutes les célébrités, même celles qui n'étaient pas célèbres, demeuraient au premier étage, avaient des tapis sous les pieds et ne buvaient de l'eau qu'avec une sobriété excessive. *La Dernière Fée* se promena dans tous les antichambres des écrivains, des romanciers et des journalistes, et revint à son auteur sans avoir été lue par personne. Il trouva cependant une espèce de drôle qui lui offrit en échange de *la Dernière Fée* une paire de pincettes rouillées, une pendule en carton avec un mouvement en

osier et un billet de cent francs qu'il s'engagea d'avance à ne point payer. Horace faillit assommer cet homme, et je regrette sincèrement qu'il ne l'ait point fait, m'étant trouvé plus tard dans la nécessité de le faire moi-même.

Horace vivait pauvre et seul : le jour, il courait pour placer son livre; le soir, il travaillait, étudiait les littératures anciennes et modernes et ne s'endormait que bien avant dans la nuit. Le pauvre enfant accusait son siècle d'ingratitude et tombait déjà dans la vulgarité des génies méconnus. Déjà dans le fond de son cœur il blasphémait contre les puissances littéraires. Il leur reprochait avec

amertume d'être âpres et rudes aux talens qui bourgeonnent. Je ne sais, mais il me semble, à moi, que les avenues littéraires ne sont point encore assez hérissées d'obstacles. Je reprocherais plutôt à notre époque de sourire trop complaisamment à toutes les ambitions, à toutes les fantaisies de gloire; c'est cette fatale complaisance qui nous a tous perdus. Depuis que les avenues littéraires sont si douces et si faciles, tout ce qui s'est cru doué de quelques facultés inventives ou intelligentes s'est rué avec fureur dans les champs de la pensée. Parce qu'on a quelque facilité, quelque grâce, quelque sentiment élevé des choses nobles et poétiques, on se

croit un poète, on délaisse son avenir; en cédant à un caprice, on croit obéir aux lois du destin : on part et on arrive. Mais les branches qui, de loin, semblaient s'abaisser pour nous offrir leurs fruits et leurs fleurs, se relèvent brusquement; les sentiers qui nous avaient paru sablés et mollement inclinés, sont escarpés et glissans; les mains amies qui nous invitaient se retirent, l'avenir nous trahit, la gloire nous échappe; bien heureux si la misère n'est point là qui gratte à notre porte. C'est alors que nous jetons à la vie un cri de désespoir et de malédiction; c'est alors que, blessés à l'endroit de notre vanité, nous insultons à notre siècle. Quelles

grandes injustices a-t-il donc commises, notre siècle ? Prenez-moi par la main ; gravissons l'escalier de bois ; montrez-moi *Chatterton* pâle et mourant de faim. Je vois des poètes dînant au café Anglais et brûlant le pavé sous les roues de leur calèche. A ceux qui pleurent et qui blasphèment, aux grands hommes étouffés, aux dieux inconnus, le génie seul a manqué. Que notre époque soit donc sévère aux vanités qui s'essaient ; je ne sache pas qu'il y ait un grand mal à cela. Encouragez les nobles efforts, ménagez le vent et la pluie au duvet des ailes naissantes ; mais ne souriez point à la faiblesse, mais n'invitez point l'impuissance par des caresses

menteuses. C'est un rôle austère et pénible; c'est le rôle obligé de tout homme de cœur.

Horace trouva dans sa misère des joies qu'il devait regretter plus tard. C'était une âme faible, mais poétique, qui avait un art merveilleux pour échapper au présent par les portes toujours entr'ouvertes du passé et de l'avenir. Triste et repoussé, il avait pour se consoler le cortége des regrets et des espérances; puis il songeait au sir de Ravenswood, et bien que l'hôtel de l'Ange-Gardien rappelât d'une façon fort imparfaite le château qui s'élevait, mélancolique et ruiné, dans les plaines de Lammermoor, il se drapait avec

les pages du roman de Walter Scott et se posait comme le type de la noblesse pauvre et fière. Disons aussi que tant qu'il n'eut point d'éditeur et que les enfans de son esprit furent vierges de la publicité, il trouva dans la composition des heures enivrantes de bonheur et d'oubli. La nuit, lorsque Paris était silencieux et que la lune dormait sur une mer de toits que la mansarde d'Horace dominait comme un promontoire, à l'heure où l'inspiration, affaissée par un long travail, s'éteignait avec la lampe pâlissante, Horace s'asseyait sur l'appui de sa fenêtre, et bien souvent les premières lueurs de l'aurore le trouvèrent là, mollement bercé par ses

rêves. Il n'avait point de maîtresse, mais il pressait sur son cœur les reines de son imagination, toujours belles et toujours fidèles; il n'avait point d'amis, mais, durant les nuits obscures, il se passionnait pour quelque lumière qu'il voyait briller, comme une étoile égarée, au milieu des combles. Que de poëmes n'ont point dévorés ces exaltations solitaires!

Enfin, Horace trouva un entremetteur à sa pensée. Un éditeur, homme d'esprit et de goût (il s'en trouve quelquefois), s'avisa de lire *la Dernière Fée,* et eut la délicatesse de penser qu'on pourrait tirer du cerveau d'Horace de Saint-Aubin quelques billets de mille francs au profit de la

librairie. Après avoir consulté son portier et sa cuisinière, il sortit avec la pieuse intention d'offrir quinze cents livres à Horace de Saint Aubin, en échange du manuscrit. Arrivé à la rue du Four, l'éditeur en trouva les pavés si sales qu'il résolut de n'offrir que mille francs. L'hôtel de l'Ange-Gardien lui sembla d'un aspect si malhonnête, qu'il rogna de deux cents livres la générosité de ses propositions. Il respira dans l'escalier une odeur si infecte qu'il rogna cent livres de plus; puis, à partir du premier, cinquante francs par étage. Puis, en apercevant, dans la chambre d'Horace, des vîtres en papier huilé, des rideaux brodés à jour par la

nature, une chaise boîteuse, une couchette maigre et plate, une cuvette fêlée, une cheminée sans feu (on était au mois de décembre) et Horace écrivant, les pieds dans sa couverture et tenant son encrier dans la main gauche, afin que l'encre ne gelât pas, le vertueux éditeur, touché de la compassion la plus vive, les larmes aux yeux et la voix tremblante, n'offrit plus que trois cents francs pour quinze cents exemplaires de *la Dernière Fée*.

Cet éditeur était évidemment un homme de beaucoup d'esprit et d'un sens droit comme un I; il avait sans doute formé son jugement par l'étude des sciences exactes. Archimède et Blaise Pascal n'eussent pas

mieux raisonné, à coup sûr. Voilà ce que dit, en se parlant à lui-même, ce merveilleux éditeur : — Ce jeune homme n'a pas de tapis sous les pieds, par conséquent il n'a pas de tapis à payer; il demeure au sixième étage, partant, son loyer lui coûte peu ou point; il n'a ni chevaux ni voitures, donc, point de dépenses chez le sellier et le carrossier; il est si maigre qu'il ne mange, j'en suis sûr, que d'un médiocre appétit, donc peu de frais au restaurant; il a un habit rapé, donc le mémoire de son tailleur ne monte pas bien haut; il n'a pas de feu au mois de décembre, donc il ne doit rien à son marchand de bois; son escalier tue les mou-

ches au vol, donc le parfumeur ne le ruine pas ; j'aperçois dans le coin de la chambre deux bottes qui bâillent sur toutes les coutures comme si elles entendaient lire les œuvres de leur maître, donc leur maître n'abuse pas de son crédit chez le bottier : décidément ce jeune homme est un garçon très rangé, qui n'a besoin de rien et qu'il faudrait citer comme un saint et précieux exemple à tous les fils de famille. Ma position est embarrassante : si je lui offre de l'argent, je blesserai son amour-propre ; il croira que je lui suppose des goûts ruineux, des mœurs désordonnées, des créanciers acharnés, des dettes déshonorantes : dans sa colère il me jettera à la

porte, cela ne fait pas un doute. D'un autre côté, si je lui demande son manuscrit pour rien, j'ai l'air d'un misérable qui va mendier du papier noirci. Voilà ce que je décide : je vais offrir un prix qui soit en rapport avec les besoins de ce garçon, et ces besoins me semblent si bornés qu'en proposant trois cents francs pour quinze cents exemplaires, je crains encore de blesser la délicatesse de ce digne et brave jeune homme.

Il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Horace livra son manuscrit pour trois cents francs, payables sur le dernier bon à tirer. Lorsqu'il alla réclamer le salaire de son œuvre, on lui présenta un petit mémoire

de quatre cents livres pour corrections faites sur les épreuves. En déduisant de cette somme les trois cents francs qui lui étaient dus, Horace ne devait plus que cent francs à l'imprimerie. La *Dernière Fée* parut et réussit. — Encore une demi-douzaine de triomphes comme celui-là, dit Horace, et je suis ruiné de fond en comble.

Alléchés par le succès, les éditeurs accoururent. Pressé par le besoin, Horace passa plusieurs traités à la fois. Dès-lors, il n'y eut plus pour lui ni bonheur ni repos possibles, et vous comprendrez aisément qu'il en fut ainsi, à voir la façon

étrange dont nous avons organisé le commerce de la littérature.

Il a toujours existé et il existera toujours entre l'écrivain et l'éditeur une lutte secrète, incessante, inavouée, mais réelle. C'est que tous deux ont un honneur particulier qui se contrarie l'un l'autre. L'éditeur met sa gloire à payer ses billets; l'écrivain à faire un beau livre : l'écrivain est artiste, l'éditeur commerçant : la prose et la poésie sont aux prises. Qu'arrive-t-il? l'écrivain signe un traité et s'engage à livrer à jour fixe les fruits de son intelligence et les moissons de son esprit. Au jour dit, l'éditeur se présente; mais la paresse ou la gelée, la grêle ou l'impuissance

ont flétri les fruits dans leurs fleurs, brûlé les moissons dans leur germe; la grange et les greniers sont vides. De là des récriminations plus ou moins aigres et des relations fort peu littéraires. Pour moi, je déclare que, presque toujours, j'ai vu l'éditeur injustement sacrifié à l'écrivain. Si nous appelons férocement niais l'homme qui assigne l'intelligence à heure fixe et la traite comme une machine devant produire nécessairement dans un temps donné, que dirons-nous de celui qui a concédé de pareils droits sur son cerveau? En littérature, comme en toutes choses, les engagemens sont sacrés, et voilà pourquoi les engage-

mens littéraires me semblent stupides, nul écrivain ne pouvant affirmer qu'il remplira les siens. Aussi ai-je toujours pensé qu'il n'y aurait de relations possibles entre l'auteur et l'éditeur que le jour où tous les deux échangeraient de la main à la main, sans traité préalable, leur argent et leur manuscrit.

Horace avait trouvé un grand charme à écrire *la Dernière Fée*. Il n'est rien de plus doux que de parler de sa douleur et de broder les fleurs de l'imagination au tissu de la réalité. Et puis il avait écrit ce livre dans le silence des champs, rêvant à son aise, travaillant à ses heures, jetant sa plume pour aller se chauffer au soleil,

la reprenant pour se distraire des ennuis du présent et de l'amertume de ses souvenirs, et trouvant que la littérature était une douce et bonne fille, amie tendre et facile, vierge céleste, consolation divine.

Une fois à Paris, entre les griffes des éditeurs, ce fut autre chose, vraiment! Ah! tu veux flâner, mon cher fils; tu trouves que le soleil, après avoir glissé sur les maisons de la rue du Four, arrive, sale et glacé, à ta mansarde : la plume pèse à tes doigts, l'air de ta chambre est lourd et tu veux aller respirer les parfums des lilas en fleurs. A la chaîne, malheureux! reprends ta plume; les lilas ne fleurissent pas pour toi, le soleil ne brille pas pour

toi ; écris, travaille, creuse ton cerveau, fouille ton cœur, fouette ton esprit ; tu dois livrer quatre volumes dans un mois et l'éditeur frappe à ta porte.

Ah ! tu pleures, mon pauvre enfant ! Ton front s'appuie découragé sur tes papiers épars et tes larmes coulent silencieuses. Qu'as-tu ? ton cerveau est vide, ton esprit est fourbu, tu as épuisé les trésors de ton cœur et l'inspiration te délaisse. A la chaîne, esclave ! Il s'agit bien d'inspiration, ici ! ah ! tu attends l'inspiration pour écrire ? Que n'as-tu passé un traité avec elle ! ton cœur est épuisé, dis-tu ; tu en as prostitué au public toutes les joies et toutes les douleurs : invente. Ton ima-

gination est affaissée, réveille-la. Que le café embrase tes veines et ranime tes sens allanguis. Tu prétends que ces excitations te laissent sans force et sans énergie pour agir. Qui te parle d'action? Es-tu un homme d'action, toi? Tu n'es qu'un barbouilleur de papier, écris. Tu dis que la composition te vieillit avant le temps, que tu sauras avant d'avoir senti, et tu compares l'invention à un soleil factice qui ne fait éclore que des fleurs sans parfums. Eh! que nous importe à nous que la pensée dessèche ton cœur et le porte au cerveau? Que nous fait ta vieillesse précoce? Nous nous soucions bien, ma foi, que tes cheveux tombent ou blan-

chissent! A l'œuvre, misérable! le temps fuit, l'éditeur te presse, tu ne lui vendras pas tes larmes!

Ah! tu aimes l'art, ton esprit a besoin de liberté; harcelé par le temps, tu ne produis qu'avec dégoût. Pourquoi donc l'as-tu aliénée cette liberté que tu pleures? pourquoi l'as-tu compromise sur une feuille de papier timbré, cet art que tu voulais cultiver avec amour? Va, tu n'es pas un artiste, tu n'es qu'un faiseur de livres; garde pour toi ton génie si tu en as : on te demande des volumes et non pas des chefs-d'œuvre. Et puis, crois-moi, laisse aux niais ces plaintes vulgaires. Souffre en silence, subis ta destinée. Si tu

as déserté ton village et renié les amis qui t'aimaient, si tu t'es enfoncé dans les broussailles de la vie littéraire, si tu te déchires aux haies épineuses, si tu laisses à chacun de tes livres un lambeau de ton cœur meurtri, qui l'a voulu, si ce n'est toi ?

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Pour satisfaire aux exigences d'usage qui veulent que les deux volumes soient à peu près d'égale épaisseur, nous avons pris le parti de placer la suite de cette Notice à la fin de *la Dernière Fée.*

Le lecteur, s'il le veut, pourra encore considérer cette mesure comme prise à dessein pour le mettre à même d'apprécier immédiatement cette pensée, que *la Dernière Fée* n'est que le roman de la vie d'Horace de Saint-Aubin, dont cette Notice est l'histoire réelle. En écrivant ce roman, Horace voulait faire le tableau, non de sa vie matérielle de chaque jour, mais de sa vie arrangée par son imagination et telle qu'il aurait désiré que le destin la lui fît. Cette assertion, émise par l'auteur de cette Notice, qui a sans doute, comme ami intime de Saint-Aubin, été initié à toute sa pensée, excite assurément un vif intérêt et demande à être examinée avec toute l'attention qu'elle mérite. D.-H. S.

LA

DERNIERE FÉE.

I

LE CHIMISTE.

Il était une fois un chimiste et sa femme qui faisaient bon ménage et vivaient heureux. Le chimiste, toujours occupé, ses lunettes sur le nez, entretenait le feu de ses fourneaux et soufflait quelquefois pendant tout un jour avec un soufflet usé et noirci : il ne disait mot, et sa

femme, assise dans le laboratoire, ne se plaignait ni de la fumée, ni de la vapeur du charbon, ni de l'odeur ; elle parlait rarement, et son langage le plus ordinaire était l'aimable sourire qui venait errer sur ses lèvres charmantes, lorsque, fatigué de ses travaux, le chimiste s'avisait de jeter un regard sur sa femme chérie. Elle était belle et n'avait rien de désagréable dans sa personne ; mais comme ils passaient tous deux la journée entière dans leur laboratoire, qu'ils ne se regardaient pas souvent et qu'ils s'adoraient, ils ne pensaient guère à leur toilette, et l'on ne se serait pas aperçu de leur beauté au premier abord.

Ce laboratoire qu'ils habitaient ressemblait assez à une cave. Les parois des murs auraient pu rendre trente quintaux de noir de fumée si l'on avait voulu les nettoyer. Les vitres des fenêtres, à ogive et à petits carreaux retenus par des plombs, avaient conquis un *veto* sur le

jour qu'elles ne laissaient presque plus passer, tant elles étaient empreintes de poussière. Au dehors, une vigne joyeuse, qui tapissait le mur, avait jeté sur les fenêtres un réseau de sarments entrelacés. Le carreau, humide et toujours sale, offrait de singuliers accidens : çà et là l'on apercevait un rond ou un carré net comme une pièce qui sort de la Monnaie, parce qu'un objet de physique y avait séjourné pendant quelque temps. Des sillons tracés dans la poussière par le balai disaient combien de fois une main généreuse avait tenté de débrouiller ce chaos. Souvent on entendait la voix d'un cricri qui se réjouissait de n'être pas troublé dans son asile, et plus d'une souris trottait tranquillement dans ce séjour de l'innocence, de la paix et de la chimie, sans craindre les trébuchets provocateurs.

Au milieu de cet amas de tables, de bouteilles et d'instrumens, le chimiste, les cheveux

couverts des débris blanchâtres de son charbon, penchait son visage sur une cornue, et la clarté du feu, rougissant tout ce qui l'entourait, venait mourir sur la femme du chimiste, qui, tour à tour, travaillait et regardait cet intérieur d'un air satisfait... La voûte noire, l'absence du soleil qui ne se montrait que par l'espace que la porte laissait entre elle et le sol, l'attirail chimique, un mari chimiste, tout cela ne plairait pas à tout le monde; mais puisque le chimiste et sa femme se trouvaient heureux, personne ne doit les censurer, car on donnerait à penser que le bonheur tient à un coup de balai, à la mort d'un cricri, à une toile d'araignée, ou à la queue d'une pauvre souris : le bonheur tient à bien autre chose.

Un matin de printemps, on avait ouvert une fenêtre; l'air pur circulait, et le soleil, envoyant dans le laboratoire un de ses plus beaux

rayons, traçait une ligne brillante où volaient une multitude de petits atomes de poussière qui semblaient courir les uns après les autres comme les essaims de mouches au-dessus des ruisseaux par une belle soirée d'été. Les pensées du chimiste étaient aussi nombreuses, aussi remuantes que les essaims, de manière que la douce influence de l'air leur donna une direction toute opposée à celle qui d'habitude les portait au cerveau. Le chimiste regarda donc sa femme. Elle était assise sur un fauteuil vermoulu et s'amusait à contempler pour la millième fois les estampes du *Cabinet des fées;* son ingénuité était peinte sur sa figure; ses cheveux d'or pâle, arrangés à la vierge, ajoutaient une auréole d'innocence à ses yeux bleus sans malice. Elle devina que son mari la regardait et quitta son livre. Le chimiste réfléchit, pendant ce moment d'un silence expressif, que la jeune fille dont il n'avait fait

jusqu'alors que l'amour de ses yeux et qu'uue douce récréation pendant ses longs travaux, pouvait ne pas prendre autant d'intérêt que lui aux expériences et aux études qui l'absorbaient tout entier.

Depuis ce jour il entoura de soins cette jeune femme dont le bonheur lui était confié ; il lui consacra souvent une heure entière dans la journée.

Au bout d'un an tant de nobles sacrifices reçurent une douce récompense ; la femme du chimiste mit au monde un enfant beau comme le jour.

Alors le laboratoire devint le théâtre de scènes plus touchantes et plus variées que celles dont nous venons de donner un court aperçu : la voûte noire retentit de cris enfantins, et le chimiste n'y trouva point à redire. Caliban, unique et vieux serviteur de la maion, quittant la bèche , accourait regarder par

la fenètre, tàchait de faire sourire sa figure horrible et de prendre une douce voix pour parler à l'enfant. Enfin, la femme du chimiste, toujours assise sur son fauteuil vermoulu, faisait sauter sur ses genoux le marmot, qu'elle couvrait de baisers aussitôt qu'il souriait. Elle excitait son rire, et s'il cassait une fiole, le chimiste en riait sans se fâcher de la perte de ses élixirs. Enfin, sa femme, cette jeune paysanne qu'il avait épousée pour sa naïveté et le peu d'étendue de ses connaissances, déployait toute son âme sur son enfant, devenait spirituelle pour tout ce qui le concernait ; elle vivait du souffle de ce petit être, qui jouait sur son sein, et le bienheureux chimiste s'apercevait que la nature avait des creusets plus beaux que les siens et une méthode de combiner les mixtes bien supérieure à la sienne.

Ce chimiste était un des esprits les plus étonnans et les plus originaux que le feu du solei

ait jamais échauffés. Si les idées dépendent de la forme intérieure du cerveau, le sien devait avoir l'aspect bizarre de ces produits chimiques que les apothicaires exposent à la curiosité des passans, et qui présentent de si brillantes cristallisations. Depuis son jeune âge il n'avait vécu que pour les arts et ne s'était occupé que d'étudier les sciences naturelles avec ardeur : aussi avait-il acquis un savoir si profond et si solide sur la nature humaine que, d'abord, il eut, comme on vient de le voir, un enfant, mais qu'ensuite il parvint à connaître si bien tous les ressorts physiques de notre machine, que par la seule inspection de l'œil il découvrait les symptômes, la marche et les causes d'une maladie, et rapidement le malade guérissait. Cette perfection de science ne regardait pas seulement le corps, elle s'appliquait à l'âme, et il discernait la cause de nos peines et de nos plaisirs, de nos passions et de nos vertus

avec une telle supériorité que d'abord il avait atteint lui et sa femme la perfection du bonheur, qu'ensuite il savait tout d'un coup ce qui manquait à tel ou tel homme pour être heureux, et cela après l'avoir examiné pendant un instant, et pour peu qu'il tâtât le crâne, le pied, et palpât l'épine du dos, il disait ce que, dans telle situation sociale donnée, il devait faire et même dire.

Ce qui prouve son extrême sagesse et la sublimité de son esprit, c'est qu'ayant atteint le faîte de la science humaine il vivait dans son laboratoire entre un cricri, une souris, Caliban, quelques araignées, sa femme et son enfant. Certes, le chimiste aurait pu aller à Paris où il aurait amassé un faisceau de gloire si gros qu'il y en aurait eu pour cent mille hommes; mais il avait réfléchi et vu :

Que, s'il guérissait tout le monde, tout le monde viendrait à lui; qu'il n'y aurait plus en

de malades, partant plus de médecins, et qu'alors les médecins l'auraient invité à passer dans le troisième hémisphère;

Que, devinant tous les intérêts, il aurait accommodé tous les procès, et que les avoués imitant les médecins, sa science lui ferait encore courir le danger de tomber dans les mains des procureurs, plus cruels que les médecins (car il tranchait la question);

Que si le gouvernement apprenait qu'il pouvait faire du diamant, on l'aurait enfermé comme l'âne de Peau-d'âne, pour lui faire toujours faire du diamant, ou peut-être lui crèverait-on les yeux pour qu'il n'en fît pas, et dans ce cas il trouvait les gouvernemens plus cruels que les médecins et que les procureurs;

Qu'enfin la perfectibilité de la raison humaine devenait la ruine de la société, qui ne subsiste que par les folies, les maladies, les

niaiseries, les passions, les démangeaisons et les contributions de chacun. Alors il avait eu l'incroyable raison de comparer la gloire qu'il aurait acquise à la fumée de son fourneau, les richesses au charbon qui noircit les mains et dont la vapeur finit par tuer ; et saisissant le dieu du bonheur par les oreilles, il tâchait de ne jamais le lâcher en ne sortant jamais de sa chaumière.

Ce fut ainsi qu'il simplifia son existence : pour se donner une occupation, il chercha à découvrir de nouveaux secrets, prit une femme jolie qui ne faisait rien, ne savait rien et ne parlait presque pas, un domestique idiot; et il décréta que, pour eux tous, la nature commencerait à la porte de la cabane et finirait au mur du jardin ; le soir ils allaient se promener sous une allée couverte, admiraient l'air pur du ciel : le chimiste complimentait Caliban sur la tenue du jardin, et il comparait la lueur

mystérieuse des étoiles à la lueur amoureuse des yeux de sa femme. Elle souriait en pensant qu'elle était belle comme une étoile, et elle adorait son mari, Caliban admirait qu'on eût tant d'esprit, et ils rentraient dans leur chaumière, heureux, contens, riant des hommes, que le chimiste leur montrait se démenant pour attraper des bulles de savon qui leur crevaient dans les mains; et ces trois êtres cheminaient ainsi dans la vie, n'ayant pas le temps de désirer, parce qu'ils travaillaient tout le jour et dormaient toute la nuit. Heureux, mille fois heureux!...

Là-dessus, le chimiste, frappant dans ses mains et déposant un baiser sur les lèvres de sa femme, qui croyait que tous les hommes étaient chimistes, s'applaudissait de son parti, et disait qu'il avait résolu le plus grand problême, celui d'une vie heureuse.

Partant de là, il remuait de plus en plus ses

creusets, cherchait avec une ardeur sans pareille à dérober un secret de plus à la nature, et tâchait d'expliquer à sa femme ce qu'il faisait : elle n'y comprenait rien, mais elle écoutait avec attention, comme si elle eût compris quelque chose.

Ces trois êtres n'avaient plus aucune communication avec le reste de la création, et il s'agit de prouver que cela pouvait être : pour cela il faut remonter dans leur vie passée et expliquer par quels moyens ils vivaient dans une retraite aussi profonde.

Au bout de leur chaumière fleurissait un jardin qui semblait être fait exprès pour eux : les légumes prenaient plaisir à y venir, la treille pliait sous le raisin, et une source pure et limpide arrosait ce petit coin de terre promise. Le chimiste avait prouvé à sa femme (car elle croyait à tout ce que disait son mari) qu'en ne mangeant que des légumes on étei-

gnait le feu des passions; ils vivaient donc du produit de ce terrain, où deux poules trouvaient leur nourriture, et une vache son herbe fraîche. Caliban, le domestique de ce fortuné ménage, faisait la vendange et la moisson, mondait le blé au moyen d'une machine inventée par le chimiste, et ce bon serviteur ne connaissait d'autre existence que de se lever au jour, cultiver le jardin, manger sobrement, apprêter le repas du chimiste, filer en hiver, faire de la toile et se recoucher : du reste, il avait supprimé l'usage de la pensée comme un exercice trop fatigant, et le *nec plus ultrà* de son emploi était d'aller payer chez le percepteur de la commune les dix-sept francs d'impositions que devait le chimiste pour ses deux arpens, sa femme, ses poules, son cricri, sa souris, ses araignées, Caliban, la vache, le marmot, le rat et un pauvre caniche noir qui était l'ami de toute la maison.

Ainsi le gouvernement français assemblait les deux Chambres, avait des armées de conscrits avec leurs fusils et leurs habits, capitaines, colonels, chefs d'état-major, aumôniers, le tout pour donner l'assistance et la protection de ses sept immenses ministères et de sa colossale administration à quatorze choses assez insignifiantes pour une modique somme de dix-sept francs! En vérité, comment peut-on se plaindre de la pesanteur des impôts?...

La chaumière dans laquelle vivaient... Que vois-je? quinze pages, grand Dieu! les temps sont si durs que jamais on ne pourrait lire un chapitre plus long.

II.

OPINION DU CHIMISTE.

La chaumière dans laquelle vivaient ces quatre êtres, tous faits les uns pour les autres, mérite une exacte description : on ne saurait d'ailleurs mettre trop de réalité dans les détails d'un conte de fée. Il faut, par la vérité du

récit, faire oublier que la base en est fausse. Cette chaumière de bonheur était donc située à vingt lieues de Paris, dans un de ces vallons où la nature semble s'être retirée avec tous ses trésors : c'étaient les accidens de terrain les plus variés, les arbres les plus élégans, les prairies les plus riantes, les ruisseaux les plus limpides ; ici une vigne pendante , là une agreste cabane, plus loin un moulin et sa cascade sonore ; et souvent on entendait , au sein du paysage , s'élever la voix pure d'une jeune fille chantant sans art quelque chanson naïve ; alors la ritournelle monotone se mariant aux accens de la flûte pastorale, ajoutait aux délices de la nature le charme de la mélancolie, qui ne vient jamais que de l'homme: enfin, c'était une vallée si riante , si écartée, si loin de toutes les cités, que tous les ministres disgraciés eussent voulu vivre là pendant les premiers momens de leur chute.

Comme le chimiste n'offrait aux voleurs que des livres de science, du charbon, des cornues, de petites bouteilles et de l'encre, il avait pu sans danger venir habiter cette chaumière assise sur le penchant d'une jolie colline et qui était assez éloignée du village voisin. Le chimiste laissait toujours sa porte ouverte, et ce dernier trait complète admiment la peinture de ses mœurs simples. La chaumière était placée de manière que la cheminée se trouvait de niveau avec le plateau de la colline au-dessus de laquelle commençait une immense forêt d'où le chimiste tirait son charbon et les précieux ingrédiens dont il avait besoin.

Quiconque a un peu voyagé sait qu'il y a en France des endroits reculés, de petits villages enfoncés dans les terres, loin des routes, où l'on vit dans une profonde ignorance des choses de ce monde, où l'on n'apprend les ré-

volutions du monde politique que par le changement des armes qui se trouvent gravées en tête de l'avis du percepteur, ou sur l'enseigne du débitant de poudre et de tabac, enseigne qui, par parenthèse, contient l'histoire des trente dernières années, écrites en six couches de différentes couleurs, des villages enfin où ceux qui ne paient pas de contributions et ne prennent pas de tabac vivent et meurent sans connaître quel est le mortel qui gouverne, où jamais on n'entendra parler du *Paraguay-Roux*, de la pâte *pectorale de Regnault*, de *lord Byron*, du *gaz hydrogène*, des marabous, des duchesses et des porteurs d'eau. C'est un grand malheur pour les souverains, les directeurs de théâtres, les poëtes, les entrepreneurs, et surtout pour les duchesses, mais enfin c'est la vérité, et cette observation lumineuse n'a pas d'autre but que de prévenir que le village à un quart de lieue duquel se trouvait

l'habitation du chimiste était un de ces villages privilégiés.

Ce n'est rien encore !..... L'habitation du chimiste était entourée d'un autre cordon sanitaire d'ignorance d'autant plus impossible à franchir qu'il avait été établi par la superstition et par le bedeau de village. Pour en bien sentir la force, il faut se reporter à l'époque de l'arrivée du chimiste dans cette contrée.

Il faisait nuit, une nuit assez obscure, car la lune roulait entre de gros nuages noirs : c'était un samedi, jour du sabbat, et le dernier samedi du mois de décembre, époque sinistre. Caliban conduisait par la bride un mauvais cheval efflanqué qui avait l'air de celui de l'Apocalypse, celui dont on compte les os et qui porte la Mort : ce cheval traînait une charrette à claire-voie qui laissait apercevoir un monde de matras, de cornues, d'instrumens de physique, de quarts de cercles, de cercles

tout entiers, de fioles, de lunettes, de fourneaux, etc.; et du sein de cette gargaison chimique s'élevait le chimiste en personne, la tête couverte d'un bonnet de poil d'ours, portant des besicles, et retenant de ses deux mains ses livres et ses ingrédiens. Le vent d'hiver sifflait, et plus d'une branche d'arbre tombait sur les toits de chaume, en produisant un bruit qui faisait resserrer le cercle de ceux qui veillaient au coin du feu en écoutant les contes d'une vieille dont le visage ressemblait aux pommes de reinette que l'on mange à la Pentecôte. La terre étant couverte de neige, ne permit pas d'entendre les pas du cheval et de Caliban ni le bruit de la charette infernale, de manière que l'on crut, en voyant passer cet épouvantable cortége, à travers de mauvaises vitres pleines de défauts, qu'il dansait dans les airs. La cloche qui sonnait en ce moment pour un mort, les contes effroyables

des grand'mères, la peur, les juremens de Caliban, les sifflemens de la tempête, la lueur sanglante de la lune, qui donnait à ce spectacle l'air d'un convoi diabolique, tout contribua à semer l'épouvante, de telle sorte que celui qui vendit, même avec peine, la chaumière et l'enclos au chimiste passa les écus au vinaigre. Il ne put même les faire prendre qu'à la ville voisine, où il alla pour la première fois de sa vie.

Tout cela n'aurait eu aucune suite, si quelque temps après on avait vu le chimiste se promener comme une personne naturelle, venir au marché, boire au cabaret et fumer une pipe; mais non, rien de tout cela n'arriva.

Alors on se hasarda (car la curiosité est la même partout) à examiner ce qui se passait chez l'envoyé du diable. L'on ne vit rien sortir de chez lui, tout y paraissait mort : seulement,

une abondante et noire fumée bouillonnait au-dessus de l'énorme cheminée de la chaumière, d'où l'on conclut que Satan avait établi là un soupirail de l'enfer; d'autant plus que le chimiste venait d'élargir sa cheminée, de manière qu'un cavalier avec sa lance, sa banderolle, son cheval, sa carabine et ses deux moustaches, y aurait passé sans que la cocarde de son shakos eût été endommagée. Certes, en voyant une telle cheminée toujours occupée à vomir une si étrange fumée, le paysan le plus impassible devait en conclure des choses sinistres : d'autres se seraient peut-être étonnés de ce qu'elle n'eût pas fumé; mais au village, et surtout dans un village ignorant, on procède autrement que partout ailleurs.

Ce qui mit le comble à la terreur et acheva de construire un rempart impénétrable entre la chaumière et le village, ce fut le récit du bedeau. Ce dernier, fort de la puis-

sance sacerdotale à laquelle il tenait comme un clerc d'huissier tient à la Justice, se hasarda un soir à passer devant l'habitation, d'autant plus que le curé avait désiré savoir si le chimiste pourrait, nonobstant la diablerie, rendre le pain bénit. Le bedeau, homme important dans le village (car il savait calculer et lisait tout couramment), le bedeau, qui faisait l'esprit fort, aperçut l'effroyable Caliban assis sur une grosse pierre couverte de mousse et jouant avec son cher caniche noir, qui appuyait sa tête spirituelle et intelligente sur celle du domestique au nez retroussé et aux grosses lèvres qui laissaient voir des dents larges comme des palettes. Le chimiste avait le visage noir comme un four : il était habillé grotesquement, comme tous les savans occupés; il caressait sa longue barbe noire avec ses mains effilées comme celles d'un accoucheur; et la femme du chimiste appuyait sa jolie tête,

brillante d'amour, sur l'épaule de son mari, mêlait l'or de ses blonds cheveux aux boucles abondantes de la chevelure de jais du chimiste; ses mains blanches et délicates, passées autour du cou de son époux, indiquaient qu'elle voulait l'empêcher de méditer et qu'elle souhaitait un doux regard de tendresse. Le soleil du couchant répandait sur ce groupe une teinte rougeâtre qui fit croire au bedeau que la chaumière était le porche de l'enfer. Ce que l'on raconte de la tentation de saint Antoine lui revint dans l'esprit, et Caliban lui parut un grand singe assis sur une grosse tortue; son chien fut un démon cornu; une pierre couverte de mousse verte, le gros crapeau qui sautait dans le pot à eau du saint; la belle moitié du chimiste fut la jolie diablesse aux mains d'amour, au visage céleste et aux yeux de courtisane, qui veut payer son terme; enfin, le chimiste lui sembla le diable en chef entouré de

serpens, et la bêche de Caliban devint sa fourche. Mais ce qui causa le désordre des sens du bedeau, c'est que, quand il arriva, le cricri, la poule, la vache et le chien crièrent, que le chimiste et sa femme riaient aux éclats, et que Caliban jurait parce que le chien lui avait mordu l'oreille. Le bedeau eut une peur effroyable, et il s'enfuit en croyant avoir mille panerées de diables à ses trousses : il raconta partout qu'il avait couru les plus grands dangers, et que ce serait folie que d'aller sur la colline où demeurait le chimiste ou plutôt le diable.

Dans les temps de superstition où l'on brûlait les jeunes filles qui avaient le cauchemar en prétendant qu'elles étaient la proie d'un *incube*, on a vu des choses moins étonnantes que ne l'était le récit du bedeau. Le village ignorant crut le rapport de ce personnage, et l'on ne regarda plus la chaumière qu'avec un

effroi mêlé de curiosité : ainsi donc une double barrière d'ignorance et de crainte servait d'enceinte à ce village et à cette chaumière bienheureuse, qui se trouvait, comme on l'a vu plus haut, séparée du reste de la création.

Revenons donc au chimiste et à sa douce et ignorante femme, à Caliban l'idiot et au petit Abel, au cricri, à la souris, etc.

Lorsqu'Abel grandit, il joua avec le chien, fourra souvent ses doigts mignons dans le trou du cricri et tourmenta la souris ; mais toutes ces bonnes bêtes ne s'en fâchèrent pas, d'autant plus qu'Abel, ayant pris un jour le cricri, sa mère lui fit comprendre qu'il ne fallait pas le blesser... Ah ! elle en savait assez, la pauvre mère, quand elle lui expliqua ce qu'elle souffrirait si l'on blessait Abel : aussi le cher enfant laissa aller la pauvre bête en liberté et la regarda marcher en souriant du doux sou-

rire d'un ange. A ce tableau, qu'on trouvera peut-être trop naïf, le chimiste quitta ses fourneaux, laissa s'évaporer un des plus beaux fluides qu'on ait jamais découverts, et, s'asseyant sur une escabelle, il se mit à jouer avec son enfant, et Caliban, appuyant tout son corps sur sa bêche, pensa au mariage...

Abel ne fut contenu dans aucun lange, ses membres délicats se développèrent en liberté, il se roulait dans le laboratoire en faisant frémir sa mère à chaque fois qu'il heurtait des bouteilles, des poisons et des acides ; mais Abel la rassurait en criant de sa voix douce : — Je prends garde, ma petite mère!... et il confondait les milliers de boucles de ses beaux cheveux bruns avec les toiles d'araignées, il se barbouillait le visage de charbon, il grimpait sur les fourneaux, voulait goûter à tout, toucher tout, riait, folâtrait sans chagrin, sans contrainte, et la nature souriait au tableau

divin que présentait le laboratoire où elle régnait en souveraine.

Mais qui pourrait exprimer la joie, les délices, les trépignemens d'Abel, lorsque sa mère, ouvrant un volume du *Cabinet des Fées,* lui en montrait les estampes? Il déployait toute la force de ses beaux yeux noirs, humides de la sève de l'enfance, et il ressemblait à un enfant-Jésus de Raphaël, quand, groupé auprès de sa mère, qui semblait encore une vierge pure, il admirait *Serpentin vert, Gracieuse et Percinet, l'Oiseau bleu, la Fée Truitonne;* mais la gravure la plus belle, celle qui excitait le plus son extase, était l'apparition de la *Fée Abricotine.*

La figure d'Abel annonçait la finesse et la naïveté conciliées dans un caractère de tendresse, de douceur, d'amour et de courage, qui aurait fait de lui, à l'âge de dix-huit ans, le plus joli page que jamais la cour d'une prin-

cesse eût pu voir; mais le chimiste avait sur lui des desseins trop bizarres pour que l'on vît jamais son enfant à la cour d'un prince.

Ce grand homme, toujours méditant, toujours cherchant, avait fini par trouver : ses réflexions lui apprirent qu'il existait pour l'homme social beaucoup plus de maux que de biens. Il prétendait qu'Adam et Ève n'étaient heureux en paradis que parce qu'ils y avaient vécu dans l'ignorance, et que cette figure de la Bible nous montrait la route du bonheur ; que la civilisation donnait, il est vrai, des jouissances étonnantes, mais que les désirs, les peines y étaient aussi cruels que les plaisirs y étaient vifs ; qu'alors, dans l'état de nature, on avait tous les maux de moins, plus l'ignorance des plaisirs, et enfin qu'on jouissait de peu, mais que ce peu se trouvait sans mélange comme l'eau qui sort de la source.

C'était cette doctrine qui l'avait conduit à

la chaumière où sa femme, Caliban et lui coulaient une vie exempte d'alarmes, une vie rustique, large, poétique même. L'amour, la reconnaissance, la bienveillance et un léger travail remplissaient leurs âmes, et la douce alliance de tout ce que la nature présente à l'homme, jointe aux sentimens les plus simples, composaient leur code. Les fruits paraient leur table, le jour du ciel était le leur, l'eau pure les désaltérait, leurs habits étaient modestes : Caliban se trouvait là comme un humble ami dont le cœur ne concevait qu'une seule idée, la reconnaissance du chien et sa fidélité touchante, son obéissance sans murmure et sa douceur passive. Que leur manquait-il? le chimiste adorait sa femme, la femme adorait son mari, leurs cœurs ne faisaient qu'un, et toutes leurs nuits étaient éclairées par *la lune de miel*. Que de femmes troqueraient leurs hôtels, diamans, parures, etc.,

pour l'habit de lin de la chimiste, la chaumière et le reste, comme dit La Fontaine.

Le chimiste, heureux de son essai, avait donc décrété que son cher Abel serait nourri dans de tels principes; qu'on laisserait son cœur se développer ainsi que son joli corps, comme il plairait à l'indulgente nature; qu'on ne le tourmenterait pas pour lui apprendre des sciences funestes. Sa mère, sa tendre mère, qui le couvait sans cesse des yeux, son père qui l'aimait tout autant, quoique plus gravement, Caliban et le chien, étaient les seuls êtres qu'il devait connaître; la chaumière devait être pour lui l'univers, et le jardin toute la nature; et quant à ses jeux, quelques cailloux et de la boue suffiraient long-temps à l'amuser. Ainsi le chimiste, par cet *obscurantisme* raisonné, et raisonnable peut-être, avait extrêmement simplifié l'éducation.

Son heureux enfant ne se plaignit jamais : le rire naïf de l'enfance était toujours sur ses lèvres, ses gestes et son parler étaient également exempts de contrainte, et le chimiste répondait complaisamment à toutes les interrogations curieuses de son fils, mais de manière à faire prévaloir le principe sur lequel reposait la vie future de son cher Abel. Il se flattait d'autant plus de la réussite, que sa science lui donnant l'espoir de parvenir à une vieillesse très-avancée, il aurait le temps de rendre son fils philosophe comme lui. La mère, persuadée que son mari était une vivante image de Dieu, pensait qu'il agissait pour le mieux et se conformait à ses desseins; d'ailleurs, il n'y aurait pas eu chez elle une assez grande force de pensée pour apercevoir des objections, ni assez de détermination pour les exprimer. Elle montrait donc une soumission parfaite et sincère, ne pensant

qu'à son enfant, trouvant tout bien, et croyant comme article de foi ce que lui disait son mari. Comme femme, elle avait raison ; comme mère, elle n'avait pas tort non plus : car elle vivait tranquille et heureuse, et devant ce bonheur à son chimiste, elle se disait naturellement : — Grâce à lui mon fils sera heureux comme je le suis.

Cependant, le bon chimiste, en véritable sage, pourvut à tout ce qui pouvait arriver et instruisit sa femme qu'il avait enterré sous le foyer de la grande cheminée de son laboratoire un talisman contre toutes les peines qu'elle aurait à supporter elle et son fils, si lui, leur protecteur, venait à mourir par un accident quelconque; mais il l'avertit aussi qu'on ne devait lever la pierre qu'au moment de quitter la chaumière pour aller autre part. Puis, ayant réuni tous ses livres dans un même endroit et rangé dans le plus bel ordre ses

fioles, ses instrumens, ses bouteilles, ses cornues, il cessa de concentrer dans la chimie toute son existence. On continua cependant à se tenir dans le laboratoire où le chimiste avait fait dresser le lit d'Abel afin d'avoir toujours son fils sous les yeux, et qui était devenu réellement la chambre d'Abel.

Tout cela ne se fit qu'insensiblement, car les événemens ne se succédaient qu'à de longs intervalles pour cette paisible colonie. Abel, véritable enfant de la nature, avait grandi et atteignait déjà quinze ans : le chimiste en avait alors cinquante, et la mère quarante. Le père en cheveux blancs (car l'étude et l'application produisirent cet effet avant l'âge), le père consacrait tout son temps à maintenir Abel dans la route qu'il lui avait tracée, et ne s'occupait plus de chimie que pour subvenir aux dépenses occasionnées par ce fils chéri. La tradition sur la chaumière du diable en protégeait toujours

les habitans, et aucun incident fâcheux ne troublait leur bonheur.

III.

CE BON CHIMISTE MEURT.

Le laps de temps qui s'écoula entre le tableau que présente le laboratoire du premier chapitre et l'époque dont nous allons nous occuper, a dû amener des changemens qui exigent une autre description.

L'on ne se couchait plus avec le soleil

l'hiver, sur les cinq heures, Caliban allumait une lampe remplie d'une huile fabriquée par le chimiste. Ce dernier s'asseyait sur le fauteuil vermoulu, sa femme prenait l'escabelle, Caliban nettoyait ses graines sur un bout de la table, et l'on fermait la porte. Le vieillard en cheveux blancs, dont le visage et le teint jaunâtre était chargé de rides que la lueur de la lampe rendaient encore plus saillantes, tenait le *Cabinet des Fées*, et séduit par les supplications d'un beau jeune homme, avait consenti à lui apprendre à lire les contes de fées dont les estampes avaient fait le charme de son enfance. La mère écoutait son fils épeler, comme si son débit difficile, répété et fastidieux, eût été la musique des anges; elle avait, de son côté, appris à broder et décorait le col rabattu de son fils d'un feston que le père avait tracé à l'encre bleue; ou bien, elle cousait un vêtement du moyen âge, qu'elle avait réussi à

copier d'après une estampe du *Prince charmant.* Or, comme à cette époque on portait à Paris des redingotes courtes et des pantalons plissés au milieu et en bas comme ceux des Turcs, ce vêtement n'avait rien de ridicule et rendait son fils mille fois plus beau que *Percinet*, l'amant de *Gracieuse.*

En effet, entre la chimiste et son mari, un jeune homme âgé de seize ans se tenait respectueusement debout : il était d'une assez belle taille, admirablement bien proportionné, ses formes étaient distinguées et d'une élégance peu commune. Ses yeux pleins de feu respiraient la candeur et l'innocence, son front pur comme celui de Diane et blanc comme l'ivoire, faisait ressortir le jais de ses cheveux, qui retombaient en boucles sur ses épaules de neige. Son visage avait cette fleur de jeunesse, cette vivacité de couleur, ce moelleux des traits, cet air vierge, cette fierté

gracieuse qui réalisent à nos regards l'idée que l'on se fait des jeunes Grecs ou des anges. Ses yeux fendus en amande et bordés de longs cils ne quittaient le livre qu'il feuilletait que pour solliciter un doux regard de sa mère ; et souvent, quand il avait lu une phrase entière, il déposait un baiser sur le front serein du vieillard.

Caliban quittait souvent son ouvrage pour admirer à la dérobée ce chef-d'œuvre de la nature, l'idole de sa mère : et tout semblait sourire à ce groupe de vertu qui se trouvait sous cette voûte noire, au milieu des fourneaux et de l'attirail chimique, comme un bouquet de fleurs sauvages éclose dans un antre embarrassé de décombres.

Abel, dans son enfance, avait fait sa plus douce joie, de voir les estampes des Contes de fées ; à seize ans, il essayait à les lire : ces magiques aventures étaient le sujet de toutes

ses méditations, et la force de sa raison dans toute la sève de son développement se porta sur le charme des féeries. Son ignorance, sa naïveté contribuèrent à lui faire croire à l'existence de ces charmantes créatures que l'on nomme du nom de *Fées*... car il ne conçut jamais la pensée de révoquer en doute la véracité des historiens; cette riante mythologie des temps modernes se trouvait d'ailleurs tellement en rapport avec son âme tendre et disposée à la douce religion du mystère, qu'on l'aurait chagriné en le détrompant. Il était tellement persuadé de la réalité des Contes de fées et des brillantes inventions de l'Orient, qu'il ne faisait même aucune question à ce sujet. Ainsi, pendant deux ou trois années, aider son père dans ses travaux chimiques, aider Caliban dans les soins du jardin, se promener avec le chimiste dans la forêt, le soir, lire à la famille les rêveries des Mille et une

Nuits, etc., lui composèrent une existence de joie et de bonheur. Sa naïveté, sa bonté de cœur, l'excellence de ses belles qualités se déployèrent, et le bon chimiste s'applaudissait avec sa femme en voyant que ce fils, leur joie et leur bonheur, se plairait comme eux dans cette modeste habitation, ayant à ses côtés une femme jolie et quelque autre Caliban.

Mais le ciel avait décidé qu'il en serait autrement : en effet, un jour que le chimiste travaillait à ses fourneaux, son fils et sa femme le laissèrent seul et fermèrent la porte du laboratoire. Le vieillard, qui était sur le point de découvrir le secret de faire de l'or, avait passé plusieurs nuits : il s'endormit de fatigue, la vapeur délétère du charbon l'étouffa. Au retour de leur promenade de la forêt, la chimiste et Abel trouvèrent Caliban qui pleurait à genoux devant son maître. La femme resta dans la même attitude, Abel essaya de relever son

père, il le trouva froid; alors il prit la tête du vieillard sur ses genoux, et tâcha de lui rendre la vie à force de baisers. A la fin, il comprit l'idée de la mort et couvrit de larmes le corps inanimé de son père. Le chimiste portait encore sur son visage cette douceur qui avait fait le charme de sa vie et de ceux qui l'entourèrent.

Quand la nuit fut venue, à la douce clarté de la lune, les trois habitans de la chaumière déposèrent le corps de leur ami, dans une fosse que Caliban creusa en pleurant, et l'aurore surprit le groupe agenouillé devant le tertre de gazon. On n'avait pas encore prononcé une parole, et le silence ne fut troublé que par le concert des oiseaux.

— Ils nous annoncent, dit alors Abel, que l'âme de mon père est montée vers les cieux!... mais elle a passé par les fleurs dont sa tombe est couverte...

— Tu crois? mon fils, répondit la mère,

en regardant tour à tour Abel et la tombe :

— Certainement, dit Abel.

— Ah! laisse-moi penser, continua-t-elle, qu'elle est tout en toi !... Et une douce espérance se glissant dans son cœur désolé, elle pencha sa tête sur l'épaule de son fils. Caliban, sans rien entendre, ne cessait de regarder la tombe de son maître adoré ; et loin de regretter que toutes les sciences y fussent ensevelies, il n'y voyait qu'une seule chose, son maître, c'est-à-dire, sa propre existence.

Les trois habitans de la chaumière rentrèrent silencieusement dans le laboratoire, dont tous les meubles leur rappelèrent toujours le chimiste aimé : ils trouvèrent quelques douceurs dans ces souvenirs, mais long-temps leur intérieur offrit l'image de la douleur peinte dans le tableau du *retour de Sextus :* souvent la mère et le fils restèrent oisifs regardant le fourneau, et Caliban pleura en allu-

mant la lampe, car l'huile que le chimiste avait faite tirait à sa fin, et il pensait qu'il ne pouvait plus leur en fabriquer.

Ce ne fut que bien long-temps après cette époque de peine, que le jeune Abel grava sur la tombe du chimiste, ces mots que le génie oriental qui vivait dans sa tête, lui dicta sans doute :

« Comme la jeune fille qui, sur les bords du « Gange, consulte l'avenir de ses amours, en « livrant au courant du fleuve une barque lé« gère composée des feuilles du dattier, et suit « des yeux la lumière qu'elle y a placée : nous « avions chargé une frêle nacelle de toutes nos « espérances, mais le fleuve l'a engloutie. »

Un an après, Abel n'eut à changer que peu de chose à son épitaphe, car la veuve du chimiste n'eut pas assez de l'amour de son fils pour supporter la vie, et elle fut enterrée près

de celui dont elle avait été la compagne fidèle.

Abel, inconsolable, ne sortit pas de la chaumière, n'ouvrit plus le *Cabinet des Fées*, et ne connut dans l'univers que le laboratoire où il avait joué avec son père et sa mère bien-aimée ; il sortait au déclin du jour, et s'en allait lentement s'asseoir sous un saule pleureur à côté du tombeau : Caliban ne disait mot, mais respirait avec ardeur les douces émanations des fleurs que le zéphir balançait doucement sur les deux tombeaux, en croyant respirer les âmes de ses maîtres ; et l'étoile du soir les surprenait souvent au milieu d'une rêverie sombre. Abel, l'enfant de la nature, se complaisait en son chagrin, sans chercher à le secouer comme l'habitant des villes; et quelquefois, lorsque son cœur, trop oppressé, ne pouvait contenir le monde de pensées vierges et pures écloses dans son âme chaste , il parlait à Caliban avec la poétique énergie du sauvage :

— Écoute, disait-il : nous vivions de leur vie; pourquoi ne mourons-nous pas, puisqu'ils ne sont plus?...

Ce jardin est désert, ses fleurs ne me plaisent plus; la lune, qui me souriait autrefois, se cache dans les nuages, sans que je regrette sa lumière, et je n'aime que le bruit harmonieux du vent de la forêt, parce qu'il m'apporte quelquefois les échos de leurs voix qui me parlent du haut du ciel.

Cultivons ces roses; elles naissent de leurs cendres; leur odeur, c'est leur âme; ce lys sera ma mère, et ce lilas aux grappes odorantes sera mon père, dont la science et le génie s'exhalent en parfums...

Caliban comprenait ce chant de douleur, et si quelque oiseau chantait, il le chassait doucement, car sa joie leur était importune à tous deux. C'est ainsi que ces deux âmes innocentes se confondaient toujours dans la

même rêverie, dans les mêmes regrets. Ils étaient chrétiens sans le savoir.

Un soir, Caliban dit à Abel :

— Abel, l'orage courbe la fleur, mais elle se relève...

— Il en est qui se brisent, répondit le jeune homme.

Caliban ne put répondre, mais il pleura...

Ces deux êtres restèrent long-temps sans idées, sans connaissances, sans secours, au milieu du monde, et comme dans une île déserte que l'Océan aurait entourée de toutes parts. Cependant, au bout de quelques mois, Abel se remit à lire ses contes de fées : mais bientôt il ne les lut plus que le matin, parce que Caliban lui fit observer qu'ils usaient l'huile fabriquée par son père, et qu'il faudrait la ménager pour qu'elle durât toute leur vie.

Caliban écoutait les contes, et ils se récréaient l'un l'autre en se communiquant leurs

pensées sur la nature des fées. Enfin, Abel finit par désirer voir une fée, et il ne savait comment s'y prendre pour en évoquer une; il lisait, relisait, et voyait toujours que les fées venaient d'elles-mêmes lorsqu'on était malheureux. Alors il disait à Caliban : — Pourquoi n'avons-nous pas vu déjà des fées?... Ah! s'écria-t-il, je devine... Mon père était un génie, ma mère une fée, et.... ils nous ont abandonnés..... ils reviendront!...

Ce jour-là, l'espoir naquit dans son cœur; il redevint gai comme aux jours où il se jouait sur le sein de sa mère, qu'il appela la fée *Bonne*, et souvent l'envie lui prenait de lever la pierre de la cheminée; mais, se souvenant que sa mère lui avait dit qu'il fallait qu'il fût malheureux et prêt à aller habiter autre part, il ne pouvait se résoudre à quitter la cabane de son père : il avait même l'attention scrupuleuse de ne rien déranger de ce qui se trouvait

dans le laboratoire, qui resta dans l'état où le chimiste l'avait laissé. Le culte des enfans de la nature pour les objets de leur vénération est plein des recherches les plus gracieuses, et leur douleur est plus noble que celle que l'on peint par des vêtemens : le deuil de l'âme est la *religion* de la *peine*, celui du corps est une *dévotion*.

— Je suis sûr, disait Abel à Caliban en regardant la cheminée avec une vive curiosité, qu'il y a là-dessous l'entrée d'un palais souterrain, comme le jardin où Aladin a pris sa lampe ; que les marches sont en saphir, que les colonnes sont de diamant, les fruits en or, les grenades remplies de pepins de rubis, qu'en secouant les roses on a des pluies d'or et d'argent, et qu'une petite fée avec sa baguette est sur un trône de nacre de perle, et qu'elle est belle comme une matinée de printemps; elle est entourée d'oiseaux-mouches;

elle a un char attelé de colombes, et elle me ferait revoir mon père et ma mère...

— Mais, Abel, disait Caliban, tu parles comme un livre...

C'était un spectacle curieux que de voir ce vieux et difforme serviteur à côté d'Abel, dont les formes, la beauté, les doux regards, la chevelure en désordre, donnaient l'idée d'un ange causant avec un gnome. Souvent Abel disait à Caliban : — Tu es laid, Caliban, parce que tu n'es pas fils de fée comme moi! regarde comme la fleur rougit et se fane, comme le rossignol meurt après avoir chanté, comme souvent un orage abîme nos rosiers, comme l'autre jour un chêne plus grand que moi est tombé... moi, je ne change pas, ma voix retentit, ma joue se colore, mes yeux brillent, et je reste beau, parce que je suis fils de fée...

— C'est vrai, disait Caliban ; moi je suis du Mans.

— Qu'est-ce que le Mans ? demandait Abel.

— C'est un endroit où il y a beaucoup de monde et des autorités ; c'est une ville.

— Une ville comme dans nos contes ? il y a des princes, des mandarins, des princesses ?

— Et des poulardes, ajouta Caliban.

Voilà dans quel état se trouvait Abel à l'âge de dix-huit ans : la somme de toutes ses idées était dans le *Cabinet des Fées*, sa vie était toute contemplative et rêveuse, et la force de sa riche imagination et de son âme orientale se portait sur des êtres chimériques ; son parler tenait du langage plein d'images et de comparaisons des Orientaux, et son intelligence s'ouvrait à toutes leurs superstitions.

Cependant le village qu'il voyait souvent sans désirer d'y aller, puisque son père le lui

avait défendu, et que d'ailleurs il ne voulait pas se mêler parmi les hommes, le village avait subi de grands changemens par rapport aux idées que l'on conçut jadis sur la chaumière du diable. D'abord, lorsqu'on apprit la mort du chimiste et celle de sa femme, on commença à perdre un peu de la terreur qu'inspirait la chaumière de la colline; ensuite, on ne vit plus de fumée sortir de la terrible cheminée, et ce changement produisit le plus grand effet. Enfin, depuis peu, les jeunes gens qui jadis avaient été envoyés à l'armée revinrent licenciés et traitèrent de *conscrits* ceux qui disaient que le diable avait habité dans le pays. Alors on eut honte de croire qu'il y eût du danger à aller vers la cabane du chimiste, et Jacques Bontemps, maréchal-des-logis des cuirassiers de la garde, leur prouva que le bedeau n'était qu'une bête, mais que sa fille Catherine n'avait pas sa pa-

reille dans le monde, et que, lorsqu'on *avait tété z'à* Mouscou, en Espagne *zet* en Égypte, *ous qu'il y* avait un gaillard de soleil qui desséchait la coloquinte, on se connaissait en diable et en filles...

Ce n'est guère qu'à cette époque que commence réellement l'histoire que nous racontons, et ce qui précède est dans la catégorie de ce que le spectateur doit savoir quand on lève le rideau : mais de ce moment la toile se lève.

IV

UNE FÉE.

La dernière partie du précédent chapitre a fait connaître Jacques Bontemps et Catherine, fille du bedeau.

Or, on saura que Grandvani, le bedeau, était un personnage : de bedeau il devint maire

et le plus riche du village, parce qu'il eut le bon sens d'acheter les biens de l'Église pendant la révolution, afin, disait-il, qu'ils ne sortissent pas des mains du *clergé*. Le feu du ciel, ajoutait-il, ne descendrait pas sur lui, quoique acquéreur, parce qu'il avait de bonnes intentions; mais *in petto*, il se promettait d'en jouir bien et dûment.

Alors on conçoit comment, vingt ans après, il pouvait être à son aise, ayant acheté beaucoup pour peu. Sa fille Catherine était la plus jolie du village comme il en était le plus riche, et elle se trouvait en butte aux désirs de mille prétendans.

Jacques Bontemps, avec lequel on vient de faire connaissance par l'échantillon de son langage, rapporté (trop fidèlement peut-être) dans le chapitre précédent, Jacques Bontemps était un ancien militaire renvoyé sans pension parce qu'il n'avait que vingt ans de ser-

vice, et il mangeait le reste de sa réserve d'écus pour se maintenir en grande tenue et épouser Catherine. Il avait écrit à un de ses anciens camarades qui était garçon de bureau au ministère des finances, afin qu'il intriguât et lui fît obtenir la place du percepteur de la commune, prétendant que celui qui la remplissait était une *perruque* qui avait *du foin dans ses sabots* (expression littéralement extraite de sa lettre). Il espérait épouser mademoiselle Catherine s'il parvenait à évincer le vieux percepteur, et il ne négligeait rien pour arriver à ses fins.

Ce maréchal-des-logis était bien le meilleur enfant du monde : il avait gagné la croix à Austerlitz; mais, revenu dans son pays, il voulut soutenir son ruban rouge par ses discours, et s'attribua un crédit qu'il n'avait pas. Disons-le : Jacques Bontemps était un peu hableur; mais disons aussi, pour sa justification, qu'il y

avait été poussé si insensiblement par l'envie d'exalter la gloire de la France et l'ascendant des braves comme lui sur les autres hommes, mais surtout par le désir de faire croire au maire qu'il aurait en lui un gendre puissant ; que si l'on ajoute à cela une disposition naturelle à l'amplification, on lui pardonnera volontiers.

Ainsi, il ne se faisait nul scrupule de diminuer le nombre de nos régimens à Bautzen et de doubler le nombre des ennemis, de dire qu'il était entré avec quinze cavaliers et le général Lasalle dans Stettin, et qu'à eux seize, en trente-deux coups de sabre et un galop, ils avaient emporté la ville. Les paysans en cercle dressaient leurs oreilles et ouvraient de grands yeux quand le maréchal leur racontait que, souvent, un petit méchant tambour, avec ses deux baguettes, faisait une tournée aux avant-postes ennemis, et rapportait quinze

cosaques avec leurs chevaux, la bride, les lances, la peau de mouton et tout.

Quand, après avoir dit qu'il était ordinaire de sauter par l'embrasure d'un canon, pendant qu'il reculait après avoir craché sa mitraille, et de s'emparer, lui cinquième, d'une coquine de batterie qui gênait le *petit tondu* dans ses opérations, il retroussait ses deux moustaches, et disait en faisant tomber la cendre de sa pipe et secouant la tête : — Voilà comme on gagne la croix!... Puis, si l'un de ses camarades lui faisait observer dans un coin que c'était un acte de courage que l'on n'entreprenait qu'avec le diable au corps, Bontemps, lui jetant un coup-d'œil de maître, lui répliquait : — Laisse donc, mon vieux! faut entretenir l'esprit national!... L'autre, devant une aussi grave considération, gardait le silence, et de son côté enchérissait sur M. Bontemps.

Ainsi le maréchal-des-logis, homme de cinq pieds six pouces, ayant le visage basané, cette démarche guerrière, cet air sans façon de nos soldats cosmopolites, avait réussi à persuader au maire ex-bedeau qu'il connaissait les grands généraux, les conseillers d'État, la cour même, et qu'il avait du crédit.

Depuis long-temps il y avait, entre une commune voisine et celle que M. Grandvani administrait, un procès pour les biens des deux communes qui restaient indivis. Chaque commune voulait en avoir plus que l'autre, et depuis dix ans on plaidait, on obtenait des décrets, des arrêtés, et l'affaire ne finissait pas. Les maires n'avaient pas le moyen d'aller à Paris suivre les avocats, les juges, les ministères, dépenser un argent immense en dîners, en voitures, en présens, et les communes encore moins. Alors le maire, ne se refusant point à croire les discours de Bontemps, lui demandait,

pour toute preuve de son crédit, d'arranger une affaire où il avait raison, et qui n'en était encore qu'au conseil de préfecture.

Jacques, en homme prudent, avait commencé par demander du temps et se proposait, dans l'intervalle, de si bien s'intriguer auprès de mademoiselle Catherine qu'elle deviendrait amoureuse de lui ; et partant de là, il se promettait de si bien mener la chose, que le maire ne pourrait pas faire autrement que de le marier avec Catherine, ou plutôt, de lui proposer d'épouser Catherine. Il faisait passer sa correspondance avec son garçon de bureau pour une correspondance avec les chefs, et comme son camarade lui adressait ses lettres sous le couvert du ministère, M. Jacques Bontemps avait l'air d'un homme d'importance lorsqu'on trouvait les enveloppes qu'il avait soin de laisser traîner. S'il eût pu obtenir la

place de percepteur, il aurait couronné son entreprise d'une réussite complète, et tout le pays se serait prosterné devant son pouvoir. On ne sait même pas s'il eût payé des contributions; si, après un aussi bel exploit, il n'eût pas été nommé député par les communes environnantes. Alors on aurait entendu sur les bancs législatifs plus d'une de ces expressions qui échappèrent à quelques-uns de nos mandataires pendant l'orage des séances importantes.

Le village était, comme on le voit, en proie à des intrigues tout aussi difficiles et nombreuses que celles du *Mariage de Figaro*. Le percepteur était en butte aux traits de Bontemps, qui voulait sa place, et le percepteur la défendait avec courage : delà, parti pour et contre, discours, nuances d'opinion, disputes. Jacques Bontemps cependant faisait bonne mine au percepteur, et le percepteur à Bon-

temps, c'était comme à la cour ; rien n'y manquait que les habits dorés, le beau langage, des carosses et un bruit de changement de ministère.

Abel et Caliban planaient sur ces intrigues et sur ces manoeuvres, comme le sage que Lucrèce représente contemplant du haut des nuages les habitans de la terre qui courent sans cesse haletans après l'or et la fortune.

L'heureux Abel vivait dans le monde charmant des lutins, des farfadets, des génies, des fées, des enchanteurs, des princes, des jolies princesses et des jardins enchantés auprès desquels le paradis terrestre est sans charmes. Il attendait une fée comme les Juifs le Messie : il lisait et relisait les contes; et, après les avoir lus, il disait à Caliban qu'il éprouvait l'envie de voler vers les cieux, de se saisir d'un nuage doré, et d'aller écouter sur la cime des rochers les sons éthérés qui devaient trahir la demeure de ces êtres charmans. Il s'était

figuré une fée, et il l'adorait : lorsque le soir, un fil s'enflammait, et qu'un long sillon de lumière brillait dans les airs, il courait vers la forêt, à l'arbre où s'était arrêté le nuage de feu, et il se désolait d'avoir manqué la fée. Si, à la nuit, une brise harmonieuse se glissait sous le feuillage et caressait le jardin, il s'écriait : — Caliban, ma fée va passer !.. Ils attendaient : Caliban levait le nez, restait ébahi, et le pauvre Abel, après avoir long-temps cherché, rentrait tristement. Le lendemain matin, s'il apercevait des fleurs fraîches écloses, il disait que la fée avait regardé son jardin. Enfin, pendant son sommeil, il voyait des fées ; et, s'éveillant en sursaut, il écoutait en rassemblant toutes ses forces d'audition, et prenait le doux murmure du vent pour le rire agaçant et moqueur d'une fée mutine.

Un matin, il était assis à la porte de la chaumine sur la pierre qui lui servait de banc : il

avait pour vêtement une espèce de redingote, et un pantalon à la turque ; sa belle chemise brodée rabattue laissait voir son joli cou, et ses cheveux, bouclés comme ceux d'Antinoüs, lui donnaient l'air d'un dieu de l'antiquité lisant Homère pour voir si le poète l'a bien dépeint. La vigne semblait prendre plaisir à ombrager de son pampre le fils du chimiste : la rosée brillait dans le gazon sur lequel reposaient ses pieds, il y avait des fleurs autour de lui, il en portait sur sa tête ; il était là, lisant l'histoire de ces deux enfans de fée qui portent des étoiles d'or sur leurs fronts, lorsque tout à coup il entendit de loin le pas léger d'une femme dont la robe semblait frémir. Son imagination travaillant, il attendit avec une sorte d'anxiété celle qu'un buisson lui cachait encore. Il voit bientôt s'avancer une jeune fille simplement vêtue : ses cheveux noirs s'échappaient de dessous un madras élé

gamment noué sur sa tête, sa démarche était vive et légère, elle avait un corsage rouge et une robe blanche, et son visage brillait d'une fraîcheur attrayante ; son cou était blanc, ses bras nus avaient du poli, de la rondeur, et ses mains charmantes auraient fait honneur à plus d'une belle dame ; sa figure exprimait la naïveté, et une grâce pure, sans apprêt, décorait ses mouvemens. Elle montait le sentier assez vite ; mais aussitôt qu'elle aperçut Abel, elle s'arrêta, le contempla avec une surprise mêlée d'admiration, et se prit à rougir. Elle ne remarqua pas sur-le-champ avec quelle avidité Abel l'examinait ; mais bientôt elle baissa les yeux, et parut délibérer en elle-même si elle passerait ou ne passerait pas devant la chaumière.

De même que certains hommes, dans leurs poses, dans leur démarche, dans tout l'ensemble de leur être, renferment la dignité, la force,

il est des femmes qui réunissent à un haut degré de perfection *ce qui est de la femme*, et qui sont entourées d'un cortège de séductions, d'attraits, de grâces et de jolies manières. La jeune fille en avait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour bouleverser la tête d'un jeune homme qui n'avait jamais vu que Caliban, sa mère et un vieux chimiste à son fourneau. Après un instant de silence et d'examen, Abel s'élança rapidement ; la jeune fille se retira, mais la grande beauté du jeune homme et surtout la candeur qui brillait dans toute sa personne, firent qu'elle ne s'enfuit que jusqu'au buisson : Abel l'y suivit, et, la prenant par sa main qu'il sentit trembler, il lui dit avec l'accent enchanteur du plus touchant organe que l'on pût entendre :

— Tu n'es pas une fée, car ta main tremble : tu rougis, tu marches sur la terre et tu n'as pas de baguette, mais tu es aussi jolie qu'une fée...

La jeune fille retira sa main, et ne comprit rien à ce discours, si ce n'est qu'il était flatteur pour elle. Elle ne répondit pas, mais elle regarda Abel de manière à lui faire savoir qu'elle n'oublierait pas un mot de la phrase qu'il venait de prononcer, et que pendant long-temps elle en chercherait le sens.

— Viens t'asseoir à côté de moi, sur ma pierre..... lui dit-il en accompagnant sa phrase d'un sourire d'invitation.

Ils y allèrent; un instant de silence régna encore, et ce fut Abel qui le rompit en disant:
— Je voudrais être souvent assis près de toi!..

La jeune fille lui répondit : Vous me faites honneur...

Abel la regarda avec inquiétude, comme pour lui demander ce qu'elle entendait par ces paroles : mais elle continua en lui disant :
— C'est vous qui demeurez dans cette chaumière-là?

— Oui, répondit-il; et vous, vous venez du village qui est là-bas? Je ne pourrai pas y aller, car mon père et ma mère me l'ont défendu: cela me fera de la peine maintenant.

—Ah! vous ne pourrez pas venir?... dit-elle avec un naïf accent de regret.

—Non, répliqua Abel, mais tu viendras dans ma chaumière : elle est bien belle. Tu y verras les habits dont mon père l'enchanteur s'est servi pendant qu'il habita cette terre; je les conserve soigneusement avec ceux de la fée ma mère....

La jeune fille le regardait avec un profond étonnement, et plus elle le regardait, plus elle admirait la beauté rare de ce jeune homme, véritable merveille d'amour.

— Tu as sans doute un nom, continua-t-il avec ingénuité, comme toutes les princesses? Sans connaître le tien je te nommerais *Charme-du-Cœur*.

— Ah ! dit-elle , je m'appelle Catherine...

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit-il , en croyant que son nom signifiait quelque qualité, ainsi que les noms de princesses dans les contes arabes.

— Cela signifie que je suis fille de M. Grandvani, le maire du village...

A ce moment, Caliban, qui se trouvait dans la cabane, entendant une autre voix que celle de son jeune maître, accourut , et montra tout-à-coup sa tête hideuse : la jeune fille eut peur et s'enfuit. Abel la regarda fuir, se leva pour la suivre des yeux, et lorsque Caliban lui demanda ce que c'était, il lui dit : C'est une jeune fille presque aussi belle que *Gracieuse!* comment ferai-je pour la revoir?.... C'est peut-être une fée déguisée...

Catherine, en s'enfuyant, pensait au beau jeune homme, et lorsqu'elle fut arrivée au village, elle avait déjà assez raisonné pour se

promettre de cacher à tout le monde la rencontre qu'elle venait de faire. Plus elle y réfléchissait et moins elle pouvait se persuader qu'Abel fût une créature humaine; il lui était apparu si dissemblable des êtres qu'elle voyait journellement, qu'elle devait le croire d'une nature supérieure. Elle ne cessa de penser à cette céleste figure, au coloris brillant, à la fraîcheur, à la naïveté d'Abel; et le soir, Jacques Bontemps s'aperçut qu'elle répondait tout de travers à ses questions, et qu'elle était distraite.

Abel, de son côté, songea beaucoup à l'être nouveau pour lui, qu'il avait vu le matin en réalité. Les contes de fées qu'il méditait, l'avaient bien instruit des sentimens humains: il n'ignorait pas qu'il existât *un amour*, puisque chaque conte était basé, comme tous les contes du monde, sur deux amans persécutés. Mais les ouvrages qu'il lisait, ne lui en disaient

jamais assez sur une telle matière, et tout ce qu'il en pouvait conclure, c'était cet axiome : qu'un homme aime une femme, et réciproquement qu'une femme aime un homme; pour lui il n'aimait qu'une fée, et l'impression que la jolie Catherine avait produite sur lui était loin d'atteindre à la vivacité de celle qu'une fée lui aurait fait éprouver. Cependant plus il se contemplait lui-même et plus il trouvait que l'image de Catherine était gravée dans son cœur.

Le lendemain et pendant quelques jours, il accourut, le matin, se placer sur le chemin, revint s'asseoir sur sa pierre et attendit Catherine. Le quatrième jour, il la vit venir de loin : elle marchait lentement en regardant autour d'elle, il s'avança à sa rencontre, et, la ramenant en silence sur son banc rustique, il la contempla un instant, puis lui dit :

— Catherine, car j'ai retenu ton nom, tu es

plus parée que l'autre jour : tu as une rose dans tes cheveux, ton sein est couvert d'une *étoffe de rosée*, tes mains sont embellies par un cercle d'or ?... Il s'arrêta et la regarda, comme pour attendre sa réponse.

Catherine rougit beaucoup plus fort et baissa les yeux; mais songeant, à l'ignorance du jeune inconnu, elle releva ses paupières et lui dit : — C'est que dans le monde d'où je viens nous changeons de parure pour les personnes auxquelles nous voulons plaire....

— Est-ce que l'on plaît par ses habits?..... reprit-il avec vivacité; ah! que je voudrais en avoir de beaux, si jamais je rencontre une fée!...

— Qu'est-ce qu'une fée? demanda Catherine.

— Une fée, répondit Abel en souriant, c'est un esprit divin qui revêt une forme humaine

et nous apparaît porté sur un nuage : les fées sont vêtues de robes qui ressemblent à l'azur des cieux : leur visage est étincelant et doux comme une étoile, elles marchent sur les fleurs sans les courber, et comme l'abeille se nourrissent de miel: elles boivent la rosée, et habitent le calice des fleurs. Souvent une fée se glisse le long d'une branche, et descend comme une flamme légère et brillante ; elle embellit la nature, y règne en souveraine, rend tous ceux qu'elle protège heureux, et leur donne des talismans contre le malheur. Souvent même elle les emmène dans des palais à colonnes d'or et de diamans, dont les pavés sont de marbre et les voûtes comme celles du ciel : enfin elle vous entoure d'un nuage de prestiges,de bonheur... et cet enchantement vous tombe du ciel, un matin, une nuit, à l'improviste.

— En ce cas, dit Catherine, l'amour est une féerie qu'on a dans le cœur; et ses yeux, res-

plendissans de tendresse, vinrent se confondre dans ceux d'Abel par un regard d'admiration.

— L'amour, reprit Abel en prenant la main de Catherine, c'est un mot qui n'est pas nouveau pour moi; mais je ne conçois pas tout ce qu'il exprime.

A cette phrase ingénue, Catherine sentit son cœur se gonfler; elle retira tout doucement sa main et la porta à ses yeux pour essuyer les larmes brillantes qui y roulaient. Abel, naïf et tendre, s'approcha d'elle sans mot dire, et tâcha de recueillir les larmes de Catherine, avec ses longs cheveux noirs bouclés.

— L'amour, dit alors la jolie paysanne, est une souffrance...

— Oh! non, continua Abel, on doit être heureux quand on aime! Si ma fée se présentait à mes regards, je sens que je l'aimerais : alors je n'oserais l'approcher, je la respecterais, je l'admirerais en silence sans lui rien dire;

car il me semblerait qu'une parole souillerait son âme; je serais content de penser à elle. Je ne lui prendrais pas la main comme à toi, mais j'aimerais à respirer la fleur dont elle aurait respiré le parfum; et si c'était une rose, elle sentirait alors une odeur mille fois plus suave. Je préférerais plutôt la peine avec elle que le plaisir avec les autres : lorsqu'elle serait partie, je la verrais encore, toujours !.... Elle serait ma mère, mon père, ma sœur tout à la fois.... tout pour moi... Tout me viendrait d'elle : lumière, bonheur, joie.... Si elle parlait loin de moi, je pressentirais sa parole; car je l'accompagnerais partout. Enfin je vivrais en elle, elle serait mon matin, mon jour, mon soleil, plus que toute la nature....

— Assez !.... assez !..... dit Catherine en sanglottant.

— Tu pleures?... reprit-il; pourquoi? aurais-tu de la peine?...

— Oui, dit-elle : tenez, ce village que vous voyez, n'est que peines et que tourmens, — et Catherine, détournant son attention, lui fit le tableau des intrigues et des malheurs du hameau.

Abel ne comprenait rien à ce discours, sinon que les êtres dont il s'agissait étaient malheureux : alors il s'écria : — Eh bien ! qu'ils fassent comme moi !.... qu'ils aient une cabane, un jardin, et qu'ils soient heureux ! Qu'ils viennent ici, je les consolerai !....

— Il est des infortunes que l'on ne saurait adoucir....

— C'est vrai, dit Abel en pensant à son chagrin alors qu'il perdit son père ; mais, reprit-il, ils n'ont pas tous vu mourir leurs parens ?....

— Ah ! dit-elle, il est encore d'autres malheurs !.. Nous avons dans le vallon une jeune fille dont je vous raconterai l'histoire, la pre-

mière fois que je viendrai.... si je viens !... ajouta-t-elle, et vous me direz si on peut la consoler....

— Si tu viens !... répéta Abel, et pourquoi ne viendrais-tu pas ?....

Catherine essaya de lui faire comprendre les idées de bienséance et de morale qui sont la base de la société ; mais Abel n'y entendit rien, et lui répondit : — Je ne vois pas pourquoi vous défendez là-bas de faire ce qui rend heureux.

Catherine regarda long-temps Abel avec un sentiment pénible, et elle s'en alla lentement.

V.

L'AMOUR AU VILLAGE.

Catherine, jeune fille sans éducation, ignorante et naïve, s'apercevait cependant de l'ingénuité d'Abel, et ne pouvait se l'expliquer. Ce qu'il lui avait dit des fées fut pour elle l'objet de grandes méditations : enfin, elle

eut une conférence avec le curé pour savoir s'il existait des fées.

Le curé, homme instruit, vit bien, par la nature des questions de Catherine, qu'elle avait un puissant motif pour les faire : alors il était bien naturel qu'il essayât de confesser la jeune fille. Catherine, trop simple pour résister aux questions du curé, lui apprit tout ce qui s'était passé : ce dernier tomba dans un profond étonnement, en apprenant que, dans le siècle où nous sommes, il existait un jeune homme aussi voisin de l'état de la nature. Ignorant les circonstances qui avaient amené Abel à ce point de crédulité et de *sauvagerie*, le curé s'imagina que c'était quelque jeune homme qui avait perdu la tête, et il s'efforça de démontrer à Catherine qu'elle courait de grands dangers auprès de cet être extraordinaire. Il lui prouva de plus que les fées étaient des personnages imaginaires créés

par pure fantaisie ; et, pour le lui faire comprendre, il lui lut et lui expliqua le conte de Peau-d'âne, une fable de La Fontaine, un conte oriental, et l'engagea à ne plus retourner à la colline.

Catherine, en quittant le curé, trouvait qu'Abel n'était point fou ; qu'elle ne courait aucun danger auprès de lui, si ce n'est le plus grand de tous : celui d'aimer sans espoir de l'être. Pour réussir, elle résolut de faire un dernier effort auprès de son ami de la montagne, en lui racontant l'histoire de la jeune moissonneuse.

Elle accourut donc un matin ; et, s'asseyant sans façon à ses côtés, elle commença par lui dire qu'il n'y avait point de fées : puis elle tâcha de lui faire comprendre les raisonnemens du curé.

— Catherine, répondit gravement Abel, on ne me prouvera jamais qu'il n'y a que

nous dans la nature. Qui a fait tout ce que nous voyons ? c'est un grand génie. Il y a la fée des fleurs, la fée des eaux, la fée des airs. Est-ce que tu n'es pas portée, comme moi, à aimer quelque chose hors de toi?

— Oh oui, dit-elle.

— Eh bien, n'imagines-tu pas des fleurs qui ne se fanent point, et un jour qui n'aura point de nuit? Tout cela se trouve chez les fées : les fées demeurent par-delà les cieux, car les cieux sont le parvis de leur temple, et les étoiles sont les marques de leurs pas. Lorsqu'une tempête couvre le ciel, c'est que de mauvais génies se sont échappés de leurs prisons, ou qu'ils ont cassé les bouteilles qui les renfermaient. Catherine, est-ce que tu n'as pas envie quelquefois d'être autre part que là où tu es? Ne désires-tu pas voler dans les airs, et te confondre dans une adoration amoureuse, comme celle que j'ai pour une fée ?

— Si, dit-elle bien doucement ; je suis chrétienne et j'aime Dieu.

— Dieu ! reprit Abel, quel est-il?

— C'est lui qui nous a *faits à son image, pour le servir et l'adorer...* dit-elle d'après son catéchisme.

— Ah ! j'entends, continua Abel, Dieu est le roi des fées et des génies.

— Mais le curé m'a dit qu'il n'y a pas de fées !.. dit-elle avec dépit.

— Qu'est-ce que le curé ? demanda sur-le-champ Abel.

Il fut impossible à Catherine de faire entendre à Abel ce que c'était qu'un curé : elle s'embarqua dans une explication de l'ordre social, et ne put achever son explication, parce qu'elle s'y entortilla. Enfin, elle s'en tira en concluant : qu'un curé était un homme qui ne se mariait point parce qu'il ne devait aimer

que Dieu, le prier pour tout le monde, et s'habiller de noir.

— On ne prie donc pas Dieu soi-même, dit Abel?... Mais, reprit-il, si ton curé t'a montré dans un livre qu'il n'existait point de fées, je m'en vais te montrer dans un autre qu'il y a des fées!.. Il courut chercher un volume de contes, et lui fit voir l'estampe de l'apparition de la fée Abricotine.

— Puisque vous voulez qu'il y ait des fées, j'y croirai! dit-elle en rougissant; et quand cela ne serait pas, croire à votre erreur m'est plus doux que connaître la vérité.

— Catherine, dit Abel, avec cette joie d'enfance, cette curiosité naïve d'un jeune écureuil qui court de branche en branche en jouant avec chaque fruit, Catherine, tu m'as promis une histoire : dis-la-moi, car j'aime à t'entendre parler....

Catherine sentit alors dans son cœur un

mouvement qui ressemblait fort à celui de la peur. En effet, son propre sort allait se décider

Histoire de la jeune moissonneuse.

A la dernière moisson, dit-elle en montrant les champs de la vallée, il est venu de la Lorraine (c'est un pays tout là-bas, dont les habitans sont pauvres et viennent au printemps pour faire nos moissons;) il est venu, disais-je, une jeune fille, avec sa mère. Elles étaient bien pauvres toutes deux : la mère était âgée, mais, malgré ses infirmités, elle a fait le chemin avec sa fille.

Sa fille se nomme Juliette : elle est jolie comme une rose qui vient de s'ouvrir; et sous son grand chapeau de paille, elle a l'air, avec ses cheveux blonds, d'une violette qui se cache sous une feuille sèche. Ses bras sont ronds et lisses comme la branche d'un jeune bouleau,

et jadis son sourire était gracieux comme une matinée de printemps. Elles sont venues toutes les deux à cette ferme que vous voyez là-bas, à la fin du village : elles ont demandé à faire la moisson, on le leur a permis.

Le fermier a pour fils un beau jeune homme grand, bien fait, basané: c'est lui qui laboure lui-même et qui mène lui-même ses voitures ; il est le plus adroit du village au tir et à l'arc ; il sait lire et écrire, et chante à l'église le dimanche ; enfin c'est lui qui dirige les moissonneurs et tous les ouvriers de la ferme.

Il se trouva dans la salle de la ferme, lorsque Juliette et sa mère se présentèrent : aussitôt que Juliette l'aperçut, elle pâlit et se sentit disposée à l'aimer, parce qu'il était beau.

— Si j'aimais, dit Abel en l'interrompant, je n'aimerais pas que la beauté....

— Juliette supposait apparemment, reprit Catherine, que l'âme de ce jeune homme était

comme l'enveloppe, et la pauvre enfant, avant de savoir si elle serait payée de retour, se laissa aller à chérir le fils du fermier.

Alors elle ne moissonna jamais que dans les pièces où il était ; elle le regardait à la dérobée, et, s'il s'arrêtait quelque part, elle ne souffrait pas qu'un autre allât couper les épis qu'il avait froissés : s'il s'asseyait sur une gerbe, elle la rapportait sur sa tête. Enfin elle tâchait de se trouver toujours auprès de lui, de manière que, lorsqu'il se plaignait de la chaleur, elle lui présentait le vase de grès plein d'eau qu'elle apportait avec elle, et faisait consacrer par lui cette bouteille, qui lui devenait chère aussitôt que ses lèvres y avaient touché : on remarqua même qu'elle ne souffrit plus que sa pauvre mère s'en servît. Et elle préféra, toute pauvre qu'elle est, en acheter une autre ; et malgré sa faiblesse, en porter deux au lieu d'une.

Lorsqu'Antoine parlait, elle tremblait en elle-même, et recueillait les moindres sons de cette voix chérie : s'il lui adressait la parole, elle rougissait et n'osait le regarder ; enfin, elle l'aimait de toutes les forces de son âme, saisissant avec ardeur le moment présent et ne pensant pas à l'avenir.

La mère s'aperçut que sa fille était changée, car, tout en ayant toujours autant d'amour pour elle, Juliette avait des distractions. Un jour qu'Antoine avait aidé Juliette à charger sa javelle, et que leurs mains s'étaient rencontrées avec leurs regards, elle laissa sa mère porter seule le fardeau dont elle avait coutume de la débarrasser.

Alors, le soir, la mère dit à Juliette : — Mon enfant, l'air de ce pays-ci ne te convient pas, retournons en Lorraine. Juliette lui répondit que maintenant la Lorraine était ici, pour elle. La mère vit bien qu'il n'y avait plus de

remède, et elles continuèrent à faire la moisson.

Antoine n'ignora pas long-temps l'amour que Juliette avait pour lui, parce qu'une nuit, il la vit dans la cour de la ferme, assise sur une pierre et ne dormant pas : elle regardait tour à tour le ciel et l'endroit de la maison où il reposait. Comme il était nuit, qu'elle croyait tout le monde endormi, que tout se taisait, et que l'on aurait pu entendre le bruit des nuages qui roulaient dans l'air, elle envoya un baiser à la chambre où reposait Antoine. Cette muette et silencieuse adoration, cet amour secret plurent au jeune homme qui, dès-lors, devint auprès de Juliette plus attentif qu'il ne l'avait été jusqu'alors...

— Écoutez-vous? dit Catherine à Abel.

— Oui, oui, répondit le jeune homme qui semblait rêver.

Alors Catherine répéta sa phrase en le re-

gardant: —Et, continua-t-elle, Antoine donna à Juliette moins d'ouvrage qu'aux autres. Lorsqu'il faisait trop chaud, il lui disait de se reposer, et elle se reposait avec sa mère, parce que c'était lui qui le leur avait dit. A table, il avait soin qu'elle fût bien servie : et un jour il lui mit une fleur à sa place, Juliette prit la fleur, la cacha dans son sein; cette fleur, quoique flétrie, y est encore.

Un soir, lorsque tout le monde était couché, Juliette et Antoine allèrent s'asseoir sous un arbre du jardin de la ferme, et ils s'entretinrent long-temps : Antoine fut charmé de la grâce et de l'esprit de la jeune fille. Dès-lors ils s'aimèrent l'un et l'autre avec ardeur et en secret. Juliette fut tout à fait heureuse, quand elle vit que son amour était partagé par celui qu'elle adorait, et elle se livra avec enthousiasme à l'espérance.

Lorsqu'elle vit qu'Antoine était bien épris

d'elle, alors ils changèrent de rôle : ce fut Antoine qui embrassa avec amour tout ce qu'elle portait ou touchait ; il la regardait moissonner, et l'aidait ainsi que sa mère, qui, malgré sa longue expérience, commença à croire que tout cela finirait bien. Alors la vieille mère souriait en voyant le fils du fermier danser le soir avec Juliette, et ne pas l'embrasser à la contredanse à laquelle chacun s'embrasse, chose qui lui parut d'un bon augure. Enfin, un soir, en revenant à la ferme, Juliette, qui avait pris le bras d'Antoine, lui dit : — Mon ami que j'aime d'amour, tu m'as donné une fleur de la terre, et mille autres fleurs qui viennent du ciel ; en retour, je ne puis te donner que ce ruban qui me sert de ceinture, prends-le! et souviens-toi qu'en te l'offrant, je t'ai donné tout moi-même. Antoine prit le ruban et le garda toujours : il voulut un baiser, mais Juliette le refusa.

Ils en vinrent à se comprendre d'un regard, à lire dans les yeux l'un de l'autre, à ne plus pouvoir se quitter : ils confondirent leurs cœurs et savourèrent les délices d'un amour délicat et pur. Il n'y avait plus pour eux d'heures ni de temps, de saison, ni de terre : ils étaient tout âme, et ils finirent par prendre les gestes, le parler, les manières l'un de l'autre, par penser l'un comme l'autre ; enfin Antoine était tout Juliette, et Juliette tout Antoine.

Alors un matin que Juliette avait pleuré, parce que le fermier parlait de la fin de la moisson et de payer les moissonneuses, Antoine dit à son père qu'il aimait Juliette, et qu'il voulait l'épouser. Le soir même, le fermier qui voulait me marier à son fils, chassa Juliette de sa ferme, après lui avoir donné ce qu'il lui devait : enfin il dit à son fils qu'il ne consentirait jamais à son mariage

avec la Lorraine, parce qu'elle était trop pauvre.

Juliette sortit sans pleurer, mais elle était pâle comme une morte : elle a été recueillie par un autre fermier, chez lequel elle travaille avec sa mère, sans rien gagner ; mais elle ne veut pas quitter le pays habité par Antoine, et la pauvre fille est encore heureuse de respirer l'air qu'il respire.

J'ai été la trouver un matin, et je lui ai dit : — Juliette, sois sûre que je n'épouserai jamais Antoine, et si tu as besoin de quelque chose, tu trouveras en moi une amie qui te secourra en tout avec plaisir !...

— C'est bien ! s'écria Abel, en frappant dans ses mains comme un spectateur trop ému. Catherine fut interdite, tant la joie que lui causa cette louange qui ne regardait que l'âme, fut violente et douce à son cœur !...

Depuis ce temps, continua-t-elle, Juliette

n'a d'autres plaisirs que de voir Antoine à l'église, de l'apercevoir quelquefois dans les champs ; rarement ils se trouvent ensemble, mais alors ils se parlent avec un extrême plaisir, ils se jurent d'être l'un à l'autre. Cependant Juliette se reproche d'avoir attiré sur la tête d'Antoine la colère de son père, car le fermier a déclaré à son fils que, s'il n'épousait pas celle qu'il lui donnerait pour femme, il le déshériterait en vendant ses biens. Juliette est triste, sans espoir, elle se consume et elle ressemble à une jeune fleur rongée par un ver : tout le village l'aime et la plaint, et cependant elle se meurt d'amour.

Maintenant, ajouta Catherine, quel remède trouverez-vous à de pareils maux?... Abel garda le silence.

— Mais, continua Catherine, supposez qu'Antoine n'eût pas aimé Juliette, et que Juliette l'eût toujours adoré; dites-moi s'il

existerait pour une âme pleine d'amour, un malheur plus grand?

En prononçant ces derniers mots, sa voix tremblait, elle regardait Abel avec anxiété, et elle attendait sa réponse, comme la fleur d'été brûlée par les feux du soleil attend la rosée du soir.

— Il me semble, répondit Abel d'un ton indifférent, que le véritable amour finit par vaincre tous les obstacles; les bonnes fées triomphent toujours...

— Triompherais-je?..... se demanda Catherine.

Depuis ce jour, Catherine vint souvent causer avec Abel; et la pauvre enfant aima le fils du chimiste avec la même ardeur que Juliette aimait Antoine.

Cependant le bruit se répandait dans le village qu'il y avait à la chaumière de la colline un jeune homme beau comme le jour,

ravissant et céleste, et qu'un démon infernal servait; qu'il avait hérité du chimiste le pouvoir de commander à la nature; qu'il avait des entretiens avec des fées, des lutins, que l'on comprit sous la dénomination d'*esprits;* et qu'enfin, on le voyait quelquefois le soir, au clair de la lune, causer avec un revenant qui voltigeait comme une ombre. Ces bruits coururent par toute la contrée, et, ce qui les accrédita, ce fut la défense que le curé fit dans un prône, aux jeunes filles, d'aller à la colline.

Cependant Abel aimait Catherine, mais comme on aime une sœur, et il se nourrissait toujours de ses douces rêveries. Il était d'autant plus dévoré du désir de voir une fée, que ses songes lui offraient souvent des images fantastiques qu'il embrassait avec ardeur, et qu'il croyait quelquefois, à son réveil, avoir réellement vues.

Il faisait ses confidences à Catherine, qui contenait ses larmes, mais qui, en s'en allant, pleurait de se voir dédaignée pour des êtres imaginaires que le curé lui avait dit ne pouvoir jamais exister. Elle espéra que son tour arriverait.

Elle venait toujours voir Abel le matin, parce que c'était un matin qu'elle l'avait rencontré pour la première fois : de manière que ces courses à la colline n'avaient encore été remarquées de personne; et d'ailleurs, son père connaissant son innocence et l'horreur qu'il lui avait inspirée pour la colline, ne concevait aucun soupçon.

Cependant, lorsqu'un jour Catherine s'aperçut qu'elle devait aimer Abel sans espoir d'en être aimée, elle commença à pâlir : le changement de sa figure et de ses manières n'échappa point à l'œil du maréchal-des-logis des cuirassiers de la garde, Jacques Bontemps,

qui, tous les soirs, lui faisait sa cour. Il remarquait que, depuis un certain temps, il n'était pas vu aussi bien par Catherine qui, le comparant avec Abel, dont les manières étaient naturelles, élégantes et naïves, ne trouvait plus le ton brusque, les gestes dégagés et le langage de Bontemps d'aussi bon goût. Néanmoins il se flattait toujours de l'épouser, car il avait reçu une lettre qui lui donnait beaucoup d'espoir : en effet, son ami le garçon de bureau, venait d'être nommé à la place importante de garçon du cabinet particulier du ministre. Ce fut alors qu'il rédigea une pétition au ministre pour avoir la place de percepteur, et il l'envoya à son ami pour la poser sur le bureau de l'Excellence, à la première occasion. Il passa un temps infini à rédiger sa pétition, mais enfin il accoucha, après quinze jours de réflexions, d'un morceau curieux que nous transcrirons littéralement.

« * Monseigneur,

« Votre Excellence apprendra avec surprise « que dans la commune de V*** il n'y a pour « percepteur qu'une vieille *ganache* qui, dans « la machine dont votre Excellence est l'âme, « se trouve un rouage sans cambouis : cela « étant, Jacques Bontemps, maréchal-des-logis, « auquel, par parenthèse, on a refusé une pen- « sion de retraite, parce qu'il lui manquait un « an de service, *vu qu'on* l'avait bien licencié « exprès; *mais*, attendu que votre Excellence « n'était pas ministre alors, on ne peut lui en « faire un reproche, *mais qu'il* n'en est pas « moins sans pension.

« Cependant, il va, sans faire d'embarras, « vous prier, Monseigneur, de lui donner la « place du percepteur. Toutefois Monseigneur,

* Copié sur l'original.

« fera bien de l'admettre à la retraite, parce « que le pétitionnaire ne veut que la place « du percepteur, et non lui nuire dans votre « esprit : il ne vous en coûtera, Monseigneur, « qu'un trait de plume; et le soussigné pétition- « naire a le plaisir de vous faire souvenir qu'il « se trouvait de garde à la porte de son Excel- « lence avant qu'elle fût ministre, *et qu'il* l'a « sauvé des Cosaques, sans quoi Monseigneur ne « serait pas son Excellence aujourd'hui.

« Le pétitionnaire ne doute pas des senti- « mens de reconnaissance de Monseigneur, « avec lequel il a l'honneur d'être, etc.

« Jacques Bontemps. »

Cela fait, il rassembla toute la somme de ses idées pour faire un précis dans le même genre de l'affaire de la commune, et l'envoya à un de ses anciens généraux, en lui recommandant de le remettre à un conseiller d'État,

« afin, disait-il, de faire rendre sur-le-champ une ordonnance du roi. »

Après de telles dépêches, Jacques Bontemps déclara au père de Catherine qu'avant un mois il serait, lui Bontemps, nommé percepteur, et que le procès de la commune serait terminé. L'ancien bedeau répondit qu'alors Catherine deviendrait sa femme, et Catherine poussa un soupir.

VI.

LA FÉE DES PERLES.

Abel avait fini par désespérer de voir jamais une fée, et, depuis trois ou quatre jours, il avait même resserré tous ses livres de féerie, qu'il savait par cœur, ayant enfin résolu de ne plus les ouvrir. Comme tous ceux qui commencent à douter d'une chose sur laquelle

ils ont placé leur bonheur, il s'abandonnait à une mélancolie douce : il trouvait du vide en lui-même, et pensait à Catherine. Tous les élemens de l'amour étaient en lui sans qu'il fût amoureux. Son activité de pensée se repliait dans des rêveries sans objet qui le plongèrent, pendant l'absence de Catherine, dans une sorte d'engourdissement moral. En un mot, il éprouvait ce besoin d'aimer qui nous obsède au sortir de l'enfance et qui donne aux premières amours tant de charme et tant de ferveur.

Un soir, après avoir contemplé pendant long-temps l'aspect du ciel, Abel, dans son langage oriental, apostropha le firmament : — Nuages, dit-il, qui souvent vous arrêtez sur le sommet des montagnes, et déposez le génie qui rafraîchit la terre, envoyez sur ma chaumière quelque lutin léger qui m'instruise, ou qui me prescrive quelque entreprise diffi-

cile où je puisse mettre toute mon âme; qu'il m'ordonne de me précipiter dans un lac, au fond duquel je dois trouver les lions qui gardent une jeune fée, assise sur un diamant, et endormie depuis des siècles par les artifices d'un cruel enchanteur. Étoile, conduis-moi vers celle que je dois aimer.... Rayon divin qui pars du sein de la reine des nuits, guidez-moi dans la contrée où se trouve Farucknaz, où le *Roc* déploie ses ailes, où s'élèvent les mille colonnes d'or des châteaux des fées.

— Ah! bientôt, dit-il à Caliban qui l'écoutait sans le comprendre, bientôt! demain peut-être, je fouillerai la cheminée, et nous irons autre part : car les princes, dans mes contes, vont par le monde, et c'est ainsi qu'ils rencontrent des fées, déguisées en mendiantes, en vieilles femmes; mais, ajouta-t-il, comment abandonner le champ où repose ma mère?....

et Catherine, et toi, Caliban, qui ne peux plus marcher.

Caliban lui baisa la main.

— Je voudrais aimer !.... s'écria Abel : mes fleurs, ma chaumière, mes plantes ne me suffisent plus !... je suis seul !... ô fée des amours !... bonne fée qui avez si bien servi le Prince lutin, venez à mon secours!

Il rentra, se coucha tristement sur son lit, dans le laboratoire, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil, ainsi que Caliban qui habitait une chambre éloignée de la sienne.

Il était environ minuit : le plus profond silence régnait autour de la cabane et n'était troublé que par le vent frais de la nuit, qui balançait mollement les branches des arbres ; quelques chouettes criaient dans le lointain : la lune était cachée par de gros nuages. Abel rêvait qu'une fée allait paraître, il entendait dans son rêve les accords enchanteurs d'une

musique tout aérienne, et au milieu des sons il écoutait avec ce ravissement pur d'une âme dégagée du corps la voix argentine de la fée. Il s'éveille en sursaut, la douce musique du rêve continue.... bientôt elle cessa... Quel spectacle!

Pour en donner une juste idée, il faudrait pouvoir décrire le tableau d'Endymion, montrer Abel, tout aussi beau que le berger aimé de Diane, couché dans cette attitude si gracieuse, et coloré, comme lui, par la lueur amoureuse qui annonce la déesse; mais ici, dans le laboratoire, la déesse était arrivée! Abel stupéfait a vu sortir de sa cheminée l'objet de ses rêves, une fée, mais la plus jolie des fées, la fée des amours!.....

Elle s'avance au milieu d'un nuage de lumière blanche comme celle d'une étoile; cette lumière est produite par une lampe de bronze que la fée a laissée dans la cheminée, et

qu'alors Abel ne peut plus voir. Cette lampe d'une forme antique jette un éclat qui semble un rayon céleste et qui illumine le laboratoire. Abel croit encore rêver, il s'abandonne, le col tendu, au délice de contempler celle dont il vient d'entendre la voix enchanteresse.

Le chant et la musique ont cessé... Du sein de son trône de lumière, la fée semble insulter la terre qu'elle dédaigne de toucher de ses pieds de neige. Elle est habillée d'une étoffe blanche tellement éblouissante que l'image qu'Abel s'était faite des vêtemens d'une fée est surpassée. Ses cheveux noirs comme du jais étaient parsemés de perles dont la blancheur charmante, plus douce que celle du diamant, faisait ressembler sa tête à une touffe de verdure chargée de mille gouttes de rosée.

Une ceinture de perles entourait une taille svelte, légère et voluptueuse : un collier de

perles à quinze rangs ne fut distingué qu'avec peine par Abel, parce qu'il semblait se confondre avec la peau de la fée, tant elle était blanche ; à ses bras polis, délicats et satinés, brillaient des bracelets de perles, et sa robe était brodée de perles. Elle tenait une baguette de nacre de perle, et du sommet de sa tête pendait, par derrière, un voile léger.

Cette fille de l'air était petite, mignonne, vive, légère, mais rien ne pourrait donner l'idée de son visage. Il renfermait tous les caractères : la bonté, alliée à la fierté douce, la grandeur, l'amour, la grâce, et ce charme indéfinissable qui résulte de l'envie de plaire. Ses yeux vifs, pleins d'un feu humide, avaient ce cercle noir qui en double l'éclat, et ils avaient de plus cette étonnante expression de volupté que donne une large, longue et belle paupière lorsqu'elle s'avance sur le milieu de l'œil, et qu'elle semble cacher la prunelle

où brille tout le feu de l'amour : sur sa joue en fleur resplendissait l'éclat d'une pomme brillante, et sa bouche souriait comme une rose qui s'ouvre, en laissant voir des dents rivales des perles de sa toilette. Son divin sourire annonçait une pensée pure et fraîche comme son haleine, et la pose élégante de son col, qui s'élevait du milieu de la courbe gracieuse de ses épaules comme une colonne d'albâtre, indiquait qu'elle avait étudié la majesté dans les cieux. Son sein, tout voilé qu'il était par une gaze aérienne, fut dévoré par l'œil *charmé* d'Abel qui, dans le silence de la nuit, put entendre le murmure de ces globes d'ivoire.

Voir tout cela fut l'affaire d'une minute; Abel semblait craindre que son souffle ne fît envoler cette apparition divine, et il n'osait regarder la fée dont les yeux lui parurent deux étoiles du ciel. La fée se complaisait à jouir de

l'étonnement d'Abel, et son regard était celui d'une admiration curieuse. Elle baissa et leva ses yeux tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin Abel, entendant la respiration de la fée, ne douta plus de la réalité de cette brillante apparition; il se prosterna, et, levant son visage angélique, il lui dit avec enthousiasme et avec la voix de l'adoration :

— Tu es sans doute la *fée des Perles?*...

Elle sourit et baissa la tête en signe d'approbation : ce doux mouvement faisant briller un gros diamant qui se trouvait au milieu de son front pur, Abel crut que le nuage de lumière tremblait par secousses, et décrivait des cercles multipliés, comme lorsque l'on jette un caillou dans une eau limpide.

— Belle fée des Perles, continua-t-il avec une ingénuité charmante, vous avez donc entendu ma voix?... Prenez avec vos blanches mains, prenez les rênes de ma vie! je veux

vous appartenir tout entier, si toutefois j'en suis digne, mais l'offrande d'un cœur pur est, je crois, ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Ah ! venez quelquefois dans ma chaumière, je vous chercherai les larmes du repentir, si c'est votre emploi de les recueillir : je vous élèverai des temples, des autels, je vivrai pour vous, je... mais parlez, je tremble que vous ne soyez que la fille d'un rêve.

Raphaël nous a représenté des anges, des séraphins, agenouillés devant l'Eternel, et il a rassemblé la perfection humaine dans une posture qui, malgré son humilité, brille de grâce; leurs visages resplendissent et semblent jeter un reflet sur la terre qu'ils couvrent des milliers de boucles de leurs chevelures d'or : tel était Abel en prière devant sa fée. Elle l'admirait, et un instant son teint de lis devint plus blanc et sa rougeur plus vive, ses yeux brillèrent, et une expression divine erra sur

sa figure radieuse. Quand Abel eut fini sa prière, elle agita doucement sa tête et prononça ces mots :

— Abel, je verrai si tu seras digne de ce que tu demandes : pendant quelque temps je viendrai me glisser dans ta chaumière, comme le rayon de lune qui répand une lueur argentée et brille au milieu des nuits !... si tu le mérites, je serai ton amie, ton étoile, et..... Elle s'arrêta comme si elle eût craint de faire une trop grande promesse.

En entendant cette voix d'ange qui se glissa dans son oreille comme les derniers sons d'une harpe, Abel resta frappé d'étonnement : cet organe allait droit à son cœur, il écoutait de l'âme ces accens qui paraissaient sortir de celle de la fée. La douce musique qui avait précédé cette apparition n'était pas plus suave que ce doux accord.

— Ah ! s'écria-t-il, quand transporté sur

un nuage, j'entendrais les divins accents des harpes d'or dont Catherine m'a dit que les chérubins jouaient devant son Dieu, je n'aurais pas autant de plaisir que m'en donne une syllabe prononcée par vous!... L'oiseau qui chante avant de mourir, le rossignol, le *loxia* d'or, et le baiser d'une mère ne sont pas plus doux. O fée des Perles, n'êtes-vous pas la reine de toutes les fées, comme la perle est la reine de l'Océan?

La fée lui sourit, et l'enivra par ce sourire: — Si j'étais éternel, s'écria-t-il avec force, un sourire pareil tous les mille ans, et je serais heureux!... mais souriez-moi encore?... et je meurs content : votre sourire me charmera jusque dans la nuit de la tombe; j'aimerais mieux la mort avec ce souvenir que la vie sans vous!...

— Abel, adieu, dit-elle d'une voix tendre. Abel se prosterna, et quand il releva sa tête.

l'obscurité la plus complète régnait : la fée avait disparu comme elle était venue, et le jeune homme s'efforça en vain de distinguer la place qu'elle avait occupée ; il ne vit, pour nous servir de l'admirable expression de Milton : *Il ne vit que les ténèbres, et n'entendit que le silence.* Cependant il distingua dans le lointain un bruit sourd comme celui du tonnerre; alors, il courut hors de la chaumière, il gravit la colline, et vers la forêt il aperçut un char lumineux emporté avec la rapidité d'un nuage des tempêtes. Il rentra, et jusqu'au jour il ne put dormir, il voyait toujours la fée des Perles et son nuage de lumière : il entendait cette douce voix et se précipitait comme pour saisir le pied lumineux qu'il avait vu briller dans un cothurne d'une étoffe argentée ; il se frottait parfois les yeux, mais il ne pouvait douter.

Au jour, il eut la preuve de l'apparition

céleste : le tabouret de sa mère était devant la cheminée, et il trouva dessus quelques perles détachées de la robe de la fée. Il voulut visiter la cheminée : il trouva à ses pieds les débris d'un énorme bocal que son père avait placé sur le manteau de la cheminée, et sur l'étiquette duquel Abel se souvint d'avoir toujours lu le premier mot, *Esprit.*

— C'est cela, se dit-il, mon père tenait là la fée enfermée, et son temps a fini cette nuit.

Enfin, il entra dans la cheminée, et il aperçut que, dans l'un des côtés, son père, lorsqu'il l'agrandit avec Caliban, avait laissé un petit escalier pratiqué dans le roc, et sur quelques marches il vit encore des perles.

Alors il courut réveiller Caliban et lui raconta la venue de la fée. Le vieux serviteur se réjouit, et lorsque son jeune maître eut fini, il lui dit : — Abel, je deviens vieux et je mourrai bientôt : il faut demander à ta fée,

pour t'éviter la peine de cultiver le jardin, de moudre le blé et de semer les légumes, de le faire faire par des lutins.

— Si elle pouvait te faire vivre toujours, dit Abel, mais les fées n'en ont pas le pouvoir. Cependant ce point étant douteux, il se promit de revoir le *Cabinet des Fées* et de chercher des exemples. Alors Caliban se réjouit, espérant qu'à quelque page oubliée Abel trouverait un brevet d'immortalité pour eux.

Abel sortit, et le premier objet qui frappa ses regards fut, à une centaine de pas de la chaumière, une masse blanchâtre qu'il n'avait pas coutume d'y voir. Il se souvenait bien qu'à cette même place il existait quelque chose auparavant; mais ce ne fut qu'après une grande heure de méditation qu'il se rappela que c'était l'énorme buisson qui lui avait caché Catherine, la première fois qu'elle s'aventura sur la colline. Il y courut; il vit que

le buisson avait été brûlé, pour découvrir une énorme pierre autour de laquelle il croissait et qu'il dérobait à tous les regards. Cette pierre était carrée, et il aperçut des caractères bizarres tracés sur la table qui recouvrait cette espèce de monument rustique. Au bas de ce bloc carré se trouvait une dalle extraordinairement large et vaste ensevelie depuis longues années sous le terrain : on avait bêché la terre, et cette dalle blanche, au milieu de laquelle se trouvait un gros anneau de fer, était alors dégagée de tout ce qui l'avait cachée depuis si long-temps, puisque le buisson avait pu y croître. Ce travail assez considérable eut lieu sans qu'Abel eût pu l'entendre, et cette réflexion lui fit penser que c'était un tour de la jolie fée des Perles, et que ce monument et ses caractères hiéroglyphiques signifiaient des choses bien importantes. Il se coucha par terre, l'oreille sur la dalle, et il entendit un

bruit sourd qu'il prit pour celui de quelques lutins, mais qui, réellement, était produit par la même cause qui fait bruire l'onde de la mer dans les coquillages que les enfans approchent de leur oreille.

Il se releva et chercha un sens aux caractères, mais ce fut une chose impossible, car ils n'en avaient point, quoiqu'Abel y pût distinguer quelques chiffres effacés par le temps.

Il regardait encore ce singulier monument lorsqu'il entendit un pas léger comme celui d'un fantôme; il avança la tête et crut que c'était la fée; il aperçut Catherine qui, malgré son chagrin, vint gaîment à sa rencontre. Abel ne put cacher un mouvement de dépit en voyant qu'il se trompait : ce geste ne pouvait échapper à l'œil de Catherine.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle en tremblant comme une feuille d'hiver.

— Je croyais, répondit-il avec un doux sou-

rire, qui pour le moment rassura la pauvre Catherine, je croyais que c'était la fée.....

— Quelle fée? dit-elle avec surprise.

— La fée des Perles, répliqua Abel avec des yeux brillans d'amour, oh! qu'elle est belle!.. Catherine, eh bien! qu'as-tu, tu détournes les yeux?....

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, je ne saurais voir les vôtres lorsqu'ils ont cette expression... et qu'elle n'est pas pour moi, pensa-t-elle.

— Qu'as-tu, ma petite Catherine? dit-il avec un doux accent; tu pleures? tu souffres donc?...

— Oh oui, je souffre! et Catherine sanglottait; elle se retourne et le voit pleurer : — Tu pleures aussi, reprit-elle, et sur-le-champ ses larmes parurent se sécher.

— Puis-je voir ta peine sans en éprouver? répondit Abel, n'es-tu pas ma sœur? puisque

tu es le seul être qui m'ait souri le premier sans être mon père, ma mère, ni Caliban.....

— Eh bien, dit Catherine en cachant son désespoir, quelle est cette fée?

Alors Abel, avec tout le feu du jeune âge, avec tout le feu de l'amour, lui fit une description animée et brillante de la vision céleste qu'il avait eue la nuit : à chaque instant, les phrases les plus énergiques d'un langage que le frottement de la civilisation n'avait pas encore altéré arrivèrent sur ses lèvres enflammées, et n'instruisirent que trop la malheureuse Catherine, qui écoutait encore avec plaisir cet arrêt de mort, comme un criminel repentant qui se fait un besoin de son supplice.

— Enfin, dit Abel en finissant et en montrant les cieux, ce n'est que par delà cette écharpe diaprée que naissent et vivent des fleurs aussi brillantes; elles viennent du parterre des jardins de ton Dieu, que j'aime encore

plus, depuis qu'il a permis que je visse des roses qui ont habité près de son trône, et qui en rapportent une rosée de lumière, de parfums, et de charmes dont la nature d'ici-bas n'a pas d'exemple. Oui, Catherine, la blancheur d'un lis vierge, les mille couleurs des oiseaux de l'Orient, le doux chant des cygnes, l'odeur de l'ambre, le visage des houris de Mahomet..... rassemble toutes les merveilles de la nature, et ce chef-d'œuvre sera au-dessous d'elle.....

— Vous l'aimerez?... dit Catherine en tressaillant et en épiant sa réponse.

— Je n'oserais, de peur que mon amour ne ternît sa pureté!....

— Mais si elle est belle, reprit Catherine, et qu'elle ne vous aime point?......

— Tu me soulèves trop de pensées! dit-il en se frappant le cœur, j'en ai trop là, elles m'étouffent!.....

— Vous l'aimez et elle vous aimera, dit alors Catherine en fondant en larmes; car une femme qui vous aura vu ne pourra jamais oublier la douceur de votre visage... Ayant dit, Catherine s'enfuit à travers les ronces en pleurant toujours.... mais elle s'arrêta, revint précipitamment; et, s'asseyant près de lui, sur la grosse pierre, elle lui dit : — Abel, sois heureux, et je serai heureuse...... Elle se leva et s'enfuit.

Le jeune homme pensif la suivit des yeux. Pendant quelque temps, il ne pensa plus à la fée des Perles. Les discours et les regards expressifs de Catherine lui revinrent à l'esprit, mais ce ne fut qu'une vague préoccupation ayant sa source dans un sentiment confus qu'il ne chercha point à s'expliquer.

VII.

LA LAMPE MERVEILLEUSE.

Pendant plusieurs jours, l'âme d'Abel vécut du souvenir que lui laissa l'apparition de la fée des Perles; mais bientôt il ressentit un besoin de la revoir qui arriva promptement à l'impatience : il se tenait éveillé pendant la nuit, afin de ne pas perdre un seul moment la

vue de la jolie fée quand elle viendrait. Il se parait avec recherche, il baignait ses cheveux dans l'eau claire de la fontaine, tandis que Caliban tâchait de rendre le beau col brodé aussi blanc que la neige ; puis Abel tressait sur sa jambe les nattes qui rattachaient ses sandales de bois, sur lesquelles son pied ressemblait au pied d'une statue antique.

Un soir, il cueillit avec Caliban un énorme bouquet de roses, et il les effeuilla dans le laboratoire qu'il tapissa de feuillages. Il nettoya la cheminée par laquelle descendait la petite fée, et il y attacha des rameaux de lilas, afin qu'elle trouvât un chemin parfumé.

La nuit suivante, à l'heure de minuit, heure que les fées, que toutes les fées chérissent, parce que le silence et le mystère qui plaisent à leurs âmes aimantes règnent alors partout, une musique d'une douceur divine se fit entendre dans la chaumière, unie au chant argentin et

caressant de la *fée des Perles*. Cette mélodie semblait descendre des nuages. Abel se réveilla aussitôt et vit la fée au milieu de son cortège de lumière, qui s'étendait sur tout le laboratoire comme le voile d'air que l'on remarque quelquefois sur la terre quand, par un beau jour de printemps, on regarde une vallée du haut de la colline.

La charmante fée s'était assise sur le fauteuil vermoulu, et regardait dormir son protégé : aussitôt qu'Abel ouvrit les yeux, elle cessa de chanter, et son visage prit une expression moins tendre. Abel, qui, depuis la première apparition, se couchait habillé, se leva et fut se mettre à genoux à quelques pas de la *fée*. Un moment de silence régna entre eux, car elle paraissait prendre plaisir à l'admiration du jeune homme, dont les regards la parcouraient avidement, comme s'il eût revu après une longue séparation un ami tendre-

ment aimé. Enfin il lui dit avec une naïveté charmante :

— Vous avez donc cassé la grande bouteille où mon père vous avait renfermée ?

— Oui, répondit-elle en souriant, et c'est parce qu'il m'a tirée des mains d'un enchanteur, mon ennemi, que j'ai juré de vous protéger ?.....

— De me protéger !... répéta-t-il lentement avec l'accent du regret et le regard du reproche.

— Que me voulez-vous de plus ?... dit la fée, qui le comprit parfaitement.

— Je ne sais, répondit-il ; mais après un moment de silence et d'hésitation, il ajouta avec cet air à la fois soumis et passionné qui prête tant de force aux paroles d'amour : — Je voudrais ne jamais vous quitter !...... ne m'avez-vous pas rendu la vie que je mène insupportable ? Que deviendrais-je si je ne pensais

pas à vous et si votre image ne remplissait pas tous mes momens?... Une chose maintenant ne me plaît qu'autant qu'il peut y avoir du rapport entre elle et vous. J'avais du bonheur plein mon âme en cueillant ces roses, parce que vous deviez en fouler les feuilles que j'ai répandues ici. Autrefois, j'aimais les fleurs pour les regarder, j'aimais à écouter le murmure de notre fontaine, je contemplais, sans rien souhaiter, la campagne et le ciel : aujourd'hui, tout cela n'a du charme pour moi que parce que je crois vous voir et vous entendre dans tout. Belle fée, j'ignore en quels lieux est votre demeure.... mais je suis certain que vous êtes là aussi!... Et il montrait son cœur.

La fée l'écoutait avec plaisir (car les fées sont des femmes). Elle lui montra, du bout de sa baguette de nacre, l'escabelle, comme pour lui dire de s'y asseoir; Abel s'y

plaça avec timidité et en regardant toujours la fée. En s'asseyant, il aperçut la belle lampe qui brillait dans la cheminée, et, pendant un instant, il la considéra avec surprise et en silence. La fée le regarda et parut deviner sa pensée; elle sourit.

— Belle fée, dit Abel, pourriez-vous prolonger l'existence de Caliban ?

Elle remua la tête en signe de refus, et répondit de sa douce voix : — Nous pouvons donner ou ôter la vie, mais non la faire durer plus qu'il n'est marqué; Dieu nous l'a défendu.

— Vous reconnaissez donc le Dieu de Catherine ?

— Qu'est-ce que Catherine ? s'écria la fée en sortant de l'espèce d'impassibilité dans laquelle elle s'efforçait de rester ; n'est-ce pas une jeune et jolie fille que vous aimez ?

— Oh! non, je ne l'aime pas !... repartit

vivement Abel; car nous rions ensemble, je lui prends la main ; à ses côtés je reste maître de moi-même. Enfin je la chéris comme une sœur.... elle avait du chagrin l'autre jour, et j'ai pleuré avec elle !....

— Abel, écoutez ! si vous avez quelque demande à me faire, parlez ! je puis vous accorder tout ce que vous voudrez !.....

— Je ne veux rien pour moi, s'écria-t-il avec douceur, car en ce moment je suis heureux ; mais je sens que j'aurais du plaisir à revoir encore mon père, ma tendre mère la *fée Bonne* : vous devez les connaître, faites que je jouisse une fois de leur doux aspect.

— Il faudra, répondit la fée, que je consulte mes livres, et, si cela se peut, je vous les montrerai.

— Ah ! douce fée, s'écria Abel, je voudrais bien voir aussi votre palais, le lieu de votre séjour habituel !

— Et pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce qu'alors, dit Abel, je vous verrais toujours là, et vous ne seriez presque jamais absente pour moi.

Elle parut vivement touchée de cette réponse, et elle promit à Abel de satisfaire ses souhaits. Elle jeta sur lui un regard plein de complaisance et peut-être même d'un sentiment encore plus délicat, et elle fit un mouvement pour se retirer. — Ah ! restez ! dit Abel en saisissant sa jolie main, qu'elle retira soudain. Le pauvre jeune homme, lisant le dédain sur le visage de la fée des Perles, crut l'avoir offensée ; il se retira tout honteux, la regarda de l'air d'un coupable qui implore sa grâce, et une larme roula dans ses yeux.

La fée, tout émue, se rapprocha de lui et approcha sa main des lèvres du jeune homme. Abel y déposa un baiser tendre et

respectueux, et il sentit cette douce main trembler.

Dans cette seconde entrevue, la fée était déjà comme gênée : elle n'avait plus sur sa figure cet air riant qu'Abel remarqua la première fois ; mais le fils du chimiste était trop ému lui-même pour s'apercevoir de ce changement. La fée regarda avec attention le laboratoire et surtout les habits du chimiste et de sa femme ; puis elle se tourna vers Abel et lui dit : — La rosée va se distiller sur les fleurs, l'aurore se lève; voici l'heure où nous disparaissons ! adieu... Puis, légère et gracieuse, elle saisit sa lampe brillante, et, s'élançant dans la cheminée, elle s'éleva en l'air comme un jeune écureuil qui gravit un arbre en se balançant mollement sur les branches et jouant avec les feuilles.

Abel resta tout étourdi : cette seconde visite de la fée avait développé le sentiment qui, depuis la première, flottait indistinctement dans

l'âme du naïf jeune homme. Pourtant ce n'était point encore de l'amour dans le sens restreint de ce mot, car il y manquait l'espoir. Après le départ de la fée, Abel se souvint de l'expression singulière que prenait par instant le visage de cette céleste créature et de l'embarras inexplicable pour lui qu'elle révélait alors dans sa contenance. Il demeura jusqu'au jour plongé dans cette méditation, et Caliban le trouva dans la posture où la fée l'avait laissé.

— Caliban, elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas retarder l'instant de ta mort... Caliban regarda la terre avec tristesse, et, lorsqu'il releva la tête, Abel aperçut une grosse larme qui roulait dans les rides du vieillard.

— Abel, il faudra donc que je te quitte!.... au moins tu me mettras avec ton père, n'est-ce pas?.... Abel le lui promit.

Quelques jours après, la fée lui apparut en-

core, et vint l'avertir qu'il devait se résoudre à courir les plus grands dangers s'il voulait voir le palais qu'elle habitait. Abel lui répondit que rien ne pouvait l'arrêter devant une telle perspective. Alors la fée lui donna sa baguette de nacre, qui, pour cette fois seulement, obéirait aux ordres qu'un étranger lui intimerait ; et elle lui parla ainsi : — Demain, Abel, lorsque toute la nature sera ensevelie dans le sommeil et que tu auras entendu minuit sonner à l'horloge du village, alors tu frapperas de cette baguette la pierre qui se trouve à cent pas de ta chaumière ; elle se lèvera et t'ouvrira un gouffre dans lequel il faudra te précipiter ; lorsque tes pieds auront rencontré le sol, tu marcheras hardiment jusqu'à ce que tu voies une lumière qui ne sera visible que pour toi seul et qui te guidera vers mon palais. La fée disparut comme les autres fois. Abel tenait à la main la baguette magique, et il ne cessait de la baiser en pensant

que les mains de la fée l'avaient touchée. Il ne savait qu'en faire : à chaque instant il la plaçait dans un endroit, puis dans un autre, s'éloignait et revenait la voir comme si c'eût été la fée elle-même.

Au temps où Napoléon tenait l'Europe courbée sous sa main puissante et paraissait aux hommes environné d'un éclat surhumain, il confia son portefeuille à un jeune auditeur qui devait le suivre à l'armée.

L'auditeur, quand il eut le portefeuille, ne sut plus qu'en faire : il consultait tout le monde, demandant comment on tenait le portefeuille d'un empereur, et dans quelle substance précieuse on l'enfermait. Il ne le quittait pas des yeux, comme si Napoléon et son génie y fussent contenus. Si quelqu'un passait à côté, il le regardait avec inquiétude : quelqu'un venait-il le voir ? avant de lui demander comment il se portait, il lui faisait

voir le portefeuille ; il répétait à tout le monde qu'il avait chez lui un portefeuille de S. M. ; enfin, il était fou… Ainsi en fut-il d'Abel et de la baguette de la fée, si ce n'est que les folies de l'amour prouvent une organisation encore jeune, et que les singeries de l'auditeur annoncent une âme étroite. On juge si Abel attendit avec impatience que l'heure indiquée arrivât.

Caliban voulut absolument l'accompagner, et ils furent tous les deux à minuit auprès de la pierre en question. Lorsque le dernier coup de l'horloge retentit dans les airs, Abel frappa bien doucement la dalle, et elle se leva brusquement : alors l'ouverture vomit sur-le-champ une grande quantité de flammes, et Caliban regarda Abel avec effroi ; mais l'intrépide jeune homme, fermant les yeux, s'élança dans le cratère de ce petit volcan, et Caliban l'y suivit. Ils tombèrent sur une ma-

tière molle et flexible, qui les reçut avec complaisance : ils entendirent la pierre retomber avec fracas, et ils se trouvèrent dans la plus affreuse obscurité. Abel se releva, et, mettant sa main en avant, il marcha courageusement en appelant Caliban ; mais il n'entendit plus ce fidèle serviteur : il tâtonna partout pour le retrouver, ce fut en vain ; alors il se décida à marcher en avant. Il erra longtemps sans rencontrer aucun obstacle : le plus profond silence régnait, ainsi que la plus grande obscurité : il chemina si long-temps, toujours entouré de ce cortège de terreur, qu'il crut que la nuit devait s'être écoulée. Tout à coup un bruit horrible dont il n'avait jamais eu l'idée retentit comme un coup de tonnerre, la voûte sous laquelle il marchait en fut ébranlée et sembla près de s'écrouler. Après ce premier frisson de crainte involontaire, il se remit à marcher ; mais, à chaque

instant, le bruit se renouvelait et semblait se rapprocher. Abel s'arrêta et s'assit sur une pierre froide : là, le plus terrible spectacle vint l'épouvanter. En effet, ses yeux se portaient toujours en avant par un mouvement naturel, et il cherchait à voir : cet effort le fatiguait, ce fut alors que le bruit cessa, et que, dans le lointain, un point lumineux et blanchâtre commença à paraître. Insensiblement, cette lueur s'étendit, prit un corps, et ce corps était celui d'un géant qui, avec une massue, s'approcha brusquement et leva sur la tête d'Abel le tronc d'arbre qu'il faisait mouvoir. Abel se leva et courut au géant ; mais il entendit un rire effroyable, et le géant se mit à danser et à reculer en sautillant et tenant toujours sa massue levée. Alors Abel courut avec rapidité sur cette épouvantable vision : lorsqu'il fut sur le point de l'atteindre, le géant se résolut en une ligne d'une finesse ex-

trême, et se changea en un serpent qui siffla de toutes ses forces, et s'élança à chaque instant sur Abel, qui, dans cette perplexité, cherchait à l'atteindre avec la baguette de nacre. Au moment où il le toucha de sa baguette, il se recula jusqu'au lointain le plus obscur; et là, il revint avec fureur; pendant la route, il se changea tout à coup en squelette, son corps se balança sur deux os desséchés, et Abel vit le jour à travers ses côtes vides, il entendit crier les ossemens, enfin un rire de l'enfer éclata et le glaça de terreur. En cet instant, la fée et tous ses rians prestiges se présentant à son imagination, il ferma les yeux et se mit à courir en avant; lorsqu'il fut las, il s'assit, ouvrit les yeux et ne vit plus rien. Il se releva et continua sa route : bientôt il aperçut une lueur douce au bout du souterrain qu'il venait de parcourir, et lorsqu'il l'atteignit il ne vit plus que les

eaux d'un lac qui réfléchissait une multitude de lumières.

Bientôt il se trouva dans une grotte tapissée de coquillages plus rares les uns que les autres : cette grotte était au bord d'un lac limpide que des arbres lumineux entouraient de tous côtés. Une barque dorée flottait devant le hardi jeune homme, qui s'élança sur-le-champ dans la nacelle en essayant de la guider vers un magnifique pavillon chinois qu'il voyait pour la première fois en réalité. Aussitôt qu'il fut dans la barque, des deux côtés de la rive une douce musique répandit dans les airs les sons les plus harmonieux.

Abel jouissait du plus magnifique spectacle qui pût flatter son âme amie du merveilleux : il naviguait sur un lac au milieu d'un océan de lumière qui effaçait l'éclat des étoiles d'un ciel pur comme l'onde qui caressait sa barque par des flots lumineux. Il voyait un pavillon

chinois s'élever du sein des eaux, et chaque angle, chaque pointe était garnie d'une perle grosse comme un œuf, et contenait une lumière qui, à travers cette enveloppe orientale, jetait une lueur mystérieuse comme la fée de ce lieu. Les eaux paraissaient se perdre sous le pavillon divin, à travers les vitraux duquel il apercevait des figures se mouvoir et danser comme des sylphes.

Lorsque sa barque aborda contre le pavillon, il entendit une musique délicieuse et les cris de joie de la troupe des fées qui dansaient. Il sortit, et tout à coup deux grands et forts inconnus s'emparèrent de lui, le jetèrent dans une espèce de boîte et l'emportèrent avec une extrême rapidité : il voulut briser la caisse dans laquelle il se sentait pressé, mais les éclats de rire qui suivirent ses vains efforts lui rappelèrent que les forces humaines étaient impuissantes contre les enchantemens des fées.

Enfin, le même bruit qu'il avait entendu pendant sa course pénible se fit entendre, sa prison parut se briser, et il se trouva seul, au milieu d'un nuage blanchâtre, dans un lieu qui ressemblait à tout ce qu'il se figurait du palais d'une fée.

C'était un salon circulaire : la coupole était soutenue par des colonnes de marbre blanc, et l'intervalle de chaque colonne était garni d'une étoffe rouge très précieuse qui se rattachait par des griffes de lion en or à la frise. Le parquet, composé de bois précieux, offrait les dessins les plus ingénieux : un lustre qu'il crut de diamans pendait du milieu de la voûte qui lui semblait un ciel, tant elle était peinte avec habileté, et ce lustre jetait des feux dont il ne put soutenir l'éclat. Du sein de quatre trépieds d'or s'exhalaient les plus doux parfums : tout autour de ce salon merveilleux régnait un divan où se trouvaient des cous-

sins de pourpre en profusion, et la richesse du bois était encore augmentée par des dorures. Entre chaque colonne s'élevait un piédestal en bronze, sur lequel il vit de belles statues élevées en l'honneur des fées les plus célèbres ; il y lut les noms de la fée *Urgèle*, la fée *Gentille*, la fée *des Eaux*, etc.

Dans sa surprise, il n'aperçut pas d'abord une porte ouverte, et il fallut que de la pièce voisine il entendît une voix bien connue pour qu'il se précipitât sur-le-champ... autre étonnement !...

Il entra dans le lieu que la fée habitait toujours. La lumière venait d'en haut, mais elle était voilée par un immense plafond composé d'une étoffe blanche comme la neige, et plissée à mille plis, de manière que le jour avait une blancheur douce comme la fée elle-même.

Ce réduit divin était de forme carrée. Aux quatre coins, des piédestaux de cristal suppor-

taient des cassolettes d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves. Une fois qu'Abel fut entré, il n'aperçut plus la porte, parce que les murs (si c'étaient des murs) étaient garnis d'une substance précieuse d'un blanc mat, qui laissait briller de grandes coquilles de nacre de perles artistement posées, et dont les brillantes cannelures à couleurs changeantes décoraient ce boudoir de la fée. Le bas de chaque coquille contenait un gland de perle, fort bien imité, et la plinthe du haut et du bas de l'appartement était figurée par une ceinture de perles, large d'un demi-pied : les coquilles tranchaient, par le blanc azuré de leur nacre, sur le fond qui était d'un blanc mat. Tous les meubles, au lieu de bois, étaient en nacre et enrichis de sujets en argent mat, leur étoffe était le satin le plus brillant, broché de perles figurées par le dessin. Partout des fleurs, d'un blanc délicat, répandaient

leur odeur de jasmin, d'oranger, de myrte. Au milieu de la pièce, un vaste bassin d'albâtre sculpté contenait un Amour soufflant dans une conque une eau limpide qui jaillissait à moitié de la hauteur de l'appartement, et s'échappait ensuite par la colonne de marbre, sur laquelle le bassin était posé : cette eau murmurante rafraîchissait l'air et disposait à la rêverie. Enfin, au fond de cette espèce de nuage de blancheur, Abel, stupéfait d'une telle recherche, aperçut sur une estrade d'argent, la fée couchée sur un lit qui lui sembla de rosée, tant étaient blancs les tissus qu'elle foulait. Une profusion de perles, semées sur tout ce qui lui servait, faisait reconnaître la fée des Perles, et sa beauté était si vraie, si brillante, qu'aussitôt qu'on la regardait, la magnificence du lieu disparaissait et l'on ne voyait plus qu'elle.

Sur un *somno* d'argent mat, la belle lampe de bronze jetait un éclat d'une douceur mys-

térieuse, en ne laissant de jour que ce qu'il en fallait pour apercevoir la beauté de cet asile qu'une lumière trop vive aurait rendu fatigant pour l'œil.

La jolie fée se leva, courut vers Abel : il n'entendit pas le son de ses pas, car elle marchait sur un tapis blanc comme la neige; enfin il était plongé dans un tel ravissement, qu'il ne pouvait pas prononcer un seul mot. Il contempla la fée, tomba à genoux, posa sa tête amoureuse sur les pieds de la déesse, et les couvrit de baisers : les boucles de sa belle chevelure caressèrent les pieds de la fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Allons, relevez-vous, dit-elle d'un son de voix charmant, et ne faites pas de folies!..

Si Abel avait pu voir le coloris qui couvrit le visage de la fée, il aurait été au comble de

la joie. Elle entraîna le jeune homme sur un sopha de satin blanc : ils s'y assirent ensemble, et la fée lui reprenant sa baguette, frappa trois coups sur le *somno*.

Soudain une musique aérienne se fit entendre : Abel dans son extase saisit la main de la fée; ils restèrent à côté l'un de l'autre pendant tout le temps que dura la musique, et le pauvre Abel, ivre d'amour, confondit son âme dans celle de son amie. Ses yeux venaient mourir à chaque instant dans ceux de la fée, qui ne se fâcha point de ce muet hommage, et parut même y prendre plaisir. Enfin, au moment où trois voix divines chantèrent, dans une langue inconnue, un morceau dont chaque note était un accent de l'amour, Abel et la fée se serrèrent mutuellement les mains, rougirent ensemble, et leurs cœurs battirent à l'unisson; alors, insensiblement, la fée retira sa main, et Abel crut avoir tout perdu, quand il ne sentit

plus les doigts délicats de cet ange d'amour et de beauté.

— Pourquoi, dit-il, pourquoi vous ai-je demandé à venir en ces lieux? je ne puis plus vivre sur la terre, mais bien dans ce nuage que vous habitez : ma chaumière, mon jardin, mes fleurs, vous m'avez tout enlevé; car tout va me déplaire, et vous ne m'aurez rien donné.

— Ingrat, dit la fée d'un ton de reproche, pourquoi comptez-vous le souvenir de ce moment qui, même pour moi, ne sera pas sans charme? oui, mon palais est *plein!* splendide, ajouta-t-elle, magnifique; mais songez, Abel, que la plus brillante habitation d'une fée est un cœur pur, un cœur tout à elle, un cœur grand, généreux, sensible.

Abel la regarda d'un air qui signifiait qu'il offrait le sien.

— Je vous entends, dit-elle avec un fin

sourire ; je vous entends, Abel... mais pour communiquer avec les génies, il faut de vastes connaissances que vous n'avez pas.

— Et puis-je les acquérir ? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit-elle ; et si vous y parvenez j'aurai une grande preuve... de votre... aptitude aux sciences.

— Belle fée, dit Abel, vous m'avez promis de m'évoquer l'ombre de mon père... Ah ! si vous en avez le pouvoir !... Il se mit à genoux.

La fée se leva, le prit par la main ; et pendant qu'il regardait cette voûte blanche qui brillait d'un doux éclat, elle déposa sur cette main chérie un baiser, en rassemblant son âme sous le léger espace que ses lèvres embrassèrent : Abel se retourna, mais la fée majestueuse prit un air de dignité froide, et refoula son plaisir dans le plus profond de son cœur : Abel, interdit, baissa les yeux. Alors la fée

toucha, de sa baguette, une coquille qui disparut soudain : un léger bruit fit regarder Abel qui vit son père soufflant ses fourneaux, et sa mère brodant son col : il porta la main sur son cou, pour s'assurer que ce gage d'amour maternel y était encore, et il resta muet de stupeur, et en proie à l'effroi. Il jeta un cri, s'avança, porta ses mains en avant, mais il fut arrêté par une substance froide comme la glace, dure comme du diamant, et il s'évanouit.

A son réveil, il se trouva dans les bras de la fée qui était plus pâle que lui : elle tenait un mouchoir dont elle effleurait son visage, et les plus doux parfums l'avaient fait revenir : ce moment fut un des plus beaux instans de sa vie; ses yeux rencontrèrent les yeux inquiets de la fée qui le regardait avec amour : contempler ce doux visage, fut une sensation délicieuse : il ne se sentait pas encore : il naissait à la vie, avec cette différence qu'il se sentait naître, et qu'il

semblait tirer son existence des yeux de la fée. Il n'avait plus aucun souvenir, aucune perception de lui-même. Plongé dans un calme ravissant, tranquille, heureux, n'appartenant plus à la terre, il ne savait plus qui il était, où il se trouvait... non, il aimait, et voyait l'objet de son amour lui sourire au sein d'un nuage de volupté, de grâce et de richesse.

La fée des Perles était coiffée de manière à réaliser l'idée d'un ange : ses boucles rassemblées sur son front, ses yeux compatissans..... Abel se crut au ciel... : mais quand elle le vit ouvrir les yeux, elle le quitta et sortit. Abel se trouva donc seul dans ce lieu de délices avec son extase et ses souvenirs. Après une rêverie d'amour, suave comme l'air de la patrie, il aperçut la lampe; alors se souvenant de l'histoire d'Aladin, il conçut l'idée de s'approprier celle de la fée, à laquelle au surplus il ne faisait aucun tort : — Parce que, se dit-

il, si c'est un talisman, elle n'en manque pas; si ce n'est qu'une lampe, je ne la priverai pas d'un meuble bien précieux...

Ce qui le confirma dans la pensée que cette lampe était un talisman, ce fut son peu de richesse, car elle n'était que de bronze; ensuite, une fée ne doit rien avoir qui ne soit enchanté. Bref il souffla la lampe, et la glissa dans son sein, se promettant de l'essayer à la première occasion.

La fée revint bientôt, apportant dans un vase, précieux et blanc comme du lait, un breuvage qu'elle exigea qu'Abel prît aussitôt. Pendant qu'il buvait, elle s'aperçut bien facilement du larcin qu'Abel venait de commettre ; et se souvenant de la manière dont il avait regardé cette lampe, elle devina dans quelle intention le vol avait été commis.

— Ingrat, s'écria-t-elle d'une voix harmonieuse qu'elle voulait vainement rendre sé-

vère, je vous comble de bienfaits, je satisfais vos désirs, je fais pour vous ce que jamais fée n'a fait pour personne, puisque je vous introduis dans ma demeure, au risque d'être réprimandée par toutes les fées qui l'apprendront!... et vous vous emparez d'un de mes talismans les plus précieux, celui qu'un enchanteur du grand bazar a vendu si cher?..

Abel était à ses genoux : — Petite fée, dit-il, ne vous mettez pas en courroux, car vous me feriez périr de douleur...

— Allez, continua-t-elle, ma seule vengeance est de vous la donner en vous disant ce qu'il faut faire pour s'en servir. Frottez-la auprès de la grande pierre cabalistique qui se trouve près de votre chaumière, frappez trois fois, du pied gauche, sur la dalle qui doit en être proche (dalle précieuse que votre père avait ensevelie, et que j'ai eu tant de peine à reconnaître!) alors vous obtiendrez du génie de la

lampe tout ce que vous voudrez. Adieu, méritez ma présence...

Elle le prit par la main, et, sortant de son mystérieux asile, elle le guida dans l'obscurité à travers une longue galerie : la fée prononça quelques mots dans une langue étrangère : alors trois hommes se saisirent de lui, le mirent sur un coussin moelleux, en lui couvrant les yeux d'un bandeau, puis il se sentit emporté avec rapidité, il s'endormit, et après un sommeil très long et très profond, il se réveilla, se trouva sur son lit dans le laboratoire. Caliban était à ses côtés, et paraissait inquiet..... Abel crut avoir songé, il se frotta les yeux, et regarda son vieux serviteur qui le contemplait avec une vive inquiétude.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

—

